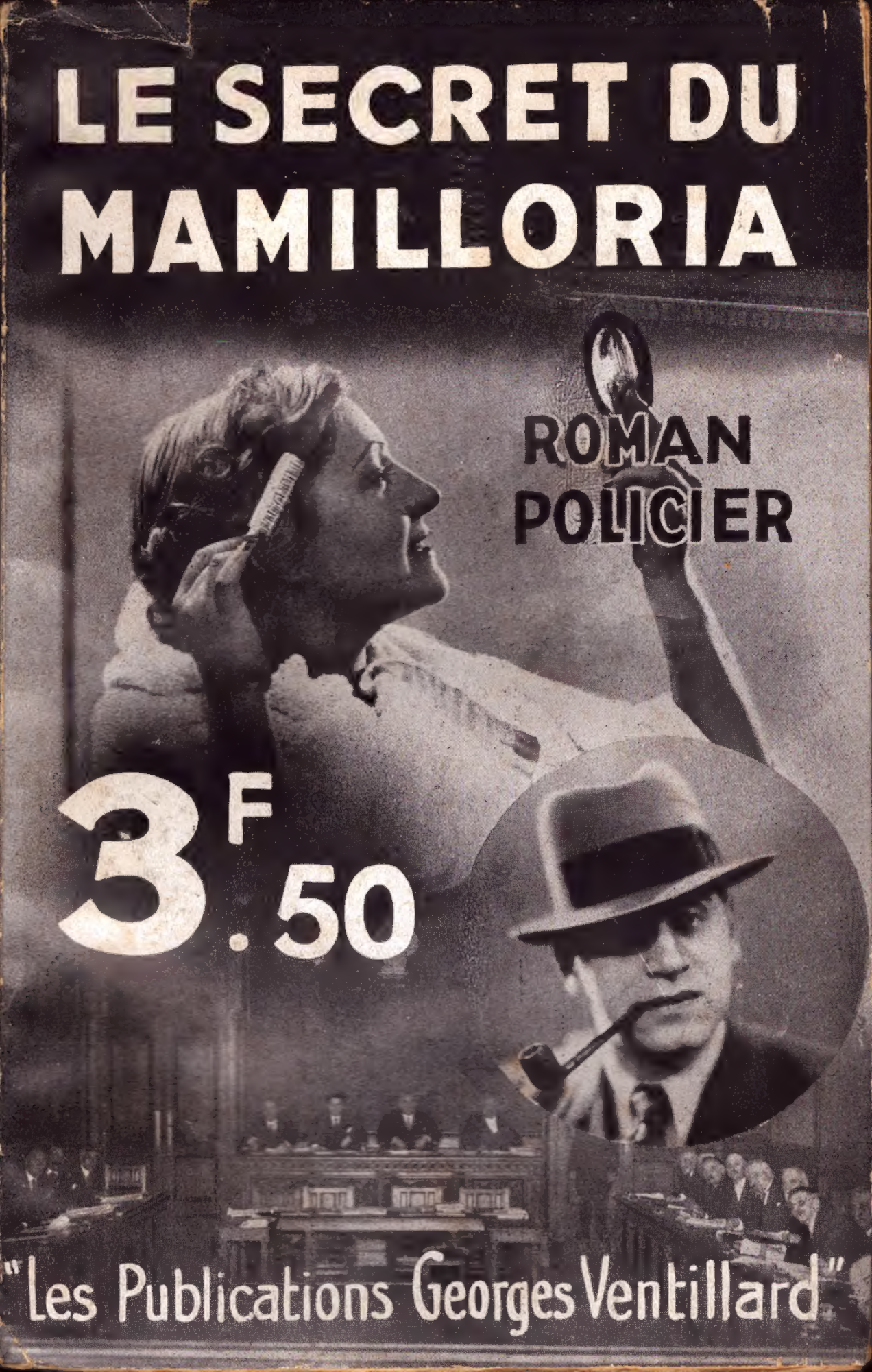
LE SECRET DU MAMILLORIA



ROMAN POLICIER

3 F 50

"Les Publications Georges Ventillard"

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

La Mort vient à 6 heures
Le Bacille BX 766
La Treiziéme main
La Maison sans fenêtres
Les Caisses de M. Lissac
La Vengeance de l'Invisible
Le Squelette vert
Le Yacht de la mort
Le Fantôme écossais
L'Onyx de Somolow
L'Enigme de Kahlenberg
Criswold-Mansion
Le Mystère du Paon
L'Etrangleur
Le Club du Serpent Noir
Les Yeux tatoués
Le Décapité

Il paraît un volume le 5 de chaque mois

Chacun de ces volumes est envoyé franco
contre 4 francs en timbres aux

"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by, LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD
1937

LE SECRET
DU MAMILLORIA

EDWARD BROOKER

LE SECRET DU MAMILLORIA

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

CHAPITRE PREMIER

UN DRAME AU PALAIS BORELLI

— Voyons, chérie, es-tu bientôt prête ? Mon Dieu que tu es fatigante, voilà une bonne demi-heure que j'attends ! Si ta toilette doit durer encore longtemps, le premier acte sera certainement passé avant que nous n'arrivions, mais enfin, je tiens quand-même à voir la suite. Je t'en prie, dépêche-toi.

Ces mots étaient prononcés dans un splendide boudoir-cabinet de toilette par un homme de taille moyenne au visage assez régulier ; son nez busqué dénotait l'énergie, ses yeux noirs brillaient d'une belle flamme et son front était puissant sous d'épais cheveux bruns légèrement ondulés, on le nommait Signor Borelli, il avait l'avantage d'être un des banquiers les plus riches et les plus estimés de la capitale Italienne.

Les Borelli, vieille famille de financiers,

pouvaient retracer leur origine jusqu'à l'époque de la Renaissance où Vittorio, fondateur de la lignée, exerçait la charge d'argentier de Césare Borgia. En un temps encore plus lointain, ils n'avaient point porté ce nom, mais celui de Bornheim sous lequel ils émigrèrent de l'Est de l'Europe.

Abraham Bornheim, d'origine juive et très au courant de toutes les opérations financières, réussit à devenir conseiller financier du Pape Alexandre VI et se tira avec honneur de cette difficile charge. Son fils, Victor, qui lui succéda, ayant gagné de très grosses sommes dans diverses opérations, estima qu'il serait prudent de changer de religion et de nom et, après la mort de son père, il obtint, grâce à un important versement de fonds fait en temps utile à la cassette particulière de Sa Sainteté, la qualité de citoyen Italien et le droit de s'appeler désormais Borelli.

Au cours des siècles, cette famille, fidèle à la profession exercée par le vieil Abraham, amassa argent sur argent et finit par être maîtresse d'une fortune dont le dernier descendant Signor Enrico Borelli, ignorait lui-même l'immense étendue.

Il était un des hommes les plus riches, non seulement d'Italie, mais d'Europe ; de vastes usines exerçant leur activité dans différentes branches de l'industrie, des chantiers énor-

mes, un nombre incalculable de navires marchands sillonnant toutes les mers, des usines de guerre, etc., etc..., tout cela lui, appartenait et l'enrichissait de jour en jour davantage. La vie semblait n'avoir que sourires pour lui puisque, jeune, séduisant et doté de richesse inépuisables, il avait, en outre, fait un mariage d'amour avec une des plus belles femmes de Rome, la Signorina Lucrezia Carlotti, héritière, elle aussi, d'une très grande fortune et appartenant à la haute noblesse Italienne.

Ce soir-là, les époux s'apprêtaient à aller à l'Opéra pour y entendre un gala de « Il Trovatore », avec le célèbre ténor Martini. En plus de l'attrait d'une pareille représentation, tout ce que Rome comptait d'aristocrates, d'artistes célèbres, d'écrivains et d'étrangers de marque composerait l'auditoire et il eût été de mauvais ton qu'Enrico et sa femme ne se montrassent pas en aussi brillante compagnie.

Bien que Lucrezia, occupée à sa coiffure, offrit un charmant spectacle, l'attente finit par agacer son mari qui s'écria soudain en se frappant le front :

— J'ai oublié d'expédier une lettre urgente! Comme je suis sûr qu'il te faudra encore au moins dix bonnes minutes pour être prête, je vais passer dans mon cabinet de travail d'où je reviendrai te chercher aussitôt ma

lettre terminée. Je t'en supplie fais vite. Tu aurais mieux fait de garder ta femme de chambre jusqu'à ce que ta toilette soit achevée !

— Bah! Tu verras que j'aurai fini avant toi, lui répliqua la jeune femme en souriant.

Le Signor Borelli, en grande tenue de soirée, traversa le salon qui séparait l'appartement de sa femme de son cabinet de travail et déposa son chapeau haut-de-forme et sa cape sur une chaise en maugréant tout doucement contre les exigeances de la coquetterie féminine et le temps qu'elle fait perdre aux gens pressés. Il se mit à tracer quelques lignes, d'abord distraitement, sur la feuille de papier posée devant lui, puis, l'habitude du travail aidant, il réalisa la nécessité d'expliquer en détail ses intentions à son correspondant, directeur d'une de ses entreprises, aussi s'absorba-t-il dans la rédaction de sa missive et constata, quand elle fut terminée, qu'il n'y avait pas passé moins de vingt minutes. Indigné que sa femme ne fut toujours pas prête, il sonna. Aussitôt, son valet de chambre apparut :

— Dites, je vous prie, à Madame que je l'attends ici et qu'elle veuille bien venir m'y rejoindre.

— Parfait, Monsieur, acquiesça le domestique en s'éloignant.

Quelques instants plus tard, il revint :

— Madame est certainement sortie, communiqua-t-il.

Signor Enrico le regarda avec étonnement, comme s'il n'avait pas bien entendu :

— Comment ? Sortie ? Voyons Francesco, ce n'est pas possible. Madame savait fort bien me retrouver ici... Elle ne serait pas partie sans moi...

Le valet de chambre s'approcha de la fenêtre et déclara, après avoir jeté un coup d'œil à l'extérieur :

— Votre Seigneurie doit avoir raison, car l'auto attend toujours devant la porte et si la Signora était sortie elle l'aurait prise, mais... j'ai frappé deux fois à la porte de la Signora, on ne m'a pas répondu et je ne pouvais me permettre d'entrer.

Une crainte irraisonnée traversa l'esprit du banquier, il écarta son domestique d'un geste brusque et se précipita vers l'appariement de sa femme dont il ouvrit la porte. Un soupir de soulagement lui échappa. Rien n'était changé dans l'élégante pièce, la lumière continuait à l'inonder et, devant sa coiffeuse, Signora Lucrezia, assise, semblait se regarder dans la glace...

— Alors, chérie, s'écria Enrico, que fais-tu donc ? Tu n'es toujours pas habillée ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Ne recevant pas de réponse, il regarda plus attentivement et fut frappé par sa complète immobilité :

— Lucrezina, appela-t-il doucement, employant le diminutif qu'ils aimaient tous deux.

Elle ne bougea pas et une angoisse saisit son mari. Soudain, tout le boudoir lui parut insolite bien que rien ne le fut en réalité. Il respira avec peine, avala sa salive et, lentement, traversa la pièce pour venir toucher l'épaule de sa femme. Le corps délicat oscilla et il n'eut que le temps de le recevoir dans ses bras et de l'étendre sur le tapis :

— Une syncope, murmura-t-il, la pauvre chérie était fatiguée, je n'aurais pas dû vouloir l'obliger à sortir ce soir !

Il saisit un flacon de sels sur l'étagère voisine et le tint sous les narines de la jeune femme, qui ne réagit pas. Alors, il lui badigeonna les tempes d'eau de Cologne, dégrafa ceux des vêtements qui pouvaient gêner la circulation, lui tapota dans les mains, sans résultat aucun. Inquiet d'un évanouissement aussi prolongé, il voulut lui tâter le pouls, ne le trouva pas et constata avec épouvante que son poignet était glacé. En tremblant, il se pencha sur elle, appliqua son oreille contre la poitrine délicate et ne perçut aucun battement, si faible fut-il...

Avec un grand cri, le Signor Enrico Borelli se redressa :

— Lucrezia !... Lucrezia !

C'est en vain que ses appels se heurtaient aux murs du boudoir, retentissaient à travers les pièces vides du palais et glaçaient le sang dans les veines de Francesco, la belle Signora Lucrezia ne pouvait pas répondre, ne répondrait plus jamais à aucune voix humaine... Elle était morte...

* * *

Les cris de leur maître avaient été entendus par tous les domestiques de la maison. Quand le majordome, entouré du chauffeur, des femmes de chambre, de la cuisinière et de tout le personnel, osa enfin ouvrir la porte après qu'il y eût vainement frappé plusieurs fois, un horrible spectacle s'offrit à leurs yeux. Au milieu de la pièce, étendue de tout son long sur une magnifique peau d'ours polaire, gisait la belle Signora Lucrezia, son visage était d'une pâleur de cire et ses paupières closes. Agenouillé devant elle, les cheveux hirsutes, une étrange lueur dans le regard, les vêtements en désordre, le milliardaire murmurait quelques paroles incompréhensibles tandis que des larmes coulaient intarissablement le long de ses joues. Il présentait l'aspect d'un insensé et les domestiques, ne saisissant pas,

au premier abord toute la tragique gravité de la situation, se demandaient ce qui venait d'arriver.

La Signora, la maîtresse de la maison était morte. Cette nouvelle se répandit avec une vitesse inouïe, non seulement à travers le palais Borelli, mais à travers toute la ville de Rome où elle provoqua une sensation sans précédent. En effet, comme on le sait, les Borelli étaient le dessus du panier de la Société Romaine et il était bien évident qu'une mort aussi subite et inattendue ne pouvait passer inaperçue.

Le Signor Enrico, touché jusqu'au fond du cœur par un malheur si cruel, tomba gravement malade, pour le plus grand regret du Signor Campolo, commissaire divisionnaire de la police Romaine, qui était désigné par le Président lui-même pour éclaircir toutes les circonstances de ce mystérieux décès.

Dès le début, cette tâche s'avéra difficile pour ne pas dire plus ; le Commissaire procéda à une enquête minutieuse, mais, malgré tous ses efforts et toutes ses recherches, les résultats en furent nuls. Après un premier examen des lieux et quelques interrogatoires, il put constater que rien, dans le boudoir de la défunte n'avait été dérangé. Personne, sauf le mari, n'avait pénétré dans cette pièce, personne ne l'avait quittée puisque les fenê-

tres en étaient fermées, en outre, pendant les vingt minutes écoulées entre le moment où Enrico avait quitté son épouse et celui auquel il retrouva le corps inanimé, personne n'avait pénétré dans la maison, car non seulement les fenêtres de l'appartement de la Signora mais celles du bureau, du salon et de toutes les autres pièces du premier étage etaient fermées.

En outre, Luigi, le portier de l'hôtel particulier, affirmait solennellement que, pendant le temps en question il se trouvait constamment derrière son portail dans une petite logette et il jurait sur la tête de ses parents, que les portes étaient restées closes.

La villa n'avait aucune issue autre que vers la rue et comme elle se trouvait au milieu d'un jardin entouré d'une haute grille que surmontaient encore des fils de fer barbelés, il était tout à fait impossible que quelqu'un pût s'y cacher ou s'en évader. D'ailleurs, un grand dogue, très féroce, courait en liberté dans le parc et n'aurait certainement pas permis à une personne étrangère d'y pénétrer ou d'en sortir.

Le médecin légiste constata que la Signora Lucrezia avait succombé à un empoisonnement dont la nature lui était totalement inconnue. Le toxique d'une espèce extrêmement violente, avait dû se répandre dans l'orga-

nisme avec une rapidité foudroyante et provoquer la mort presque instantanée. Naturellement il ne pouvait donner de détails puisque pour cela il fallait faire une autopsie, mais il ne croyait pas se tromper dans ses déductions.

Après un premier examen approfondi du cadavre, il découvrit sur l'index de la main gauche, une toute petite piqûre presqu'invisible pareille à celle d'une aiguille, mais on ne trouva ni aiguille ni épingle dans la pièce. Ce fut le seul résultat obtenu.

La police, poussée par la fièvre et les commentaires passionnés de l'opinion publique, redoubla ses efforts et le Signor Campolo, réputé comme un des meilleurs limiers de la péninsule, travailla jour et nuit à résoudre cette énigme, mais, comme on le sait déjà, ses peines furent vaines et n'aboutirent à rien. Découragé, il remit l'enquête au moment où il pourrait questionner le milliardaire qui, alité et délirant, n'était pas en état de subir un interrogatoire.

Une chose seulement était certaine : La défunte avait succombé, victime d'un lâche meurtre dont ni le mobile ni les circonstances dans lesquelles il fut exécuté n'étaient le moins du monde élucidés et il paraissait très peu probable que l'assassin serait jamais découvert ..

II

AUGUSTE TREVIN, MAITRE DÉTECTIVE

Auguste Trevin posa sur la table le journal qu'il avait lu attentivement jusqu'alors, éteignit dans le fond du cendrier une cigarette qui achevait de se consumer et décrocha le téléphone :

— Veuillez faire chercher mes bagages, portier, fit-il, je quitte la chambre dans un quart d'heure.

— Si Signor, pronto ! retentit la voix à l'autre bout du fil.

Monsieur Trevin se leva, endossa son manteau de voyage et coiffa sa casquette. Il parcourut des yeux les trois valises qui se trouvaient par terre, bouclées pour le départ, puis s'arrêta devant la glace au milieu de la chambre d'hôtel et, en dépit de lui-même, s'y examina. Un fugitif sourire erra sur ses lèvres et il continua à fixer son reflet.

— Pas mal, Auguste, murmura-t-il, tu portes gaillardement tes soixante ans ! Certes ta figure n'est pas de première jeunesse, elle porte déjà de profondes rides aux coins des lèvres, tes yeux sont cerclés de cernes et n'ont plus le regard aussi vif qu'autrefois, en ce qui concerne tes cheveux, ils grisonnent pas mal aux tempes mais, en dépit de tout cela, tel que te voilà, mon vieux, tu ne parais pas ton âge. Espérons que cela continuera ainsi encore quelque temps.

Il se mit à rire et se détourna du miroir.

Cet homme, grand, large d'épaules, sympathique et même séduisant, portait un nom connu dans le monde entier comme étant celui d'un des plus célèbres détectives privés. Monsieur Trevin était Français de nationalité et, de plus, Parisien, ce dont il se montrait fier. Il faisait actuellement un voyage d'agrément bien mérité, car sa vie ordinaire représentait un travail dur et dangereux. Il séjournait à Rome depuis quelque temps et y avait visité tous les monuments et musées dignes d'intérêt, sans oublier la belle campagne des environs de la capitale, et il s'apprêtait justement à partir pour Naples afin d'y passer encore quelques semaines.

On frappa à la porte, Trevin, persuadé que c'était le portier venant chercher les valises, ouvrit, et vit avec surprise le groom de l'éta-

blissement qui lui tendait une carte de visite :

— Ce Monsieur désire vous parler, Signor, fit le chauffeur en saluant.

Trevin lut un nom lui paraissant au premier instant totalement inconnu :

Enrico Borelli

— Borelli ?... Borelli ?... Ah !... oui... se souvint-il, c'est le milliardaire qui vient de perdre sa femme.

Tandis qu'il hésitait sur la décision à prendre, le groom intervint :

— Le Signor Borelli attend dans le hall. Dois-je le faire monter Signor ?

— Inutile, mon garçon, je pars à l'instant, dès que le portier sera venu chercher mes valises. Sois assez aimable pour lui rappeler que je l'attends ici et excuse-moi auprès du Signor.

Le jeune garçon s'éloigna, mais quelques minutes plus tard à peine, on frappa encore une fois. Trevin se vit tout-à-coup devant un inconnu qui, en Italien d'une exquise perfection et avec volubilité, présenta mille excuses pour son intrusion :

— Je suis navré de vous déranger, Signor, s'exclama-t-il mais enfin je tenais absolument à vous parler. Cinq minutes seulement de votre temps si précieux, pas davantage.

— Ce serait avec le plus grand plaisir,

Monsieur, mais mon train part dans vingt minutes et vous comprenez que...

— Je me nomme Borelli, intervint l'autre et je ne demande jamais un service pour rien ; je vous donnerai donc pour chaque minute mille lire, soit cinq mille lire.

— Ce n'est pas mal payé et je vous remercie beaucoup d'une aussi généreuse intention, mais je n'ai pas besoin de votre argent et je pars.

— Laissez-moi vous dire quelques mots seulement, insista l'Italien. Vous êtes le seul homme qui puisse m'aider, Signor, ajouta-t-il, je suis un homme riche, très riche et l'argent ne joue aucun rôle pour moi. Je vous promets que je vous paierai royalement si vous voulez bien me donner l'aide que je viens vous demander.

Trevin commença à se fâcher :

— Puisque je vous dis, Monsieur, que je n'ai pas besoin de votre argent. Je gagne largement ma vie, je suis ici, en Italie, pour me reposer uniquement et je ne veux rien savoir de ce qui concerne mon métier. C'est mon dernier mot, Monsieur.

— Santa Maria ! Vous n'allez pas me refuser votre secours ? Ce serait trop cruel pour moi. Ah ! si vous saviez ce que j'ai souffert ces temps derniers ! Vraiment je crois que le plus humble de mes ouvriers est un homme

comblé de bonheur à côté de moi. Je suppose, Signor, que vous avez lu le récit de l'horrible attentat qui a coûté la vie à ma femme ? Je suis décidé à trouver celui qui m'a pris ce que j'avais de plus cher au monde.

A ce moment, on entendit frapper discrètement et, cette fois, c'était bien le portier :

— Scuso Signor, je viens prendre les bagages.

— Les voilà, dit Trevin en désignant les valises, descendez tout cela, je vous suis dans un instant. Ayez donc l'obligeance de demander qu'on me prépare ma note en attendant, sans quoi je vais finir par manquer mon train.

L'homme, lourdement chargé, s'éclipsa.

— Oui, continua le milliardaire dès qu'ils furent de nouveau seuls, j'ai perdu ma femme, vous l'avez certainement lu dans les journaux.

— Très vaguement, Monsieur, je vous répète que tout ce qui concerne le crime ou les malfaiteurs ne m'intéresse pas en ce moment. Je suis ici pour me reposer.

Le Signor Borelli semblait pris de désespoir :

— Je fais appel à votre bon cœur, Signor, et vous supplie de venir à mon aide. Il y a un chèque de cent mille lires pour vous si vous consentez et, pour ce qui est de cette affaire,

je vous assure qu'elle est de nature à vous intéresser.

— Ce n'est pas si sûr que celà, cher Monsieur. Je n'y vois pas un cas très exceptionnel et puis, encore une fois, je ne veux rien savoir de tout cela.

— Cependant...

— Désolé de ne pouvoir vous être agréable. Addio, Signor.

Sur ces mots, Trevin ouvrit et fit mine de sortir, mais dans le cadre de la porte se tenait un homme qui s'apprétait justement à entrer et qui le salua :

— Tiens, c'est vous Campolo ? Quelle surprise ! Je regrette infiniment de ne pas vous recevoir chez moi, mais, comme vous le voyez, je suis sur mon départ. Que se passe-t-il ?

— Ecoutez, Trevin, je vous parlerai en toute franchise. Je suis venu avec le Signor Borelli jusqu'ici et je sais ce dont il s'agit, mieux encore, c'est moi qui lui ai donné le conseil de demander votre concours. Sachez que je me suis occupé, dès le début, de cette affaire et ne dis que la vérité en vous avouant que nous tâtonnons dans l'obscurité la plus complète. En qualité de collègue, je vous prie instamment de prendre ce problème en mains, je suis sûr qu'il est digne de votre attention. Trevin était perplexe, en effet, il était, depuis de longues années, en excellents termes avec

le Commissaire et il se trouvait mal à son aise pour lui refuser ce service.

— Nom d'un petit bonhomme, grogna-t-il, il n'y a donc pas de repos pour moi ici ?

— Dans ce cas tragique, répondit Campolo sérieusement, le devoir doit prendre le pas sur l'agrément. Je suis d'ores et déjà certain que je puis compter sur vous, Trevin ; votre nom et votre personnalité vous font une obligation de collaborer avec nous à éclaircir cette ténébreuse affaire, démasquer le malfaiteur et le mettre hors d'état de nuire.

Le détective poussa un léger soupir :

— Alors, on ne peut jamais me laisser tranquille nulle part ?

— Vous continuerez vos vacances, bien méritées, après, mais pour l'instant il serait inadmissible que vous refusiez le service que nous vous demandons tous deux.

Trevin ne savait que répondre pour se récuser, il se trouvait dans une situation fort embarrassante.

— Dites que vous acceptez ! insista le Signor Borelli. Vous me ferez un grand plaisir, car je n'ai désormais d'autre but dans la vie que de découvrir celui qui a lâchement et traîtreusement tué ma femme bien-aimée.

Trevin décrocha sont téléphone :

— Je ne vous donne pas de consentement formel, car je m'occupe uniquement des cas

criminels qui m'intéressent fortement, mais enfin, je vous promets d'examiner l'affaire et de voir ce que je peux faire pour vous.

Il se pencha sur le récepteur :

— Allo portier ! C'est vous ? Parfait. Veuillez m'excuser de vous déranger encore une fois ; faites-moi remonter mes bagages, j'ai changé d'avis et je reste ici...

* * *

Trevin ne perdait pas son temps inutilement. Il jeta sa casquette à la volée sur la commode, s'assit tranquillement au fond de son fauteuil en invitant ses deux hôtes à prendre place eux aussi puis, après avoir allumé une cigarette, il commença sans plus de retard son interrogatoire :

— Je suis à peu près informé des événements qui viennent de se dérouler dans votre villa de la Via Ludovisi, Monsieur Borelli, fit-il ; à vrai dire, je ne me suis pas trop intéressé à la question, car, comme vous le savez d'ailleurs je n'étais venu ici qu'en voyage strictement d'agrément, maintenant cela change bien entendu et si vous voulez me mettre dans la possibilité de découvrir le ou les coupables, Messieurs, il faut répondre en toute franchise aux questions que je vais vous poser : Votre vie conjugale, Signor, restait-elle toujours exempte de nuages ?

— Bien sûr, Signor Trevin, s'empressa de répondre le milliardaire, j'adorais ma femme dont le caractère était angélique et jamais il ne se produisait la moindre mésentente entre nous, bien au contraire. Je peux vous assurer que notre vie s'écoulait harmonieuse et tout simplement idéale. Mon personnel et tous mes amis pourront vous le confirmer.

— Très bien. Mais, d'après ce qu'on dit la Signora avait une grande réputation de beauté et... vous comprenez...

— Je devine ce que vous voulez dire. Non, cette idée est absolument erronée, ma femme était très belle, c'est exact, mais elle possédait aussi un caractère d'une extraordinaire droiture et jamais elle n'eût daigné encourager le penchant qu'aurait pu lui manifester un autre homme. Elle m'aimait trop sincèrement pour cela.

— Et vous ne vous connaissez pas d'ennemis personnel ?

— Non. Je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit. Vraiment, je ne vois personne qui pourrait désirer me nuire aussi atrocement.

— Bon. Racontez-moi maintenant les circonstances dans lesquelles tout cela s'est passé. Vous avez quitté votre femme pendant vingt minutes seulement ?

— Exactement. J'avais une lettre importante à expédier et comme ma femme ache-

vait de s'habiller (nous nous apprêtions à nous rendre à l'Opéra) je profitais des quelques minutes qu'il me restait avant qu'elle ne fut prête pour aller dans mon bureau. Dès que j'eus fini d'écrire je sonnai Francesco, mon valet de chambre et lui donnai l'ordre de prier Lucrezia qu'elle vienne me retrouver, il revint au bout d'un très court instant, m'annonçant que ma femme ne répondait pas ; je me précipitai dans le boudoir et la trouvai assise devant sa coiffeuse. Au premier moment je crus qu'elle avait été prise d'un malaise, car elle était de santé fragile et assez sujette à de courtes défaillances, je fis, en conséquence le nécessaire pour la ranimer, mais, hélas ! dus constater très rapidement que mes efforts demeuraient vains : Son cœur ne battait plus, elle était morte !

Le Signor Borelli se tut, bouleversé par d'aussi pénibles réminiscences.

— Et qu'a découvert la police? demanda Trevin au Commissaire.

— Pour dire la vérité, rien ou presque. Le Signor Camponi, médecin légiste, a constaté une toute petite piqûre sur l'index de la main gauche de la défunte. C'est tout.

Trevin tira une longue bouffée de sa cigarette:

— Quelle est votre opinion à ce sujet?

— Hum... difficile à dire. A mon avis la Signora à été mordue par un serpent.

— Permettez-moi de ne pas partager votre avis, monsieur le Commissaire. Vous venez de me dire à l'instant que l'index de la victime présentait une seule trace de piqûre, or, si elle avait été mordue par un serpent, il y aurait certainement deux traces, dès l'instant où il n'y en a qu'une votre hypothèse tombe à l'eau.

— C'est juste, avoua Campolo, je n'avais pas pensé à cela, mais qui sait, peut-être la Signora a-t-elle été piquée par un insecte venimeux.

— Peu probable. D'une manière générale la médecine connaît les toxines animales et peut suivre leurs effets, lents ou rapides, sur l'organisme. Je serais surpris que l'un de ces poisons ait pu produire une décomposition sanguine aussi rapide que ce fut le cas, si je ne m'abuse, pour la Signora Borelli. Enfin, je préfère me renseigner sur les lieux; pour cela avec votre permission, Signor, je me rendrai à votre villa et j'espère que vous voudrez bien me donner pleins pouvoirs pour perquisitionner et agir en tout comme je le jugerai nécessaire.

— Cela va de soi, Signor, ma maison est à vous et le personnel à vos ordres, disposez-en

selon votre bon vouloir. Je peux donc compter sur vous?

— Oui, dans une heure je me présenterai à votre palais.

Le milliardaire se leva et serra avec effusion les mains de Trevin:

— Que Dieu vous bénisse, Signor, s'exclama-t-il. Santa Madonna! Je suis persuadé maintenant que le monstre qui a commis pareil forfait sera découvert, grâce à vous, et qu'il recevra le châtiment de son crime.

Le détective sourit faiblement:

— Ne soyez pas si sûr que cela, monsieur, celui qui a un tel meurtre sur la conscience ne me paraît pas du tout bête... Loin de là. D'après le premier aperçu que j'ai de l'affaire il est très probable que cet être est exceptionnellement intelligent et avant que nous le retrouvions je crains qu'il ne coule encore beaucoup d'eau sous les ponts du Tibre.

III

LE MECENE DE LA VIA LUDOVISI

La villa Borelli était renommée dans Rome entière pour sa beauté et la perfection avec laquelle elle était aménagée. Ceux qui avaient la chance d'en connaître l'intérieur assuraient que c'était un véritable musée, les autres s'émerveillaient devant la richesse et la splendeur inouïe du bâtiment, et le promeneur qui passait pour la première fois dans la Via Ludovisi s'arrêtait inévitablement devant cette construction d'une harmonie unique, pour s'extasier. Il convient de dire que le propriétaire, lorsqu'il fit édifier sa demeure, n'avait pas regardé à la dépense et on chuchotait dans la capitale romaine qu'elle ne lui avait pas coûté moins de cinq millions de lire. Aussi Auguste Trevin, arrivant avec sa ponctualité coutumière, ne pouvait s'empêcher d'admirer une fois de plus ce magnifique hôtel

particulier, qu'il avait déjà aperçu alors qu'il se rendait au Pincio quelques jours plus tôt. La grille franchie; il se trouva sur une large allée cimentée conduisant à l'entrée principale de la maison; elle était bordée de palmiers dans l'intervalle desquels s'élevaient des statues de bronze ou de marbre. Le Français les examina, les unes et les autres, avec une curiosité de connaisseur ami des belles œuvres ; il y remarqua des Gladiateurs de l'ancienne Rome, César, Scipion l'Africain, Faustine, etc. Tout le jardin semblait plein de merveilles, signe que Borelli était un grand amateur d'art et savait donner aux trésors qu'il amassait dans ce domaine, un cadre digne d'eux.

Le milliardaire reçut Trevin dans son cabinet de travail avec beaucoup d'affabilité:

— Votre arrivée fait de moi l'homme le plus heureux... si toutefois je puis employer un tel mot dans mon état actuel, fit-il avec toute la fougue de son tempérament italien, et je suis persuadé que le lâche meurtrier qui a détruit ma joie de vivre trouvera enfin une juste punition grâce à vous.

— Excusez-moi, Signor, sourit le Français, mais je ne peux m'empêcher de vous dire que vous êtes plein d'un optimisme que, pour ma part, je ne saurais encore partager. Attendons... on verra !

— Oh! Vous êtes modeste, Signor Trevin, beaucoup trop modeste ? Je suppose que vous désirez maintenant vous reposer et vais vous faire conduire à votre appartement, car je tiens absolument à ce que vous me fassiez l'honneur de demeurer chez moi, vous me désobligeriez vivement en refusant.

— Trop aimable, monsieur, mais je ne suis pas le moins du monde fatigué et pour ce qui est de la question de savoir où je logerai, rien ne presse, nous en reparlerons tout-à-l'heure; si vous le voulez bien. Permettez-moi, avant toute chose, une question: Combien de domestiques avez-vous ?

Borelli passa la main sur son front comme s'il avait de la peine à rassembler ses souvenirs:

— Attendez! Il y a d'abord Maria et Maddalena, les deux femmes de chambre de la Signora, puis Francesco, mon valet de chambre, et Luigi Dante, le majordome, Carlo, mon chauffeur, et Miranda, la cuisinière, après il y a encore le Signor Torucci, mon secrétaire et c'est tout... Non, j'oublie Giovanni, le jardinier.

— Parfait, dit Trevin en notant ces noms dans son calepin, et toutes ces personnes habitent dans la maison ?

— Oui, Signor.

— Bon. Je commencerai les interrogatoires

plus tard, pour l'instant je voudrais, si vous permettez, jeter un coup d'œil dans le boudoir de madame.

— Comme il vous plaira; si vous n'y voyez pas d'inconvénient je vous accompagnerai moi-même.

— Très volontiers.

Les deux hommes quittèrent le bureau et, après avoir traversé le salon, pénétrèrent dans la pièce où l'infortunée Signora Lucrézia avait trouvé une fin si tragique.

C'est ici, expliqua le maître de maison en désignant la chaise devant la coiffeuse, puis il se détourna une seconde pour cacher les larmes qui lui montaient aux yeux.

Trevin tira une loupe de sa poche et se mit en devoir d'examiner soigneusement le meuble, le siège et tous les menus objets, tels flacons et brosses, qui lui semblaient présenter quelqu'intérêt. Borelli le considéra avec une stupéfaction croissante, comme s'il ne comprenait pas ce que le détective pouvait chercher, mais il n'osa poser de questions...

Sur le rebord intérieur de la fenêtre se trouvait une magnifique décoration florale consistant en plantes de serre de différents genres. Trevin sembla s'y intéresser beaucoup et regarda chaque spécimen à la loupe, soulevant les pétales, retournant les feuilles, se

penchant sur les tiges comme s'il eut été un botaniste en quête de quelque rareté.

— Ma femme était grande amie de la nature, fit entendre le milliardaire, partout où elle était il fallait, pour lui plaire, disposer aussi des fleurs. Pauvre chérie!

Le Français se leva, rangea la loupe dans sa poche puis alluma une cigarette en demandant:

— Me permettez-vous de fumer ? Cela m'aide dans mes déductions.

— Certainement. Avez-vous trouvé quelque chose, Signor? M'est-il permis d'avoir un espoir, s'exclama l'autre.

— Je ne saurais rien vous dire pour l'instant, monsieur. Nous pouvons quitter cette pièce, j'y reviendrai plus tard. Si j'ai bien compris, vous me donnez pleins pouvoirs d'agir à ma façon?

— Mais sans doute, ma maison, ainsi que je vous l'ai dit lors de notre premier entretien, est toute entière à votre disposition et j'ai déjà donné des ordres pour que votre moindre désir soit immédiatement exécuté.

— C'est très bien... Et mon appartement?

— Il se trouve au deuxième étage, juste au-dessus de mon cabinet de travail. La chambre est claire et très confortable, j'espère que vous vous y plairez.

— Merci, veuillez seulement avoir l'amabi-

lité de mettre encore une autre pièce à ma disposition.

L'Italien parut étonné une seconde, mais se reprit vite:

— Tout ce qu'il vous plaira. Oserais-je demander à quoi vous la destinez?

— A loger mon assistante, parce que je tiens essentiellement à l'avoir sous la main, son aide m'est indispensable et elle seule est au courant de mes méthodes de travail.

— Une assistante?

— Oui, il n'y a rien de surprenant à cela, j'espère?

— Oh! Non, non, pas le moins du monde! Excusez ma curiosité, je vous en prie.

— Et maintenant, trancha Trevin, je vous serai très obligé si vous voulez me conduire au jardin...

— Avec plaisir. Je suis fier de ce parc, fit l'Italien en marchant à côté de son hôte. Sans me vanter, je peux vous assurer qu'il n'y en a pas un deuxième pareil, non seulement dans Rome, mais en Italie et peut-être même, qui sait, dans le monde entier. Croyez-moi, cela m'a couté une fortune pour l'amener au degré de perfection que vous voyez, mais il en vaut la peine, n'est-ce-pas? Regardez, Signor, ce petit temple de Terpsichore, ne le trouvez-vous pas merveilleux? Et ici, Apollon. Quelle ligne! Et là, Diane; considérez l'expression de

son visage et dites-moi franchement si elle ne vous enchante pas?

— Très joli, acquiesça Trevin, le sculpteur me semble doté d'un grand talent...

— Vous pouvez le dire, cher monsieur... Mais, le voilà justement là-bas.

Le détective suivit des yeux la direction indiquée et vit un homme penché sur deux moules dans lesquels se trouvait une espèce de ciment. Trevin ne pouvait voir son visage car il tournait le dos aux promeneurs et ne sembla pas avoir conscience de leur présence.

— Hé! Benjamino!... s'écria Borelli.

L'individu ne broncha pas.

— Oh! que je suis bête, reprit le maître de ces lieux, j'oublie toujours qu'il ne peut entendre, il est sourd-muet.

Il s'approcha du sculpteur et lui frappa sur l'épaule, celui-ci sursauta et le regarda, effrayé.

— N'aie pas peur, mon garçon, c'est moi, et voici le Signor Trevin, célèbre détective. Il n'entend pas, ajouta-t-il en se tournant vers le Français, mais j'ai toujours l'impression qu'il me comprend quand même.

L'autre regarda avec curiosité cet être énigmatique qui rappelait étrangement l'image qu'on s'est formé du célèbre sonneur de Notre-Dame, immortalisé par Victor-Hugo. Ef-

fectivement, c'était un digne pendant de Quasimodo: Sur un corps ratatiné reposait une tête carrée qui semblait surgir presque directement des épaules et qu'éclairaient des yeux comme des charbons ardents. Ses cheveux, demi-longs et hirsutes, lui pendaient dans la figure, le nez était large comme celui d'un gorille et des lèvres négroïdes lui conféraient une expression bestiale. Il courbait lourdement son buste en avant, mais Trevin n'aurait su dire s'il était ou non bossu, il aurait plutôt penché pour la seconde hypothèse. Cet être disgracié portait une blouse blanche sur laquelle flottait les pans de la lavallière lâchement nouée. Malgré sa laideur, il avait l'apparence d'un artiste, impression qui se trouvait confirmée lorsqu'on voyait ses mains aux doigts longs, fins et nerveux, dont les ongles étaient étrangement bien soignés. Le Français constata non sans étonnement qu'un socle en ciment était déjà dressé, il y manquait seulement encore la statue.

— Voilà Benjamino Bilbi, s'écria Borelli, le plus grand artiste du monde entier, celui qui a fait l'Apollon et la Diane, celui également qui érigea ici une statue de Napoléon.

— Napoléon? demanda Trevin suffoqué.

— Bien sur. Je veux que mon jardin abrite tous les grands hommes et tous les noms connus de l'histoire du monde. Un Napoléon, doit

évidemment y trouver sa place, d'ailleurs, depuis ma plus tendre jeunesse, j'ai une profonde admiration pour l'illustre Corse. Cette statue, en marbre, sera posée demain, ou après-demain au plus tard et vous pourrez voir de vos propres yeux que je n'exagère pas : Ce sera le chef-d'œuvre de cet artiste. Hé ! qu'en dis-tu Benjamino ? cria-t-il..

Le sculpteur ouvrit la bouche, mais seul un son rauque et inarticulé s'échappa de sa gorge. C'était lamentable de voir les efforts tentés par cet être pour essayer de s'exprimer. Enfin il y renonça avec un navrant geste d'impuissance et se contenta d'esquisser un sourire, hallucinant comme la grimace d'une gargouille.

— Oui, oui, je sais que tu es satisfait, fit le Signor Borelli, continue ton travail, nous ne voulons pas te déranger.

Il prit le bras de son hôte et l'entraîna avec lui :

— C'est un pauvre diable, expliqua-t-il, il paraît que ses infirmités datent de sa naissance. Son existence, ainsi que vous pouvez le penser fut dure jusqu'au jour où je vis une de ses œuvres exposée au Musée Cravoni ; c'était Cupidon avec l'arc et la flèche. L'expression à la fois naïve et malicieuse du petit dieu m'a tellement plu que j'ai cherché l'adresse de son auteur et me suis empressé de

l'engager pour toute sa vie à mon seul service, le tirant ainsi de son obscurité et de sa misère. Ici tout au moins il est très bien payé et travaille selon son goût et sa fantaisie, sauf quand je lui donne une commande, ce qui du reste est rare car je ne veux pas qu'il se fatigue trop et de plus, je tiens qu'un véritable artiste réussit toujours mieux quand on le laisse aller au gré de son inspiration. Il est chez moi depuis deux ans et j'en suis vraiment satisfait. Outre toutes ses autres qualités, c'est un être très fidèle et je crois, ma foi, qu'il se jetterait au feu sur un signe de moi !

Les deux hommes rentrèrent dans la villa où le milliardaire, à la demande du détective, montra à celui-ci la chambre qu'il occuperait:

— Pour votre secrétaire, fit-il, voici une autre pièce à côté de la votre. Tout le nécessaire sera fait pour que cette jeune dame soit aussi satisfaite de son installation et se plaise ici. Quand pensez-vous qu'elle arrivera ?

— Le plus vite possible, sans aucun doute. Je vais immédiatement télégraphier à Paris et suis persuadé qu'elle prendra le premier train en partance afin de ne pas tarder à me rejoindre, car elle a l'habitude de ne point perdre de temps.

— Voilà qui est parfait ! Puis-je envoyer quelqu'un chercher vos bagages ?

— Merci, avec plaisir, cela me permettra de m'installer tout de suite.

— Ainsi que je vous l'ai dit Signor, je vous considère comme mon hôte estimé et désire vivement que vous n'ayez à vous plaindre de rien... Puissiez-vous réussir dans votre entreprise..., car j'ose espérer que vous acceptez maintenant, d'une manière définitive de prendre l'affaire en main ?

— Oui, c'est entendu, fit Trevin, vous pouvez compter sur moi, ce problème m'intéresse plus que je ne l'aurai supposé.

— Grazias ! Mille grazie !

Lorsque Borelli quitta la pièce, le détective prit une feuille de papier, dévissa son stylo et écrivit :

Mlle Yvette Gramond,

178, *boulevard Haussmann, Paris*

Prenez prochain express pour Rome stop. Télégraphiez arrivée Trevin.

Il sonna pour faire porter son télégramme à la poste et murmura, satisfait :

— Si cette histoire m'intéresse? Mieux, elle me passionne et vraiment je ne regrette pas d'y avoir mis le nez. A toi maintenant, mon vieil Auguste, de montrer que tu mérites ta réputation.

IV

UN MESSAGE MYSTÉRIEUX

Trevin passa une excellente nuit dans son nouveau domicile ; en effet, le milliardaire avait été au-dessous de la vérité en lui annonçant qu'il jouirait de tout le confort nécessaire et se trouverait comme chez lui. En réalité, c'était un véritable appartement qu'on lui avait aménagé, comprenant un petit couloir, une antichambre pouvant servir de bureau, une spacieuse et claire chambre à coucher et une salle de bains. Mademoiselle Gramond serait sa voisine mais ne disposerait que d'une seule pièce avec cabinet de toilette attenant.

Le lendemain de son arrivée à la Via Ludovisi, le Français, se conformant aux habitudes de la maison, prit son petit déjeuner dans la salle à manger, en compagnie du milliardaire qui lui annonça une nouvelle quelque peu surprenante pour le détective :

— Hélas ! soupira-t-il, on envie souvent les hommes riches et pourtant leur vie n'est pas de tout repos. Ils ne sont guère plus que les autres, maîtres de faire ce qu'ils veulent. Ainsi, moi qui souhaiterais rester auprès de vous et vous seconder de mon mieux dans vos recherches, voilà que mes affaires m'obligent à me rendre immédiatement à Milan puis à Turin. J'espère que mon absence ne vous gênera pas trop et ne vous empêchera pas d'aboutir. Vous voudrez bien, n'est-ce-pas, avoir la bonté de me tenir au courant de tout ce qui se passera. Mon secrétaire, le Signor Torucci, saura toujours exactement en quel lieu je me trouve ; vous n'aurez qu'à lui remettre vos messages et il se chargera de me les faire parvenir dans le plus bref délai. Il a mes instructions à cet effet.

— Je regrette votre départ précipité répliqua le détective, mais il est tout naturel que des entreprises aussi importantes que les vôtres réclament sans cesse votre présence en quelque point de la péninsule. Comptez sur moi pour vous informer de ce qui se produira au cours de mon enquête.

— Merci du fond du cœur ! En acompte sur la somme que je vous ai offerte, permettez-moi de vous remettre ce chèque de cinquante mille lires.

— Il est contraire à mes habitudes d'accep-

ter la moindre rémunération avant que ma tâche soit accomplie. Cependant, comme vous êtes dans l'obligation de vous absenter et qu'il est possible que mes recherches entraînent certains frais, il peut être utile que j'ai une somme d'argent liquide à ma disposition, je vous remercie donc de votre intention, Signor, mais il demeure bien entendu que vous ne me devez rien avant que je ne vous livre le malfaiteur. Je ferai tout mon possible à cet effet. Qui sait, il se peut qu'à votre retour l'affaire soit déjà éclaircie.

Les deux hommes se serrèrent la main et tandis que Trevin regagnait son appartement, l'industriel s'éloigna dans sa superbe Isotta-Fraschini, conduite par le chauffeur Carlo, et les grilles d'entrée de la Villa Borelli se refermèrent derrière lui.

Une demi-heure plus tard, le Français redescendit et prit place dans le hall, muni de son calepin. Aussitôt apparut Signor Torucci, le secrétaire, qui lui demanda avec empressement s'il désirait quelque chose :

— Oui, faites venir tous les domestiques ici. Je vais commencer les interrogatoires.

S'il avait le plus faible espoir de tirer quelques renseignements intéressants de ces gens, il ne tarda guère à être très déçu car, malgré tous ses efforts et les questions les moins équivoques, cette tentative ne donna aucun résul-

tat : Personne n'avait entendu quoi que ce fut, personne n'avait rien vu de suspect, bref, les domestiques se dérobaient de leur mieux et s'enfermaient dans un mutisme effaré. Il était naturellement difficile maintenant que plus de trois semaines s'étaient écoulées depuis le drame, d'obtenir la moindre précision utile.

Après une heure de travail dur et énervant, Trevin abandonna son projet, sentant qu'il se heurtait à une sorte de mauvais vouloir et, d'un geste, congédia le personnel.

Le Signor Torucci, qui avait été présent tout le temps, hocha la tête :

— Je crois qu'il sera extrêmement difficile de trouver la trace de celui qui a tué la Signora, fit-il, ces gens-là sont peureux, le seul mot de « police » les met hors d'eux et leur principal souci est de ne donner prise à aucun soupçon, car ils se voient déjà tous accusés ! Si je puis me permettre cette liberté, je vous demanderai quels sont vos projets pour l'avenir. Vous m'excuserez, j'espère, quand je vous aurai dit que je suis un amateur passionné de tout ce qui concerne le crime. Si mes moyens me l'avaient permis, je me serais certainement consacré aux études de criminologie en vue de devenir un jour détective, mais hélas ! mon père m'avait destiné à une autre carrière.

Trevin jeta un regard inquisiteur sur le se-

crétaire. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, très élégamment vêtu et légèrement parfumé, avec un visage régulier et de beaux yeux de myope brillant derrière de grandes lunettes d'écaille :

— Tiens, tiens, dit-il, en riant, c'est très intéressant ce que vous me dites là, mais j'espère que dans votre situation actuelle vous n'avez pas à vous plaindre ?

— Certainement non, mon salaire est élevé et je jouis de la confiance absolue du patron.

— Tant mieux. Dites-moi, Signor...

— ...Je m'appelle Torucci.

— Ah ! C'est juste, excusez-moi, je ne peux encore me souvenir de tous les noms, c'est difficile, vous comprenez... Où étiez-vous pendant que le drame s'est déroulé ici ?

Le secrétaire semblait un peu étonné :

— Chez moi, naturellement, mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Rien, simple curiosité. Chez vous ? C'est-à-dire dans votre chambre, située villa Borelli ?

— Bien entendu, mais...

— Et vous n'avez rien entendu ?

— Non, absolument rien.

— Hum... Et que pensez-vous de ce sculpteur Bilbi ? C'est un grand artiste, n'est-ce pas ?

— Incontestablement... Oserai-je vous po-

ser encore une question : Soupçonneriez-vous déjà quelqu'un ?

— Pourquoi cette curiosité jeune homme? ...Non, soyez tranquille, je ne soupçonne personne.

— Vraiment, vous n'avez pas le moindre indice pouvant mettre sur la trace de l'assassin ?

— Bien sûr que non ! Comment voulez-vous que je sache quelque chose ? Tout cela est entouré d'un mystère épais et je ne suis pas faiseur de miracles, mais enfin, je crois tout de même que le coupable, s'il ne s'agit vraiment que d'une seule personne, ne se trouve pas très loin d'ici.

— Je ne comprends pas ! Qu'est-ce que cela veut dire ?...

— Cela signifie qu'il se trouve peut-être même dans l'enceinte de cette villa...

* * *

Vers midi Trevin reçut un télégramme qu'il ouvrit aussitôt :

Arrive huit heures. Yvette.

Il empocha le papier avec un petit grognement de satisfaction. Après un excellent déjeuner pris dans le hall en compagnie de Torucci et pendant lequel celui-ci se montra moins loquace il remonta dans sa chambre pour faire une petite sieste selon son habitude.

Il faisait un temps magnifique et comme l'air devenait un peu lourd, le détective, après avoir jeté encore un coup d'œil sur le jardin fleurissant et les statues, éblouissantes dans le soleil laissa la fenêtre ouverte et s'étendit sur le canapé. Il alluma une nouvelle cigarette et se mit à réfléchir.

Une fois de plus ses pensées retournaient vers cette énigme qui commençait à le préoccuper de plus en plus ; en effet, pendant sa longue carrière, très riche en aventures et fertile en surprises, il n'avait jamais eu de cas aussi mystérieux. Un crime s'était produit dans cette maison qui employait dix personnes et aucune n'avait rien entendu ni rien vu, de plus, le résultat des interrogatoires était zéro, les recherches dans le boudoir de la victime, zéro, pourtant, sur un point il ne pouvait y avoir aucun doute : la Signora avait été empoisonnée par quelqu'un qui connaissait son métier d'assassin.

— Mon vieil Auguste, murmura-t-il, tout en s'amusant à faire de magnifiques ronds avec la fumée de sa cigarette, c'est un vrai casse-tête chinois et pour l'instant je crois que tu ferais mieux de te tourner sur le côté pour piquer un petit roupillon qui te rafraîchira les idées.

Sur cette réflexion Trevin s'endormit et ne se réveilla que deux heures plus tard. Il resta

allongé encore quelques minutes, parcourant des yeux la chambre. Les oiseaux chantaient dans les arbres du parc et les rayons du soleil, déjà obliques, tombaient directement sur un guéridon placé au milieu de la pièce.

Tout à coup, le détective se leva d'un bond et se précipita vers la table sur laquelle gisait un petit morceau de papier .

— C'est drôle, cela, se dit-il, je ne l'avais pas aperçu avant ! Comment se fait-il que ce soit ici maintenant, d'où est-ce que cela sort ?

Son étonnement grandit en constatant que ce papier était plié en quatre comme une lettre et que son nom était inscrit dessus en caractères d'imprimerie. Vite, il ouvrit la feuille et lut les lignes suivantes :

Cher Maître,

Je suis celui que vous cherchez. Tous vos efforts sont vains et votre dérangement absolument inutile ! Vous ne me trouverez jamais, car je suis beaucoup plus malin que vous. Mais pour satisfaire votre curiosité, que je comprends, je vais vous indiquer quelques détails sur moi : j'ai à peine dix centimètres, je suis vert, gris et brun et celui qui me touche meurt immédiatement. Attention.

Votre dévoué,

MAMILLORIA

— Auguste, mon garçon, se dit Trevin en lisant et relisant le mystérieux message, tu es éberlué et, pour l'instant, avoue que tu n'y comprends rien. D'après la description de cet énigmatique signataire qui se donne le nom de Mamilloria, il n'a pas plus de dix centimètres, donc, selon toute vraisemblance, il doit être dans un état embryonnaire. Je reconnais que, pour son âge et pour sa taille, il est plus fort que moi, car, à pareille époque de ma formation, j'étais loin de pouvoir en faire autant ! Mais, parlons sérieusement maintenant : ce mystère exige une solution donc, mon ami, ne perdons pas de temps et, au travail !... Montre qu'on ne se moque pas impunément de toi...

.....

Un coup d'œil rapide jeté par la fenêtre ne donna pas de résultat ; dans les proches environs personne n'était visible, seul, paraissant éloigné d'environ cent pas, un bruit singulier se faisait entendre. Trevin, aux écoutes, se pencha vers l'extérieur et ne put distinguer nettement d'où venaient ces sons curieux. Après quelqu'hésitation il ferma brusquement la fenêtre, mit avec soin la lettre qu'il avait trouvée sur la table dans son portefeuille, prit sa casquette et quitta la pièce en prenant la précaution de donner deux tours de clé à la porte.

Dans le hall il ne rencontra personne; il quitta la villa et dirigea ses pas vers le jardin. Le bruit, pareil à un meuglement, l'intriguait beaucoup et il se proposa de s'en rapprocher afin de savoir quelle pouvait en être la cause. Enfin, après avoir quitté l'allée de gauche, il vit, au tournant d'un autre petit sentier, surgir une ombre à quelques pas de lui. C'était Benjamino qui poussait ces étranges cris inarticulés.

— On dirait qu'il chante, songea Trevin en s'arrêtant et l'observant attentivement, nous allons voir, ce qu'il fabrique. Le détective s'approcha du sculpteur et toucha doucement son bras ; l'autre tressaillit et le regarda avec étonnement :

— Alors, maestro, cria le Français, est-ce que le travail avance ?

L'artiste ouvrit la bouche tandis qu'un sourire éclairait son vilain visage :

— M... aou... oa... au... ooo...

— Ne vous fatiguez pas, je ne peux comprendre quand-même

Bilbi désigna de sa main le socle et décrivit du geste une silhouette dans l'air.

— Ah, ah ! Si j'ai bien saisi, la statue sera posée là-dessus. Bien, bien, ne vous dérangez pas, je m'en vais.

Il porta négligemment un doigt à sa casquette en guise de salut et lui tourna le dos.

Un coup d'œil sur sa montre-bracelet lui apprit qu'il n'était pas loin de cinq heures.

Après un court instant de réflexion, Trevin s'apprêta à quitter la propriété quand, s'approchant de la maison, il rencontra soudain le secrétaire :

— Je suis très heureux de vous voir Signor, car je vous cherchais déjà partout, fit le jeune homme.

— Ah ! Qu'y a-t-il de si urgent ?

— Un télégramme vient justement d'arriver pour vous. Le voici.

Le détective l'empocha sans le lire.

— Dites, Signor Torucci, je vais vous demander quelque chose ; Vous êtes certainement au courant de tout ce qui se passe dans cette maison, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, que puis-je faire pour vous ?

— Je voudrais seulement savoir si vous avez une échelle ?

— Une échelle ?... Pourquoi cela ? Evidemment nous en avons une, plusieurs, même, des grandes et des petites, mais je ne vois pas, vraiment...

— Parfait. C'est la grande qui m'intéresse. Où se trouve-t-elle d'habitude ?

— Dans le garage.

— Eh bien voulez-vous parier avec moi qu'en ce moment elle n'est pas à sa place ?

— Cela m'étonnerait, Signor.

— Oh ! Vous aurez d'autres sujets de surprise, si je ne m'abuse. Savez-vous ce qu'il faut faire ? Nous allons voir si elle s'y trouve réellement.

— A votre service, Signor, mais je vous répète que tout cela me semble bien étrange...

— Pas d'importance ! Montrez-moi le chemin.

Torucci emmena le détective vers l'aile gauche de la villa, qui donnait sur la rue ; la porte du garage étant ouverte, les deux hommes y pénétrèrent. Il y avait là deux magnifiques voitures, placées l'une à côté de l'autre. A droite se trouvaient un tuyau d'arrosage et quelques autres outils de jardinier, auprès d'eux, appuyées au mur, trois échelles se dressaient. Trevin se précipita sur la plus haute et, tirant sa loupe de sa poche, examina les barreaux l'un après l'autre puis, sortant un petit canif, il gratta un peu de terre fraîche et légèrement humide, qui adhérait à une barre, l'enveloppa soigneusement dans un lambeau de papier arraché à son calepin et le rangea dans une poche intérieure.

L'Italien, qui le regardait avec un étonnement croissant, osa enfin ouvrir la bouche :

— Que faites-vous là, cher Monsieur ; oh ! comme c'est intéressant !

— Très intéressant, ricana le détective, peut-être même plus que vous ne le croyez.

— Je ne saisis toujours pas! En ce qui concerne l'échelle je crois que vous vous êtes trompé puisque vous assuriez qu'elle ne serait pas ici.

— Hélas ! que voulez-vous, je deviens vieux et mon talent d'aujourd'hui n'est plus le même que jadis, mais enfin il m'en reste quand même toujours un peu, par exemple je viens de constater que l'assassin se trouve sans erreur possible dans cette maison.

— Quoi ? Que dites-vous là ! Vous me faites frémir. Mais c'est affreux de savoir un monstre parmi nous, gens honnêtes!

Trevin haussa les épaules en un geste d'impuissance désolée :

— Oui, c'est terrible, reconnut-il d'une voix grave, mais que voulez-vous, jeune homme, pour mon humble part, j'ai toujours trouvé la majorité des meurtriers affreux. Le malfaiteur sympathique est d'une espèce plutôt rare, croyez-moi. Cependant, je peux vous offrir une consolation, mon cher : N'ayez pas d'inquiétude personnelle, dans le cas qui nous occupe je suis persuadé que celui que nous cherchons, — un individu diaboliquement habile, entre parenthèses — ne vous fera rien du tout...

V

NOUVELLE CATASTROPHE

Lorsque Mademoiselle Gramond, accompagnée de Trevin, arriva, dans la même soirée, à la villa Borelli, tous les domestiques, à la tête desquels se trouvait le secrétaire, étaient rassemblés pour la saluer. Torucci, en jaquette et pantalon rayés, chaussures vernies et un magnifique œillet à la boutonnière, s'avança, tandis que le reste du personnel, sur son trente-et-un, se tenait dans le fond. Le jeune homme, par quelques phrases bien senties, souhaita la bienvenue à la Signorina au nom de son maître absent, puis en langage fleuri, mit ses humbles services à sa disposition.

La Française trouva cette réception cérémonieuse très amusante et, réprimant une forte envie de rire, remercia en Italien le plus pur pour tant d'amabilité.

C'était une jeune personne très gracieuse

et jolie, le type même de la Parisienne, une silhouette fine et souple, parfaitement habillée, un minois chiffonné, à peine rehaussé par un discret maquillage, des yeux bleus, pleins à la fois de tendresse et de malice, auxquels personne ne savait résister longtemps. Son sourire charma tout le monde et on la trouva fort sympathique. Le secrétaire surtout fut enchanté dès le premier moment et il ne s'efforça nullement de le dissimuler.

Au dîner, pris cette fois-ci dans la salle à manger et auquel participait aussi Torucci, ce dernier fit preuve de la meilleure humeur et se montra plein d'entrain. Il semblait avoir oublié le choc ressenti quelques heures plus ôt quand Trevin lui avait annoncé que, selon ui, l'assassin se trouvait certainement dans la villa. Soit que le thème lui fut désagréable ou qu'il ne voulut pas effrayer l'assistante, il ne risqua pas la moindre allusion à ce sujet.

Le repas terminé, l'Italien tînt à honneur de montrer lui-même à la jeune fille son appartement puis, après un chevaleresque baise-main et un :

— Que la Signorina daigne disposer de moi, j'en serai heureux et flatté, il s'éclipsa.

— Viens un moment chez moi, fit Trevin, quand son assistante voulut rentrer dans sa chambre, j'ai à te parler.

— Alors, demanda-t-elle, tu as reçu mon se-

cond télégramme, expédié en cours de route ?

— Oui, je te remercie, tu as eu raison de me confirmer ton arrivée.

— Ça avance un peu, ici?

— Pas trop, mais enfin cela commence à se dessiner. Il y a là un mystère qui m'intrigue beaucoup; en outre j'ai reçu une lettre vraiment extraordinaire sur ma table. Quelqu'un qui est vert, gris et brun et qui n'a pas plus de dix centimètres m'avertit que c'est lui le meurtrier cherché. Tiens, lis toi-même et dis-moi ce que tu en penses.

— Assez curieux, riposta-t-elle après avoir parcouru le message. Et toi, qu'est-ce que tu conclus de tout cela ?

— Pour l'instant, l'affaire est dans le stade où notre adversaire se fiche de nous. Mais, je prévois la suite des événements: avec le temps nous deviendrons trop encombrants pour lui et il tâchera sans doute de se défaire de nous. Cet homme, — ou plutôt ces gens-là, car je crois qu'ils sont plusieurs, — travaillent avec un poison encore inconnu et il faut se méfier d'eux au plus haut point. Je t'en supplie, Yvette ne touche à rien de suspect, car la mort guette dans cette maison.

— Je serai sur mes gardes. Mais, en ce qui concerne cette lettre as-tu pu te faire une idée sur la manière dont on l'a déposée dans ta chambre?

— A peu près. Selon mon habitude, j'ai fait une petite sieste après le déjeuner et je me rappelle avoir d'abord fermé ma porte à clef. Il est donc impossible que quelqu'un ait pu l'introduire par là.Comme il faisait très chaud j'ai laissé la fenêtre ouverte et, en m'éveillant ce message à immédiatement frappé mes regards, preuve formelle qu'il ne s'y trouvait pas avant que je ne m'endorme. La solution est, par conséquent comme suit: Quelqu'un, — appelons-le X, — a pris une échelle, est monté dessus, puis, arrivant à la hauteur de la fenêtre et me voyant endormi, a jeté très adroitement le papier sur le guéridon, ensuite on, — ou si tu préfères, ce monsieur X — remit l'échelle à sa place en la débarrassant hâtivement des traces qu'elle portait. Les marques de pas et ceux des montants qui avaient nécessairement laissé des empreintes dans la terre molle de la plate-bande sous les fenêtres, ont également été effacées. Néanmoins, je parvîns à découvrir sur des barreaux un tout petit peu de terre que j'ai soigneusement recueillie. Il n'y a aucun doute: celle que j'ai conservée correspond au sol du jardin.

— Tout cela est très bien, fit l'assistante, mais rien ne prouve qu'une personne du dehors n'ait pas pu s'acquitter de ce travail.

— Erreur, quelqu'un d'étranger ne pouvait

ni savoir où se trouve l'échelle, ni où est située ma chambre...

Il s'arrêta brusquement, porta son doigt à ses lèvres en faisant signe à Mlle Gramond de se taire puis, d'un bond il fut à la porte et l'ouvrit brutalement.

On entendit des pas s'éloigner avec précipitation puis, le silence revint total. Personne n'était plus visible dans le couloir.

— Je m'en doutais, fit le détective, on nous a épiés. Ma chère Yvette, je crois que l'affaire commence à se corser. Tu me rendras certainement de grands services...

A ce moment, quelqu'un frappa véhémentement à la porte en même temps qu'une voix implorante et déformée par l'angoisse se faisait entendre:

— Pour l'amour de Dieu ouvrez Signor! Per la Madonna, quelle catastrophe!

Trevin obéit à cette injonction désespérée:

Dans l'encadrement une ombre chancelait, c'était le secrétaire, la figure décomposée et hagarde, image même de l'horreur.

— Qu'y a-t-il demanda le Français, pétrifié. Vous paraissez hors de vous?

L'autre ouvrit la bouche pour répondre, mais seuls quelques sons gutturaux s'échappèrent d'abord de ses lèvres puis, s'affaissant sur une chaise, il reprit haleine et se ressaisit:

— Une terrible catastrophe, Signor! Santa

Madre, qui aurait cru cela! Oh! je n'en peux plus!...

— Voyons, calmez-vous! Expliquez... Que se passe-t-il?

— Je viens de recevoir un coup de téléphone d'Arezzo m'apprenant que la voiture du patron a eu un grave accident...

— Pas possible! Et le Signor Borelli?

— Hélas! Il est mort, sanglota l'inconsolable jeune homme...

Le tragique accident au cours duquel périt le Signor Borelli, l'homme le plus riche de son pays, causa à Rome et même à travers toute l'Italie une vive émotion. Le milliardaire, comme on le sait d'ailleurs, jouait dans la haute société ainsi que dans celle de la finance un rôle de premier plan. Il était naturel qu'un personnage très estimé et aimé, tel que lui, ne put pas disparaître sans provoquer de réels regrets et toucher l'opinion publique, d'autant plus que quelques semaines plus tôt seulement, tout le monde parlait du mystérieux assassinat de sa femme.

Les recherches de la police donnèrent le résultat suivant: Le milliardaire, en quittant Rome s'était arrêté d'abord à Pérouse où il avait eu des entretiens d'affaires importants puis, au cours de la soirée il décida brusquement de continuer son chemin vers Milan. Deux kilomètres avant l'arrivée à Arezzo la

catastrophe se produisit; la voiture, sous la conduite de Carlo Arlenza, chauffeur de tout premier ordre qui conduisait Borelli depuis longtemps et n'avait jamais eu le moindre accroc, heurta pour une raison inconnue, un des arbres qui bordaient le chemin et, sous la violence du choc, prit feu.

Quelques témoins oculaires accoururent, voulant secourir les occupants du véhicule sinistré, mais la chaleur du brasier était telle que personne n'en pouvait approcher. Enfin, les pompiers, alertés arrivèrent et parvinrent à éteindre l'incendie, mais hélas! On ne retira des décombres que deux cadavres complètement calcinés. Par quelques objets encore reconnaissables trouvés sur l'un d'eux on put constater que c'était le célèbre industriel Romain tandis que l'autre victime, évidemment, devait être son chauffeur. On amena les deux corps à l'hôpital le plus proche, celui d'Arezzo d'où les autorités avertirent la maison du défunt de ce qui venait de se produire.

Inutile de dire que cette nuit-là personne ne dormit à la villa Borelli. Les domestiques discutaient, avec toute l'exaltation du vrai tempérament italien, l'horrible événement dont la nouvelle se répandit avec une rapidité extrême dans toute la maison, tandis que Trevin, surpris et touché de ce nouveau malheur, s'efforcait de consoler le secrétaire, accablé

de désolation. Torucci pleurait à chaudes larmes sur le sort de son maître adoré et laissait paraître une profonde émotion.

— Que voulez-vous, dit le détective, en marchant de long en large dans la pièce, c'est navrant je l'avoue, mais enfin contre la fatalité il n'y a rien à faire...

Le jeune homme était affaissé sur sa chaise et enfouissait son visage entre ses mains en gémissant:

— Oh! Si vous saviez quel immense chagrin j'éprouve! Je ne pourrais être plus désespéré si mon propre père avait subi le même sort. Le Signor Borelli était un homme extraordinaire, une intelligence hors ligne, un cœur d'or, si bon pour tout le monde et particulièrement vis-à-vis de moi. Vraiment c'est effroyable!

— Certainement. Je partage votre peine mais, en conséquence de la disparition de votre patron se pose une question qui m'intéresse beaucoup. En effet, comme je le sais, le Signor Borelli n'avait pas d'enfants, qui est donc son héritier?

Torucci le regarda avec étonnement:

— Son héritier ? répéta-t-il comme s'il ne comprenait pas le sens de ce mot... Ah ! oui... Mais il n'y a pas d'héritier... Il y a seulement une héritière et c'est sa nièce, la Contessina Bianca deglia Storre.

— Ah ! Très intéressant Si je saisis bien elle est la seule parente du défunt.

— Exactement. C'est une jeune fille de vingt-deux ans, orpheline. Tout ce que je sais à son sujet est qu'elle habite Palerme.

— Vraiment très intéressant. Mais, cela m'étonne qu'elle n'ait pas demeuré chez son oncle.

—Je peux vous en expliquer la raison: Signorina deglia Storre ayant les poumons fragiles, a besoin d'être toujours dans une température très clémente; la mer et le soleil lui réussissent bien et c'est la cause pour laquelle elle préfère rester dans le château de son père.

— Est-ce que vous l'avez vue, par hasard?

— Si Signor, il n'y a pas si longtemps qu'elle est venue rendre visite à son oncle et sa tante.

— Après ou avant la mort de la Signora.

— Avant, mais naturellement elle est revenue pour les funérailles.

— Bon, fit Trevin en passant méditativement la main sur son front, rendez-moi un service, mon cher ami, faites sortir une voiture, je pars immédiatement.

Torucci le regarda, suffoqué:

— Vous partez? Où cela?... Pardon!... Je veux dire... c'est loin?

— Secret professionnel sourit Trevin, faites

ce que je vous dis et ne vous occupez pas du reste.

— Mais... mais... vous... vous nous laissez seuls? Je veux dire seuls avec ce terrible assassin que vous dites se trouver dans la maison...

— J'espère jeune homme, que vous n'avez pas peur !

— Non, je serais sans crainte, croyez-moi, si je savais qui c'est..

— Si vous le saviez, vous seriez déjà mort depuis longtemps.

— Comment cela?

— Parce qu'il vous aurait impitoyablement supprimé...

VI

UNE MACABRE DECOUVERTE

Lorsque Mlle Gramond s'éveilla le lendemain de bon matin, le soleil, bien qu'il ne fut pas très haut, brillait déjà d'un vif éclat dans le ciel pur d'un azur incomparable. Elle jeta rapidement un kimono japonais sur ses épaules, courut à la fenêtre et l'ouvrit toute grande. Le chant joyeux des oiseaux emplissait l'espace, quelques lambeaux de la légère brume nocturne flottaient encore sous les épaisses frondaisons du parc, des blancheurs de marbre et des éclats de bronze touchés de lumière, s'éclairaient doucement, une bonne odeur de feuillage entrait par bouffées dans la chambre. Du Pincio arrivait par ondes le parfum des amandiers en fleurs.

Une radieuse journée de l'été commençant se levait sur Rome. La jeune femme en goûta pleinement la beauté, s'étira longuement et

faillit battre des mains de plaisir, puis ses pensées retournèrent brusquement vers le malheureux possesseur de ce superbe domaine qui avait trouvé, la veille, une fin si affreuse et si subite, et ensuite elle songea à M. Trevin qui hier, au milieu de la nuit, était parti dans une direction inconnue, refusant de dévoiler, même à elle le lieu où il se rendait.

Selon son habitude, Yvette prit un bain froid, s'habilla et descendit. Il était encore très tôt car elle ne se levait guère après six heures et demie, tout au moins pendant la belle saison. Elle arriva dans le hall sans rencontrer personne, s'aperçut que la porte donnant sur la terrasse était ouverte, s'y rendit et ne voyant toujours âme qui vive, dirigea ses pas vers le jardin. A pleins poumons, elle respira l'air frais et vivifiant, cet air pur des premières heures de lumière que rien n'a encore pollué, qui remplit d'optimisme et de bien-être.

— Quelle belle matinée, se dit-elle, et surtout quel merveilleux pays. Vraiment c'est une joie de pouvoir vivre dans cette ville Eternelle!

Elle s'avança dans l'allée centrale, respira au passage des fleurs encore humides de rosée et s'arrêta presqu'à chaque pas pour examiner les admirables statues témoins de la haute

culture artistique de celui qui les avait fait poser là.

Soudain, elle entendit un grognement derrière elle et, se retournant brusquement, constata avec stupéfaction qu'un énorme dogue dont le poil était taché de blanc et de noir, s'était arrêté et la regardait. Jamais la Française n'avait vu un chien de pareille taille mais la bête ne semblait pas féroce, au contraire, tout au moins Yvette n'éprouvait aucune peur devant elle. Depuis sa tendre enfance elle avait l'habitude des animaux et appréciait tout particulièrement les chiens. Celui-ci, avec ses grands yeux noirs qui la considéraient comme s'ils voulaient dire : « Tu es nouvelle ici, car je ne t'ai jamais encore vue », lui sembla particulièrement sympathique et, obéissant à une impulsion, elle abaissa la main et la posa sur la grosse tête carrée de l'animal:

— Oui, tu es un bon chien, fit-elle en le flattant, oui, il est beau!

La bonne impression paraissait réciproque car le dogue, tournant d'abord plusieurs fois autour d'elle sans la quitter des yeux, sauta tout à coup en hauteur et essaya de lui lècher la figure. Ce mouvement fut si brusque que la jeune femme vacilla et eût peine à reprendre son équilibre; la force de la bête était si grande

qu'il faillit la renverser. Elle ne pût s'empêcher de rire et de caresser encore l'animal qui se mit à aboyer pour montrer sa joie.

Yvette fit un geste effaré:

— Tais-toi voyons, tu éveilleras toute la maison!

Le chien obéit immédiatement, signe qu'il était bien dressé, puis il s'éloigna de quelques pas en regardant si la Française le suivait, mais comme elle n'en faisait rien il revînt aussitôt et repartit de nouveau, essayant par cette navette d'attirer son attention.

Le manège frappa Mlle Gramond qui le regarda avec étonnement. Qu'avait-il donc ? Il voulait quelque chose, mais quoi ? Après une courte réflexion, elle décida d'accompagner la bête qui montra de plus en plus son contentement ; il se dirigea vers l'autre côté du jardin, regardant toujours si sa nouvelle amie le suivait puis, soudain abandonna l'allée et se précipita sur une grande pelouse. La jeune femme, toujours sans rien y comprendre, l'imita cependant.

Devant un cèdre séculaire dont les énormes racines sortaient par endroits du sol, l'animal s'arrêta brusquement, poussa un long et sinistre hurlement et, comme un fou, il commença à gratter la terre avec une telle vìolence qu'elle volait de tous les côtés

Cette fois-ci l'assistante avait compris. Il y avait certainement quelque chose de caché ici, mais ne disposant d'aucun outil, elle ne pouvait aider le chien dans son travail. Au bout de dix minutes à peine, Yvette vit au fond de la cavité un assez grand paquet en papier mauve, soigneusement ficelé. Elle se précipita sur cette étrange trouvaille et la tira doucement de la gueule du dogue qui l'avait déjà saisi puis, tandis que la bête sautait autour d'elle, elle s'efforçait de l'ouvrir. La tâche fût assez difficile car la ficelle était épaisse et les nœuds compliqués, mais elle parvînt quand même, après de durs efforts, à les défaire. En dépliant le papier elle trouva, en-dessous, un second enveloppement fait d'un journal Italien qu'elle déplia puis... Elle ferma les yeux et s'appuya contre l'arbre car tout le parc semblait danser une écœurante sarabande et ellle crut s'évanouir... Une masse sanglante se trouvait dedans et cette masse qu'elle regarda enfin avec horreur, comme hynoptisée par son aspect, représentait à n'en pas douter un bras humain...

.....

Ce bras, coupé au-dessus du coude, était celui d'une femme ; l'étroitesse de la main et les longs doigts fuselés l'indiquaient nettement. Le pire de cette trouvaille était qu'il paraissait à Mlle Gramond que le membre

ainsi découvert avait été fraîchement tranché. A peine avait-elle jeté un coup d'œil dessus que, maîtrisant son effroi et l'enveloppant de nouveau, elle délibéra avec elle-même sur ce qu'il convenait de faire. Une grande joie semblait s'être emparée du chien qui, toujours aboyant, bondissait à ses côtés comme s'il était très satisfait du résultat obtenu.

Yvette hésita sur la prochaine mesure à prendre. Dès le premier instant une question de très grande importance se posait: Qui était la malheureuse qu'on avait ainsi mutilé ? Y avait-il encore à cet endroit d'autres membres épars ? Rien ne semblait l'indiquer. Obéissant à une impulsion, elle dissimula du mieux que ce lui fut possible le paquet dans un pli de sa robe et se remit à suivre le chien qui courait devant elle. Au coude de l'allée, le dogue disparut à ses yeux et elle accéléra le pas pour retourner à la maison quand, brusquement, elle s'arrêta. Une terrible détonation venait d'éclater, on entendit de lamentables hurlements puis ce fut le silence.

La Française se mit à courir. A peine avait-elle fait quelques centaines de pas qu'elle suspendit de nouveau sa course. Au milieu de la petite allée qui croisait la grande, elle reconnut le dogue, allongé sur le sol dans une mare de sang. Il venait d'être tué. Mlle Gramond fut vivement émue, elle se pencha sur la bête

qui ne donnait plus aucun signe de vie et dont les yeux étaient déjà vitreux et réprima avec peine un sanglot:

— Pauvre ami, chuchota-t-elle tandis que les larmes coulaient sur ses joues, on t'a supprimé parce que tu as indiqué une piste très importante. Je comprends, mais je te promets que ta mort sera vengée et n'aura pas été vaine.

Entendant derrière elle quelques pas feutrés sur le sable, elle se redressa et essuya vite ses larmes d'un revers de main. Un homme qu'elle n'avait jamais vu s'approcha d'elle. Il lui semblait assez vieux car ses cheveux étaient tout à fait blancs et sa stature un peu voûtée. Il portait sur la tête un grand chapeau de paille, était vêtu d'une chemise aux manches retroussées et d'un pantalon gris, en toile protégé par un grand tablier bleu ; il tenait un arrosoir à la main. Cet homme, dont le visage et les bras étaient tannés par le soleil, s'arrêta devant elle et se découvrit :

—Excusez-moi, Signorina, mais en venant par ici j'ai entendu un coup de feu et... Oh! Catilina... mon pauvre vieux, s'interrompit-il, qu'est-ce qu'on t'a fait?...

Il s'agenouilla devant l'animal mort et sembla désolé.

— C'était une si bonne bête, fit-il d'un ton

larmoyant, Dieu sait si je l'aimais, car c'est moi qui l'avais élevée, et maintenant on me l'a tuée.

Voyant que la jeune femme ne répondait pas il se releva et salua une fois de plus:

— Pardon, Signorina... Vous ne savez pas qui je suis. Mon nom est Giovanni et je remplis les fonctions de jardinier.

— Ah ! Très bien... En effet, je ne me souviens pas de vous avoir vu quand je suis arrivée hier.

— C'est que j'étais absent, car je prenais ma journée de repos... Mais qui donc a tiré?... N'avez-vous vu personne... Pourquoi m'a-t-on abattu Catilina?

— Je ne peux malheureusement pas vous renseigner car je n'ai absolument rien vu.

Mlle Gramond s'apprêtait à se retirer avec son macabre paquet et à laisser le jardinier s'occuper du corps de son pauvre favori, mais une idée lui vint soudain:

— Etes-vous dans la maison depuis longtemps, monsieur, si ce n'est pas indiscret de vous le demander?

— Assez longtemps, oui. Je m'occupe comme vous voyez de ce superbe jardin et jusqu'à présent j'ai eu la chance de remplir mes fonctions de façon à contenter mon patron... Que dites-vous Signorina, de cet effroyable accident qui a coûté la vie à notre bon maître ?

J'en suis hors de moi, surtout quand je pense que le malheureux homme avait perdu son épouse chérie, notre Signora, d'une façon si horrible voici quelques semaines à peine...

— Vous avez donc connu la maîtresse de maison?

— Oh! Quand je pense à elle, il me vient l'envie de pleurer comme un petit enfant ; elle était si bonne, si douce pour nous, jamais un mot dur n'échappait à ses lèvres, jamais un reproche, bien au contraire, elle avait toujours des compliments et des récompenses pour nous. Surtout, elle aimait tellement les roses !... Combien de fois elle m'a fait des éloges, me félicitant de réussir de si belles variétés et me disant que j'étais un vrai maître dans mon métier. Il faut que je vous dise, Signorina, que je me flatte d'être le créateur d'une espèce nouvelle pour laquelle j'ai reçu une médaille à la dernière exposition d'horticulture. C'est la rose cendrée, une véritable merveille. Si vous avez le temps dans le courant de la journée, je me ferai un plaisir de vous la montrer. Je travaille aujourd'hui derrière l'orangerie, vous n'avez qu'à venir quand vous voudrez.

— Je vous remercie beaucoup, dit Yvette, et dès que j'aurai une minute libre, je ne manquerai pas d'aller vous voir. Excusez-moi maintenant, je suis très pressée.

Avec un bref salut, elle quitta Giovanni et retourna dans la maison. Ne trouvant toujours personne sur son passage, elle monta directement dans sa chambre et ferma la porte soigneusement à double tour derrière elle. Ouvrant son armoire, elle y mit le paquet qu'elle avait apporté, puis elle referma et cacha la clef derrière la glace.

Dès que M. Trevin serait revenu elle lui montrerait sa funèbre découverte.

Une autre aurait certainement éprouvé du dégoût à manier et surtout à cacher un si horrible débris humain chez elle, mais Mlle Gramond ne comptait pas parmi les femmes ordinaires, travaillant avec le détective depuis de longues années, elle avait appris à se maîtriser et ses nerfs étaient d'acier. Pour elle il n'y avait aucun doute. Le bras tranché appartenait à une femme ayant été assassinée et elle était plus que jamais convaincue que Trevin raisonnait juste en disant que le meurtrier, inconnu encore, se trouvait dans la maison même. Il n'était pas non plus difficile de conclure que le même individu avait également tué le chien parce que ce dernier l'avait involontairement trahi.

.....

Au petit déjeuner, qu'elle prit dans la salle-à-manger, en compagnie du secrétaire, celui-ci se montra déprimé et, tout au contraire de

la veille au soir, ne parlait presque pas. S'il ouvrait la bouche, c'était seulement pour se lamenter sur les suites qu'entraîneraient pour lui la mort de son patron.

— Ainsi j'aurai bientôt perdu ma belle situation, déclara-t-il tristement, et tout sera changé. J'ai reçu ce matin un télégramme de la Signorina deglia Storre m'avisant qu'elle prend le train immédiatement pour venir ici ; la Contessina ne me gardera pas à son service, cela est évident, car elle n'a nul besoin de secrétaire.

— C'est bien ennuyeux, cher monsieur, mais enfin il ne faut pas perdre tout espoir. Un homme ayant votre éducation et vos talents trouvera certainement une autre occupation.

— Vous dites cela pour me rassurer, Signorina, mais si vous saviez comme c'est dur à présent de trouver un bon emploi... Qu'est-ce que c'est? s'interrompit-il en regardant Francesco qui venait d'entrer :

— Le Signor Campolo, désire parler au Signor Trevin, annonça celui-ci en s'inclinant.

— Mais sapristi... M. Trevin est parti ! C'est bon, je descends immédiatement.

— C'est le Commissaire de police de l'arrondissement, fit Torucci à Mlle Yvette. Votre patron et lui sont bons amis et collègues. Il

veut sûrement lui parler au sujet du crime. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous présenterai à lui. Comme tous deux avaient fini de déjeuner, ils passèrent dans le hall où le Signor Campolo attendait. Le secrétaire présenta la Française et s'éclipsa aussitôt car on le demandait d'urgence.

— Je suis vraiment heureux de faire votre connaissance, mademoiselle, déclara le Commissaire d'un ton aimable, du reste j'ai déjà entendu parler de vous et je sais que vous êtes une aide précieuse pour le grand détective Français.

— Vraiment trop aimable, monsieur, mais il s'agit pour l'instant de ne pas perdre une minute. Voulez-vous m'accompagner au jardin?

— Volontiers, mais qu'y a-t-il, demanda le détective Italien, inquiet de l'air grave de la jeune femme, vous me semblez tout à fait bizarre.

— Il y a de quoi ! Savez-vous ce que j'ai découvert il y a une heure à peine, dans ce jardin que vous voyez devant nous ? Non, vous ne devineriez jamais : Un bras de femme.

— Quoi ?

— C'est comme je vous le dis, mais je ne veux pas vous raconter cela ici, ce serait trop dangereux, dehors on ne peut nous épier ni surtout nous écouter aussi facilement.

Campolo la suivit sans dire un mot et son visage refléta le plus vif étonnement.

— Ecoutez bien ce que je vais vous dire, fit l'assistante, et elle raconta dans ses moindres détails l'aventure qu'elle avait eu en compagnie du dogue.

— Incroyable ! s'exclama le commissaire en tortillant nerveusement sa moustache et ce bras, où est-il?

— Dans ma chambre. Je l'ai soigneusement caché pour qu'on ne puisse pas le dérober.

— En ce cas, veuillez avoir l'amabilité de me l'apporter tout de suite.

— Mais, Monsieur, ne serait-il pas préférable que vous montiez avec moi?

— Bon, allons-y, puisque vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Ils montèrent en tout hâte l'escalier conduisant au second étage. Devant la porte, Mlle Gramond s'arrêta, haletante. Sa main tremblait légèrement quand elle l'ouvrit et le commissaire pénétra avec elle dans la chambre. Rien ne semblait y être dérangé et la clef de l'armoire se trouvait exactement à l'endroit où elle l'avait cachée.

— C'est ici, dit la jeune femme, je l'ai dissimulé sous mon linge afin que personne ne puisse le trouver.

L'armoire ouverte, elle poussa aussitôt un cri étouffé puis, affolée, bouleversa toutes ses

affaires, en vain... Le paquet avait disparu... Mais une autre découverte significative la fit trembler. Un petit morceau de papier sur lequel, en caractères d'imprimerie, étaient tracés quelques mots, se trouvait fixé par une punaise derrière la porte :

Mademoiselle,

Il est très dangereux de s'occuper d'une affaire qui ne regarde que moi. Au cas où vous continueriez, vous partageriez le sort de celle dont vous avez retrouvé le bras.

Donc attention !

Sincèrement,

MAMILLORIA

VII

LA CONTESSINA DEGLIA STORRE

Comme nous l'avons déjà dit, l'assistante de Trevin était une femme tout-à-fait exceptionnelle; après le premier moment d'émotion ou plutôt de surprise, elle décrocha tranquillement le papier et avec un petit sourire, l'offrit au Commissaire. Le Signor Campolo lut très attentivement cet avertissement en maltraitant sa moustache :

— Cette affaire est vraiment étrange fit-il enfin, il est grand temps que nous nous occupions sérieusement de tout ce qui se passe ici. A propos, où est parti le Signor Trevin?

— Je n'en suis pas informée, Monsieur, il a gardé le plus profond secret à ce sujet et je ne pouvais me permettre d'insister auprès de lui, du reste, je ne sais non plus quand il reviendra.

— Voilà qui est bien ennuyeux ! Que faire ? Enfin, pendant l'absence de mon cher collègue, je m'installerai ici dans la villa pour le

remplacer, mais, dites-moi, Mademoiselle, entre nous, est-ce que vous ne soupçonnez personne ?

— Pour vous dire la vérité, non. Je suis arrivée hier soir et n'ai pas encore eu le temps, comme vous le comprendrez, de me mettre au courant de tout ce qui s'est passé ici pendant les dernières semaines et encore moins celui de surveiller les gens de la Villa Borelli.

— Ah ! oui, c'est bien évident. En tout état de cause après votre dernière et macabre découverte et, pour y mettre le comble, cette lettre énigmatique, il est sûr que seule une personne très au courant des habitudes de la maison et des moindres faits et gestes de ses occupants et, en outre, très habile, peut être celle que nous cherchons. Passons maintenant en revue ceux qui habitent ici : il y a, premièrement Signor Torucci le secrétaire. Je me suis renseigné à son sujet mais n'ai rien entendu de défavorable, au contraire, tous ceux qui le connaissent le donnent comme profondément dévoué aux intérêts de son patron et d'une honnêteté scrupuleuse. Deuxièmement, Francesco, le valet de chambre, lui non plus ne peut être suspecté, ensuite prenons Luigi le majordome...

— Nous n'arriverons à aucun résultat de cette façon, interrompit Mlle Gramond, il est certain que l'assassin agit sous le masque d'un

honnête homme et comme, à ce que je suppose, d'après vos renseignements toutes les personnes de la maison sont irréprochables, ce chemin-là ne mènera à rien. Pour ma part, j'attendrais plutôt jusqu'au retour de M. Trevin pour consulter avec lui sur la prochaine mesure à prendre.

— C'est très bien, mais vous oubliez une chose : Vous êtes en danger. Après le billet que vous avez reçu, il est infiniment probable que l'inconnu s'efforcera de se débarrasser de vous avant même le retour de votre patron. J'insiste donc pour rester auprès de vous afin de pouvoir vous protéger plus efficacement. Je vais parler à ce sujet avec Torucci et j'espère qu'il n'y verra pas d'inconvénient.

— Essayez, dit Yvette. Mais..., regardez, là ! Vous voyez l'auto qui s'arrête devant le portail ? C'est lui !

— Qui lui ?

— Monsieur Trevin.

— Ah ! Cela change naturellement la situation.

La Française eût un rire joyeux :

— Je crois bien ! Alllons au-devant de lui.

C'était en effet Trevin qui pénétrait dans l'immeuble; le détective paraissait fatigué. Il salua cordialement son assistante et serra la main de son collègue, après quoi tous trois remontèrent ensemble à son appartement.

— J'ai voyagé presque toute la nuit, déclara-t-il après s'être débarrassé de son pardessus et de sa casquette, puis il alluma une cigarette et continua :

— Le travail était dur mais néanmoins, j'ai fait une découverte sensationnelle qui valait la peine qu'on se dérange.

— Alors.. Qu'est-ce que c'est ? demanda Campolo qui grillait d'apprendre du nouveau.

Trevin eût aux lèvres un de ses sourires les plus énigmatiques :

— Vous êtes très curieux cher ami, dit-il enfin, après avoir tiré une bouffée de sa cigarette, mais, hélas ! je ne peux, pour l'instant vous donner satisfaction. Mes recherches ne sont pas encore tout-à-fait au point, mais les suppositions que j'ai faites commencent à prendre des formes plus précises et à se baser sur des faits.

— Cela concerne, si je comprends bien, l'assassin qui est parmi nous ?

— Oui, mais il ne s'agit pas d'un seul individu, ils sont au moins deux, j'en suis persuadé...

.. ..

Voyant son attente déçue et ne recevant à toutes ses questions que des réponses vagues, le Signor Campolo, un peu vexé des réticences de son collègue, se retira quelques instants plus tard; il jugeait sa protection désormais

inutile à Yvette puisque son patron était revenu.

Dans la soirée, une superbe voiture s'arrêta devant la villa de la Via Ludovisi. Il en descendit une femme, grande et svelte, tout habillée de noir, un voile épais cachait complètement son visage. C'était la Contessina Deglia Storre.

Signor Torucci courut au-devant d'elle et la salua jusqu'à terre, puis il conduisit l'arrivante dans les appartements qui étaient déjà préparés pour la recevoir et donna l'ordre de monter immédiatement ses bagages. Trevin et Yvette Gramont qui se trouvaient en ce moment dans le jardin, voyaient et observaient de loin la jeune fille.

— La voilà, l'héritière de tous ces milliards, fit à mi-voix le détective.

— C'est donc la Signorina Contessina ? demanda Mlle Gramond.

— Oui, c'est bien elle et je suis extrêmement curieux de faire sa connaissance.

— Pourquoi ? Qu'a-t-elle d'extraordinaire ?

— Rien, néanmoins elle m'intéresse beaucoup. J'espère que ce brave Torucci nous la présentera au dîner.

Sur ce point, le détective obtînt satisfaction ; en effet, la jeune fille occupait à table la place d'honneur et ses hôtes lui furent nommés.

Les deux Français sentirent quelque sur-

prise à voir qu'elle avait gardé son chapeau et que son voile de deuil continuait à lui cacher la moitié supérieure du visage, de plus, elle se montra très silencieuse, articula à peine quelques monosyllabes et semblait parfaitement indifférente aux tirades du secrétaire qui ne cessait de faire les éloges de son maître décédé. Elle ne toucha presque pas aux mets copieux et succulents qui lui furent offerts et à peine le dessert fut-il servi qu'elle se leva et, avec une simple inclinaison de la tête, quitta la salle à manger. Le jeune homme voulait l'accompagner mais elle refusa en disant qu'elle connaissait très bien le chemin.

Torucci baissait le nez et semblait fort déprimé, il ne cacha pas son mécontentement. Seul à table, Trevin ne laissait pas entamer sa belle humeur :

— Dites donc, jeune homme, ricana-t-il, elle ne semble pas très loquace, votre nouvelle patronne !

— En effet, mais que voulez-vous, Signor, c'est compréhensible qu'après un deuil si cruel elle ne puisse avoir envie de plaisanter ni même d'être aimable.

— Vous avez peut-être raison, excusez-moi, mais je crois que son chagrin n'est pas aussi profond que vous le supposez. N'oubliez pas qu'après tout son oncle ne s'est pas trop occupé d'elle pendant qu'il vivait et en ce

qui concerne le caractère humain, je sais très bien que l'argent adoucit tout.

— Oh ! comment pouvez-vous parler ainsi, Signor ? La Contessina est si jeune, son caractère est si doux ! Il est bien naturel qu'elle soit bouleversée et c'est sûrement pour ne pas montrer sa peine devant des étrangers qu'elle est si distante.

— Possible, n'en parlons plus.

Après une courte promenade pour oublier la mauvaise impression du dîner, Trevin, qui se sentait fatigué, voulait regagner son appartement, toujours en compagnie de son assistante, quand, pénétrant dans le hall, il vit le secrétaire qui se dirigea immédiatement vers lui :

— J'ai à vous parler, Signor, fit-il d'un ton grave en jetant un regard bizarre sur la secrétaire comme s'il voulait demander au détective si elle ne serait pas de trop dans cet entretien.

— Je suis à votre entière disposition, vous pouvez parler franchement, qu'y a-t-il ?

— Heu... C'est un devoir très pénible dont on m'a chargé... Mais vous comprenez...

— Allez-y voyons, ne vous gênez pas !

— La Contessina m'a fait venir pour me parler de différentes choses. Avant tout elle vous prie de quitter la maison demain, car son désir formel est que les investigations ne

soient pas poussées plus loin. Elle veut oublier tous les tragiques événements qui se sont déroulés et pense que la présence d'un détective la gênerait et lui serait pénible. Pour vous dédommager de votre dérangement, la Signorina m'a chargé de vous remettre un chèque de cinquante mille lires, avec ses remerciements pour votre zèle, qu'elle apprécie. Hélas, ajouta l'Italien, d'un ton soucieux, je savais bien que tout allait changer et le temps où je partirai moi-même n'est pas éloigné !

Il sortit de sa poche un papier qu'il tendit au détective. Celui-ci s'en empara avec le plus grand calme et le mit dans son portefeuille.

— C'est très bien, fit Trevin, la demande de la Signorina est un ordre pour moi vous pouvez lui transmettre mes remerciements et lui annoncer que nous viderons les lieux dès demain.

— Je ne pourrai jamais assez vous dire combien vous me faites de plaisir en prenant aussi bien la chose, dit Torucci. Il m'était vraiment pénible d'avoir à vous répéter les désirs de la Contessina, car j'ai pour vous une très vive sympathie. En outre, vos recherches me passionnaient et j'aurais tant voulu vous voir démasquer le coupable...

— C'est très aimable à vous, mon ami, ne vous tourmentez plus à notre sujet et croyez bien que nous ne sommes pas assez stupides

pour vous en vouloir de notre renvoi. Dites-moi une seule chose : Est-ce que quelqu'un parmi les domestiques a été congédié jusqu'à présent ?

— Non, pas que je sache, mais on ne peut douter qu'il n'y ait un grand changement ici sous peu.

— C'est tout ce que je voulais savoir, je vous remercie. A demain.

Le secrétaire salua et se retira avec des mots de regret aimables et désolés.

— Alors, tu laisses tomber cette affaire ? demanda l'assistante quand elle se trouva seule avec Trevin dans son appartement.

— Jamais de la vie, bien au contraire ! C'est maintenant qu'elle commence à être vraiment intéressante. Je dois à la mémoire du Signor Borelli qui m'a chargé de cette affaire, de l'éclaircir jusque dans ses recoins les plus obscurs, je lui dois d'autant plus que, lui aussi, est tombé victime des lâches meurtriers...

— Comment ? Je ne comprends pas !... Que veux-tu dire ? L'accident ?... L'affreux accident ?...

— Etait tout simplement truqué, mais je n'ai pas encore les preuves qui me sont nécessaires pour étayer ma conviction, absolue pourtant.

VIII

ÉTRANGE AVENTURE NOCTURNE

— Oui le milliardaire est mort assassiné, continua le détective, et son visage prit une expression très sérieuse, pour ma part, je suppose qu'un complot raffiné et savant a été ourdi contre lui et sa famille mais je ne vois pas encore clairement où les malfaiteurs veulent en venir. Somme toute, il s'agit d'une bande fort peu scrupuleuse dont l'audace s'avère inouïe. Déjà le fait que l'un d'eux a déposé la lettre dans cette pièce pendant que je dormais témoigne d'une habileté peu commune. Il est clair également que nous commençons, par notre présence, à gêner ces bandits dans leurs entreprises et on essaie d'abord de se débarrasser de nous à l'amiable. Mais nos ennemis se trompent, ma chère Yvette, car moi, je ne me laisserai pas faire, loin de là et le moment est venu où, de notre côté, nous passerons à l'offensive.

L'assistante le regarda, surprise:

— Pour dire le fond de ma pensée, Auguste, je ne saisis pas comment tu veux procéder. D'abord, qui soupçonnes-tu ?

— Mon Dieu ! Que tu es naïve, ma chérie, répliqua Trevin avec un faible sourire, pourtant, après les longues années pendant lesquelles nous avons travaillé ensemble, tu devrais quand même être mieux au courant de mon métier. Faut-il vraiment t'expliquer que c'est la Contessina deglia Storre que je suspecte, ou, si tu préfères, la femme qui double cette dernière.

— Comment, elle n'est donc pas la vraie Contessina ?

— J'en doute fort. Ecoute... J'ai un plan grâce auquel je pourrai acquérir une certitude pour étayer mes conjectures. Je sais que la nouvelle arrivante occupe les appartements qui se trouvent exactement au-dessous de nous, c'est très simple, ce sont ceux de Borelli. Comme son personnage m'intrigue beaucoup il est de toute nécessité que nous agissions pendant la dernière nuit qui nous reste à passer ici. Jamais une si bonne occasion ne reviendra, car une fois dehors, il sera presqu'impossible de visiter les lieux...

— Alors, que veux-tu faire dans ce cas ?

— Nous descendrons ensemble après minuit quand tout le monde dormira. Ce sont les ba-

gages de la Signorina sur lesquels je désire jeter un coup d'œil, j'espère y trouver un certain nombre de choses intéressantes et si ce coup réussit il y a beaucoup de chances que je lui retirerai son masque et en même temps lui passerai les menottes. Peut-on jamais savoir ? Peut-être, par surprise, avouera-t-elle et tout le mystère qui entoure encore cette maison sera élucidé...

— C'est très hasardeux, ce que tu veux faire...

— Possible, mais l'audace fait partie de notre métier, tu devrais savoir cela, Yvette. Ce Mamilloria se croit un être très intelligent, je veux lui montrer qu'il y a cependant des gens plus malins que lui.

Mlle Gramond savait que quand Trevin avait décidé une chose, il n'y avait rien à faire pour l'en dissuader. En effet c'était une forte tête, comme on dit, d'une persévérance et d'une volonté extraordinaires. Il s'agissait donc maintenant d'attendre car il était à peine dix heures et demie et près de deux heures restaient avant d'atteindre minuit. Un regard au dehors lui montra au moyen d'un reflet luisant contre le tronc d'un pin qui se trouvait au centre de la pelouse en face des fenêtres, que l'électricité brûlait encore dans l'appartement de la Contessina.

— Tu peux aller te reposer, fit le détective, je te réveillerai quand j'aurai besoin de toi; il faut absolument que tu sois en pleine possession de tous tes moyens car nous avons un dur travail devant nous.

— Et toi ?

— Je vais m'allonger ici, sur le divan. Surtout aie soin d'éteindre ta lumière autrement on saurait que nous veillons et notre tentative échouerait.

.. ..

Douze coups s'égrenèrent d'un campanile voisin, rompant avec une harmonieuse sonorité le silence d'une nuit un peu orageuse au ciel parcouru de nuages rapides, quand une main secoua l'épaule de l'assistante qui, obéissant aux instructions données sommeillait à demi.

— C'est moi, Auguste, murmura une voix, lève-toi vite, nous allons descendre, tout le monde dort dans la maison et il n'y a aucun obstacle à notre projet, autant que j'en puisse juger.

Ils s'engagèrent avec de grandes précautions sur le large escalier conduisant dans le hall et s'arrêtèrent au premier. Comme les marches étaient couvertes par un épais tapis, leurs pas ne pouvaient être entendus.

— C'est ici, à gauche, chuchota Trevin, attention, aucun bruit ?

Il alluma sa petite lampe de poche et éclaira le couloir devant eux. Encore quelques pas et ils arrivaient au niveau de la porte de Bianca deglia Storre. Le détective pressa son oreille contre le bois, richement sculpté de chimères, dans le plus pur goût Renaissance, et resta quelques secondes immobile, puis fit signe à son assistante de s'approcher. Il posait déjà la main sur la poignée, mais suspendit soudain son geste : Qu'était ceci ? Un mince rais de lumière glissait par une fente du panneau inférieur. La Contessina n'était donc pas couchée !

— Sacrebleu, jura tout bas le Français, voilà qui nous gâche le jeu, il serait peut-être plus sage de se retirer, quitte à ce que nous recommençions dans une heure...

Au moment où il se retournait on entendit nettement un bruit léger. Quelqu'un parlait à l'intérieur. Trevin reprit sa place pour écouter:

— Cent mille lires? dit un organe féminin reconnaissable comme étant celui de la Signorina deglia Storre, tu plaisantes, mon ami! Pas un centesimo de moins qu'un million...

Un petit silence accueillit ces mots puis ce fut une voix masculine qui reprit :

— Un million...? Tu es folle, Gabriella ! Quelqu'un t'a tourné la tête. Contente-toi avec

reconnaissance des cent mille qu'on t'offre, sans quoi...

Un rire qui sonnait faux se fit entendre puis la Contessina reprit :

— Non, mon cher, je ne marche pas et si tu ne te décides à me donner ce que tu m'as promis je sais ce qui me reste à faire...

Quelques secondes, encore, d'un silence mortel.

— Ah! je comprends, fit une fois de plus l'homme, tu veux nous trahir ? Mais je te préviens d'avance que tu as fait un faux calcul, nous savons comment on traite les femmes de ton espèce; n'oublie surtout pas que tu peux, d'une minute à l'autre partager le sort de la Signora Lucrezia ou celui de la...

— Silence, s'écria la jeune fille, tu es un assassin, un infâme meurtrier, mais tu ne m'intimideras pas et tu es beaucoup trop lâche pour agir sous les yeux de la police. Souviens-toi que le détective français se trouve à un étage au-dessus de moi. Je n'ai qu'un mot à dire et tu es fait...

— Ha, ha ! ricana l'inconnu, en ce qui concerne ton fameux limier, il dort actuellement comme un loir et ce n'est pas lui qui m'empêchera de te tordre le cou.

— Tu ne feras pas cela, au moindre mouvement je crie...

— Nous allons voir si tu auras le temps...

A cet instant, un cri aigu vrilla le silence extérieur, un bruit suivit, semblable à celui de deux individus luttant l'un contre l'autre.

— Crapule... Vermine... Serpent... hurlait l'homme, perdant toute retenue, je te montrerai de quel bois je me chauffe... Je t'apprendrai à jouer double jeu...

Trevin ne perdit pas une seule seconde, de toute sa force il se jeta contre la porte, mais ce fut naturellement en vain car le bois épais et lourd était un obstacle qu'il ne pouvait abattre. Néanmoins il renouvella son essai et une fois de plus le résultat fut nul. Sortant son revolver de sa poche il frappa avec la crosse contre l'huis :

— Ouvrez, police ! cria-t-il, ouvrez ou j'enfonce...

Le bruit de l'intérieur redoubla, on perçut des cris d'abord violents qui s'affaiblirent peu à peu puis tout se tut, rien ne se fit plus entendre...

Voyant qu'il n'arriverait pas à son but par ce chemin, Trevin laissa son assistante devant la chambre après l'avoir brièvement priée de ne pas bouger puis, descendant l'escalier quatre-à-quatre, il arriva dans le hall, le traversa au pas de course et atteignit la porte donnant sur le parc, mais elle aussi était fermée. N'hésitant pas un instant, il cassa le carreau à

l'aide du revolver pour voir si la clef était à l'extérieur, elle ne s'y trouvait pas. Il donna un formidable coup de pied dans le chambranle et démolit la porte. Le chemin vers le parc était ainsi libre; comme un fou, le détective courut dans la direction de la grande allée faisant ainsi la moitié du tour de la villa.

Haletant, il arriva sur le lieu vers lequel ouvrait la fenêtre de la Contessina et vit une ombre descendre rapidement de l'échelle qui était appuyée contre le mur. Malgré son âge, Trevin restait un homme robuste, entraîné à tous les sports. Il se jeta donc sur l'inconnu qui lui tournait encore le dos et tenta de le maîtriser, l'autre se retourna brusquement et le Français constata pour son plus grand étonnement que l'étranger avait mis un mouchoir devant sa figure, portait un chapeau enfoncé jusqu'aux yeux et le col du pardessus relevé. On ne pouvait par conséquent voir ses traits. L'élan du policier porta à faux car l'individu, ayant fait un brusque écart, il tomba contre l'échelle. Aussitôt il se releva, malheureusement une seconde trop tard car l'homme, d'un formidable coup de poing à la machoire, le rejeta en arrière. Le sang-froid du policier était vraiment admirable, il déplaça vivement son pied et, d'un croc-en-jambe, fit à son tour choir le malfaiteur qui s'apprêtait à fuir puis, une fois de plus il bondit sur lui. L'individu

contre lequel il luttait faisait preuve d'une force peu commune, il se débarrassa de son agresseur d'une façon qui prouvait en lui un maître de l'art du jiu-jitsu puis, assénant encore un terrible coup sur sa tête, il réussit à se dégager complètement et disparut aussitôt dans la nuit.

Malgré cet échec, le détective ne se donna pas pour vaincu; certes, il était fort meurtri et se trouvait assez mal en point, enragé surtout par la fuite de son adversaire, mais, tenace, il se mit tout de suite à sa recherche. Par précaution, il préféra ne pas allumer sa lampe de poche et s'avança doucement afin de faire le moins de bruit possible. A peine avait-il parcouru deux ou trois cents mètres que ses yeux habitués à l'obscurité, crurent reconnaître une silhouette qui se tenait au pied d'un arbre. Il resta sur place, n'osant bouger de peur de trahir sa présence.

L'inconnu semblait réfléchir... Tout à coup il se retourna et avança vers Trevin qui eut à peine le temps de se dissimuler derrière une statue. L'homme passa près de lui à le frôler et reprit la direction de la maison. Il le suivit naturellement, instruit par l'expérience et tenant son revolver prêt dans sa main pour éviter de nouvelles complications, dangereuses pour lui. Après une courte poursuite, il constata à sa très grande surprise que celui qu'il

filait s'arréta net à la place même où l'échelle était appuyée. Comme une lumière brillait encore dans la chambre de la Contessina, il put voir que l'autre avait toujours le chapeau enfoncé sur ses yeux et le col relevé. Il s'agissait donc de l'homme qu'il cherchait...

A pas de loup, il s'approcha et appuya le canon de son revolver dans le creux du dos tourné vers lui :

— Levez les bras, fit-il d'un ton menaçant, au moindre mouvement je vous abats !

L'autre obéit machinalement, donnant tous les signes d'une grande angoisse.

— Retournez-vous, commanda le Français, sans abaisser les bras !

Cette injonction aussi fut immédiatement exécutée mais quelle ne fut pas la stupeur du détective en constatant qu'il se trouvait face à face avec son cher collègue, le Signor Giacomo Campolo, Commissaire divisionnaire de la police italienne...

IX

MADEMOISELLE GRAMOND DISPARAIT

— Tonnerre de D...! s'écria Trevin en empochant son revolver, qu'est-ce que vous fichez ici à cette heure ?

— Je crois que ce n'est pas très difficile à deviner, cher confrère, ricana le Commissaire rassuré, tortillant comme d'habitude sa moustache, je suis simplement venu voir de près ce qui se passe et vous admettrez que c'est mon droit puisque je représente la police italienne. Sans doute, le moment n'était pas très bien choisi pour une visite, mais vous devez savoir, mon ami, que nous autres détectives, préférons travailler la nuit, on est bien moins gêné et surtout pas trop dérangé par des regards indiscrets.

Il fit de nouveau entendre un rire ironique qui énerva passablement le Français, celui-ci avait déjà une réplique insolente sur les lèvres mais il se domina et dit seulement avec indignation :

— J'ai cru jusqu'à présent que moi seul m'occupais de cette affaire, pourtant il me semble que je fais erreur...

— Mille excuses, mon intention n'était nullement de vous offenser, au contraire, je suis venu ici pour vous aider.

— Singulière aide, vraiment ! Mais nous avons à parler d'autre chose maintenant; avez-vous vu quelqu'un s'enfuir dans cette direction ?

— Oui, un homme qui cachait sa figure et...

— C'est lui, je le cherche, qu'est-il devenu ?

— Ah ! là vous m'en demandez trop. Je faisais le tour du parc et me trouvais derrière la maison quand, tout à coup, je vis surgir une ombre devant moi, mais avant que j'aie pu la saisir au collet, elle avait disparu comme si la terre l'eût engloutie.

Trevin s'apprêtait à répondre quand un bruit fit sursauter les deux policiers. La villa s'éclaira d'un seul coup et le jardin fut, lui aussi, inondé de lumière comme pour une fête nocturne. En même temps on entendit des voix s'approcher et des hommes à demi-vêtus abordèrent les détectives. C'étaient Francesco, le valet de chambre, et Luigi, le majordome; ce dernier portait une grande lanterne à la main:

— Qu'y a-t-il, Signori, demanda-t-il haletant, nous avons entendu des cris effrayants qui venaient des appartements de la Contes-

sina ! Santa Madre ! J'espère qu'il ne lui est rien arrivé !

— Vous avez la clef de sa chambre ? demanda le Français.

— Non, mais le Signor Torucci doit certainement en posséder une.

— Bon, allez vite chez lui, réveillez-le et revenez aussitôt au premier étage où nous attendrons.

Les deux domestiques s'éloignèrent immédiatement.

— Venez, s'adressa Trevin à son compagnon, ne perdons pas de temps, puisque l'échelle se trouve encore à sa place, montons.

— Mais, que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien.

Se désintéressant de Campolo, il grimpa avec une grande agilité vers la fenêtre de la Contessina et y parvint sans trop de peine, suivi de l'Italien qui semblait peu enthousiasmé par cette aventure.

En enjambant la barre d'appui le détective aperçut la jeune fille, assise dans un fauteuil et lui tournant à demi le dos. D'un bond il fût à son côté,... et se pencha vers elle :

— Signorina, fit-il, je viens...

Il vit son bras pendant et l'ayant touché réalisa qu'il était froid. Le visage du policier ne témoigna d'aucune émotion :

— Elle est morte, dit-il simplement au Com-

missaire quand celui-ci arriva près de lui.

— Morte ?... Ce n'est pas possible !... Dans ce cas nous nous trouvons en présence d'un nouveau crime !

— Incontestablement. Regardez, mon cher, sa main droite. Que voyez-vous dessus ?

— Trois points rouges l'un à côté de l'autre. C'est stupéfiant !

— Vous avez raison. Il me semble que le Signor Mamilloria a une fois de plus manifesté sa sinistre activité, car selon toute vraisemblance cette malheureuse femme a été empoisonnée exactement de la même façon que la Signora Lucrezia.

— C'est horrible ! articula le Commissaire, mais dites-moi, en ce qui concerne cet insaisissable personnage qui se nomme Mamilloria soupçonnez-vous quelque chose ? Qui cela peut-il être ?

— C'est drôle que vous soyez toujours aussi curieux; je suspecte tout le monde et personne, mais ce n'est pas le moment de discuter sur ce sujet. A mon avis, cette demoiselle a été tuée premièrement parce qu'elle en savait trop et deuxièmement pour avoir demandé une somme trop élevée en paiement de sa collaboration. J'ai entendu une partie de la discussion qu'elle eût avec un homme dont la voix me sembla parfaitement inconnue et qui,

malheureusement, a pu m'échapper. C'est son meurtrier, sans erreur possible.

A ce moment on frappa à la porte et Trevin, trouvant la clef à l'intérieur, ouvrit.

— J'apprends que quelque chose vient de se passer dans l'appartement de la Contessina, fit le secrétaire, à peine vêtu; il était très pâle et tremblait. Qu'y a-t-il donc ? Ah ! Signor Campolo... s'interrompit-il.

S'apprêtant à continuer sa phrase ses yeux s'agrandirent soudain de terreur en apercevant la femme dans le fauteuil.

Une telle défaillance le prit qu'il dut s'appuyer au mur :

— La Signorina Contessina.. La Signorina ? bafouilla l'impressionnable jeune homme.

— Elle est morte, dit sèchement le Français, mais ne vous en faites pas, cette créature n'est pas la Contessina comme vous le croyez, loin de celà...

— Pas la... pas la... Impossible!!!

— Rien d'impossible mon ami. Reprenez vos esprits, je vois que vous vous apprêtez à tourner de l'œil. L'entraînement à ce genre d'émotions vous manque, sans doute vaudrait-il mieux retourner dans votre chambre.

— Non, non, je préfère rester. Ah ! quelle maison maudite ! N'y aura-t-il jamais de fin à toutes ces terribles surprises ? C'est la troisième mort parmi les membres de cette fa-

mille et comme si cela ne suffisait pas pour affoler n'importe qui, vous dites que cette femme n'est pas celle qu'elle se prétendait... Tout cela me semble très confus !

— A moi aussi, figurez-vous, ironisa Trevin, mais ayez l'amabilité de me laisser la paix maintenant avec vos considérations, j'ai du travail.

Sans s'occuper davantage de Torucci qui, de plus en plus horrifié ne savait que dire, le policier ouvrit l'armoire de la morte et sortit en vrac toutes les lingeries et robes qui s'y trouvaient. Rien de suspect ne s'offrant à sa vue, il se mit en devoir de fouiller les valises, au nombre de quatre, entassées derrière le lit.

— Que faites-vous là ? demanda Campolo.

— Je m'amuse, comme vous le voyez. Il serait préférable que vous procédiez aux premières constatations plutôt que de tourner autour de moi. Le juge d'instruction sera enchanté de ce nouveau crime... Ne croyez-vous pas ?

La perquisition parmi les bagages ne donna malheureusement pas le résultat espéré. Il s'en échappa un grand nombre de vêtements et tous les accessoires de la toilette féminine. Cependant, en ouvrant une trousse neuve, richement garnie de brosses et de flacons, un télégramme finit par être découvert. Son contenu était le suivant :

Signorina deglia Storre,
Château Storre. Palermo.

Prends prochain train pour Rome tout est arrangé pour le mieux.

MAMILLORIA

Trevin, après avoir jeté un coup d'œil sur ces lignes tendit le papier au Commissaire en maugréant :

— Je consens à m'appeler « bourrique » si j'y comprends la moindre chose ! Jusqu'à présent j'aurais juré que cette femme, assassinée presque sous nos yeux, n'est pas la vraie Contessina et pourtant, d'après ce télégramme, qui d'ailleurs met le comble aux complications, elle doit l'être quand même. Comment diable résoudre ce problème ?

— Vous avez raison, il y a certainement quelque chose qui cloche dans nos déductions.

Le Français reprit sa besogne, mais d'ailleurs ne trouva plus rien offrant de l'intérêt; même le sac à main de la défunte ne contenait que des objets de coquetterie et dix billets de mille lires. Il interrompit ses recherches et s'adressa au secrétaire, qui ne le perdait pas des yeux montrant un vif intérêt pour ses moindres faits et gestes. Ceci n'était du reste pas étonnant puisque le Signor Torucci adorait le métier de policier:

— Faites-moi le plaisir de me préparer une

voiture, je quitterai cette maison au petit jour.

— Quoi ? Vous voulez nous abandonner une fois de plus ? s'exclama le jeune homme.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénients...

— Mais...

— Il ne s'agit d'aucun mais... Allez, dépêchez-vous !

En prononçant ces mots, il poussa le pauvre garçon vers la porte, le fit sortir et ferma derrière lui :

— C'est un bon bougre, fit-il à Campolo qui le regardait d'un air ahuri, tout au moins je ne crois pas qu'il soit pour quelque chose dans ces crimes.

— Votre attitude est de plus en plus énigmatique, mon cher collègue, murmura l'autre, un peu suffoqué. Laissez-moi jeter un coup d'œil dans votre jeu et ne vous entourez pas continuellement de tant de mystère. Où est-ce que vous voulez de nouveau vous en aller ? Je crois que j'ai quand même un peu le droit de m'informer.

— C'est possible, je ne dis pas le contraire, mais je ne tiens pas du tout à ce que vous le sachiez, même au risque de vous fâcher.

— Mais qui parle de cela ? Il n'y a nulle raison,... se déroba l'Italien avec un sourire mielleux. Et votre assistante, la bella Signorina Gramond, est-ce que vous la laissez ici ?

— Pourquoi cette question ? Je ne vois pas...

— Parce qu'elle aussi, comme vous le savez d'ailleurs, est menacée par l'individu qui fait peser la terreur sur ce domaine. Je considérerai donc, avec votre permission, que c'est mon devoir sacré de veiller sur sa personne.

A peine Campolo avait-il fini de parler que Trevin sursauta et le saisit par le bras. Sa figure se décomposa et il laissa paraître une terrible angoisse.

— Pour l'amour du Ciel ! s'écria-t-il en se frappant le front de la main, où est-ce qu'elle est ? Je sens qu'une chose affreuse nous attend...

— Quoi ?... De qui parlez-vous ?

— D'Yvette !...

Déjà le détective avait quitté la pièce et courait, hors de lui, vers son appartement, mais ni chez lui ni dans la chambre voisine ne se trouvait celle qu'il cherchait...

On fouilla toute la maison et aussi le jardin. Ce fut en vain que l'homme, désespéré, cria jusqu'à l'enrouement le nom de sa secrétaire, ce fut en vain qu'il interrogea tous les domestiques réveillés. Personne ne savait où elle se trouvait, personne ne l'avait vue. Une seule chose était certaine, Mlle Gramond avait mystérieusement disparu et le Français ne se dissimulait pas qu'elle était au pouvoir du criminel monstrueux connu sous le nom de Mamilloria.

X

TREVIN A TROUVE SON MAITRE

Trevin venait de terminer une nuit affreuse. Au lieu d'aller se coucher il passa les quelques heures qui restait jusqu'au lever du jour assis dans un fauteuil et fixant l'espace vide devant lui d'un air halluciné.

Ses pensées se heurtaient sans cesse au dernier incident qui était venu le bouleverser et plus il y réfléchissait, moins il y trouvait une solution. Sans cesse il avait lutté contre un adversaire énigmatique qui, inutile de se le dissimuler, s'avérait beaucoup trop fort pour lui. Ah ! si ses soupçons pouvaient prendre une forme concrète, s'il avait la moindre idée qui se cachait derrière le pseudonyme étrange de Mamilloria, la situation serait toute différente, mais en l'état actuel des choses il tâtonnait comme un aveugle dans ce labyrinthe et s'égarait de plus en plus à mesure qu'il y avançait.

— Maudite affaire, grinça-t-il entre ses

dents, j'aurais sans doute mieux fait de ne pas me mêler à ce jeu dangereux. Quel diable m'a poussé ? Si je ne m'étais laissé convaincre, actuellement je serais au bord de la mer et me rôtirais sans souci au soleil au lieu de me morfondre ici en tourmentant ma pauvre cervelle pour résoudre un problème insoluble.

L'idée qu'Yvette avait été enlevée, qu'il ne la reverrait peut-être jamais lui serrait douloureusement le cœur et il ressentît une véritable angoisse. Yvette, avec laquelle il avait partagé tant de succès et aussi quelques défaites, Yvette, son bras droit, non, ce n'était pas possible qu'elle fut perdue pour lui !

Le détective se leva, alluma une cigarette et, tout en faisant les cent pas dans sa chambre, laissa dérouler devant son esprit le film des événements qui venaient de se produire. Il conclut que Mlle Gramond courait certes un grand danger, mais tout espoir de la retrouver vivante ne devait pas être abandonné. Si elle était vraiment au pouvoir de son adversaire, ce qui paraissait fort probable, il restait néanmoins peu vraisemblable que ce dernier l'eût déjà supprimée. A quoi cela l'aurait-il avancé, puisque Trevin, lui, restait toujours et continuerait sa lutte sans merci ? Il fallait plutôt s'attendre à ce que ce Mamilloria tâche, une fois encore de s'arranger à l'amiable avec lui.

Le Français, suivant une soudaine impul-

sion, prit sa casquette, quitta la pièce et se dirigea vers le parc. Etait-ce pressentiment ou idée fixe, il ne saurait le dire, mais ne pouvait se défendre d'être persuadé qu'en cet endroit seulement se cachait la réponse à tous ces rébus...

Le détective marcha quelque temps droit devant lui sans voir où il allait, insensible à ce qui l'entourait, absorbé par sa pénible rêverie. Soudain, il ralentit et parut s'éveiller d'un mauvais songe. Ses pas inconscients l'avaient conduit à la roseraie. Devant lui, sur cinq cents mètres de profondeur, se pressaient des arbustes fleuris, les uns parés de corolles éclatantes, jaune d'or, rouge vif, orange ou blanc de neige, les autres teintés seulement de tons pâles. Une véritable féerie de couleurs d'où s'élevait un parfum si pénétrant et suave à la fois qu'il en devenait émouvant.

Le regard fiévreux de Trevin se reposa d'abord un instant sur tant de douceur et de beauté puis se fixa tout à coup en rencontrant la forme d'un homme courbé en deux, qui sarclait la terre entre les rosiers. Il s'avança vers lui disant :

— Bonjour, quelle radieuse matinée !

L'autre se retourna, se redressa et retira son grand chapeau de paille.

—Buon giorno, Signor, répliqua-t-il poli-

ment, oui, j'espère que ce sera une belle journée.

Puis, avec un regard autour de lui et désignant de la main les profondeurs du parc, il continua :

— Oh ! la Nature, Signor, c'est la plus grande merveille du monde ! Voyez mes roses, qu'y a-t-il de plus parfait ? En voici de rouges, comme du sang, celles-là, noires, sont d'une espèce extrêmement rare. Les autres, derrière vous, ont la couleur du citron et l'odeur de la bergamotte. Je les chéris toutes, mais spécialement celle-ci. Regardez ! Votre humble serviteur l'a créée, elle est un peu son enfant : La rose cendrée !... Mes bordures d'œillets s'annoncent bien aussi et les jasmins n'ont jamais mieux fleuri que cette année. Je vous montrerai des orchidées uniques dans mes serres, et l'orangerie, Signor ! Un véritable miracle !

Voyant que son visiteur ne répondait rien, il s'interrompit:

— Je vous ennuie, je radote ! Que voulez-vous, à force de m'occuper de ce jardin, il finit par être une partie de moi-même; je me figure qu'il m'appartient. De fait, c'est bien mon œuvre mais, avant toute chose, je loue le Seigneur de ce qu'il ait daigné bénir mes efforts. A mon humble avis, un homme qui n'aime pas les fleurs ne peut avoir un caractère élevé.

— Vous avez raison, tout cela est vraiment beau, fit Trevin, très distrait, mais dites-moi, mon ami, je vois que vous êtes fort matinal, n'auriez-vous rien aperçu de suspect ? Je veux dire en ce qui concerne ma malheureuse assistante qui, comme vous le savez, a disparu.

Giovanni leva les bras au ciel :

— Quel malheur ! s'exclama-t-il d'une voix larmoyante, ah ! quand je pense à tout ce qui se passe ici, je suis glacé de terreur. Comment voulez-vous qu'un homme comme moi, vivant seulement pour la terre et pour ses créations d'horticulture, ne s'occupant que de son travail, puisse savoir quelque chose ? Je vous plains du plus profond de mon cœur, Signor. Que la Santa Madonna vous bénisse et vous rende celle que vous cherchez.

Le jardinier porta la main à ses yeux comme s'il écrasait une larme. Touché, son interlocuteur murmura un merci et continua son chemin.

De loin il entendit une fois de plus un bruit qui lui semblait connu. En effet, peu après, il aperçut Benjamino qui poussait comme de coutume ses sons inarticulés mais, ce qui suffoqua le détective à tel point qu'il en resta bouche bée, fut le fait que le sculpteur dansait autour du socle sur lequel il avait entassé une masse de ciment, en sautant et levant les bras.

Le policier se rappelait avoir vu un specta-

cle pareil lors de son voyage à Madagascar, quand les indigènes, frénétiques, dansaient autour d'une pièce de gros gibier rôtie au feu de branches dans une clairière.

— Hé ! Bilbi, cria-t-il très fort.

Le sculpteur s'arrêta immédiatement et le regarda sans montrer d'étonnement.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Aaaa... aou... mmmaa... ou... aaa... eou

— Pauvre diable, se dit le Français, il me semble qu'il a fini par devenir fou, pour couronner toutes ses disgrâces !

Benjamino esquissa une grimace dont un gorille se serait honoré, puis dessina des bras une statue, poussa un rire affreux, tourna le dos et se mit au travail, puisant du ciment alternativement dans chacun des deux bacs placés à côté de lui...

A peine le détective fut-il ressorti sur la grande allée avec l'intention de retourner vers la villa qu'il s'arrêta brusquement; ses yeux fixés au sol, rencontrèrent quelque chose de blanc au milieu du chemin, il se pencha vivement et ramassa l'objet: c'était un mouchoir sur un coin duquel se trouvait brodée une initiale : un « Y ».

Yvette ! Son mouchoir ! Parbleu, elle l'avait perdu ou fait tomber exprès pour attirer peut-être son attention, mais comment agir ? De quelle façon procéder pour la retrouver ?

Il regarda le petit carré de baptiste en tous sens espérant y trouver une indication qui le mettrait sur la piste nécessaire, mais rien de pareil ne s'y découvrait. Déçu, il s'assit sur un banc pour tenter de rassembler ses pensées. C'était la première fois, depuis de longues années, que le fin limier se trouvait dans une pareille impasse et se voyait, malgré lui, forcé de s'avouer qu'il avait trouvé son maître. Jamais encore il n'avait connu pareille défaite.

Des pas sur le gravier lui firent lever la tête; c'était le Signor Torucci qui semblait très pressé mais, apercevant le détective, il accéléra son allure et s'arrêta devant lui:

— Bonjour, Signor Trevin, salua-t-il, je pensais bien vous trouver ici, vous sachant grand admirateur de ce magnifique parc et ayant remarqué que vous préférez à toute autre distraction celle de vous promener et de méditer à l'ombre de ces arbres verdoyants... J'ai quelque chose pour vous et il est possible que cela vous soit très utile... Qui sait, peut-être la clef qui permettra de résoudre toutes ces enigmes s'y trouve-t-elle? Croyez-moi, je suis ému et troublé chaque fois que j'ai l'honneur de m'entretenir avec un détective aussi universellement célèbre que vous !...

— Ça va, ça va, trancha le policier, pas d'éloges s'il vous plaît, ce n'est en aucune fa-

çon le moment, je vous assure. Qu'avez-vous à me remettre ? Une lettre ?

Le secrétaire marqua quelques surprises :

— Tiens, par exemple ! Justement ! Mais comment diable avez-vous deviné ?

— C'est mon secret. Donnez-la moi.

Il ouvrit rapidement l'enveloppe doublée et lut les lignes suivantes :

Très honoré Monsieur,

Je pense que vous reconnaissez maintenant ma supériorité. Pourquoi donc continuer une guerre qui confine au ridicule ? Qu'êtes-vous en face de moi ? Une mouche que j'écraserai selon mon bon plaisir. Hélas ! J'ai trop de cœur ce qui m'a d'ailleurs fait beaucoup de tort dans mes affaires, mais que voulez-vous, on ne peut changer sa nature ! Je vous propose donc une transaction entre « gentlemen ». Votre secrétaire se porte bien et je suis même tout disposé à vous la rendre sous une seule condition, que voici: Vous quitterez immédiatement la villa, Rome et même l'Italie. Bref, vous renoncerez à vos investigations qui, comment le nier, n'ont abouti à rien. Si vous acceptez, votre secrétaire sera à vingt heures à la gare de la Plazza dei Cinque-Cento, au départ du train de vingt heures dix, direct pour Paris. Vous regagnerez donc votre port d'attache sans aucun nouveau désagrément, je

m'y engage. Je compte absolument sur votre parole et tiendrai aussi la mienne.

Si, au contraire, vous continuez d'agir contre moi ou croyez pouvoir jouer double jeu, ma vengeance vous atteindra infailliblement en quelqu'endroit que vous vous trouviez. Cessez donc de lutter et abandonnez une partie inégale, car vous savez que quiconque me touche meurt immédiatement.

Votre dévoué,

MAMILLORIA

P. S. — *J'oublie de vous annoncer que, dans le cas où vous refuseriez de quitter Rome ce soir, la Signorina Gramond mourra dix minutes après le départ du train, très exactement.*

Le visage de Trevin était comme taillé dans de la pierre quand il remit la lettre dans sa poche.

— Mauvaise nouvelle ? demanda Torucci, curieux.

— C'est selon.

— Ah ! Si vous me permettiez de vous aider, cher Signor ! Ne voulez-vous pas me faire confiance ? Je crois réellement que je pourrais vous être d'une grande utilité...

— Mon cher ami j'accepte, fit le policier. Vous avez raison et vous allez vraiment m'aider...

— Est-ce possible ? s'exclama le secrétaire, enchanté, je ne sais comment vous remercier !

— Attendez, laissez-moi continuer ma phrase: Vous pouvez m'aider à faire parvenir mes bagages et me conduire à la gare ce soir à vingt heures...

— Hein ??? Vous n'avez pas l'intention de nous quitter complètement j'espère, surtout maintenant que la Signorina Gramond a disparu aussi ?

— Mais si, c'est exactement mon intention, jeune homme et en ce qui concerne mon assistante, ne vous tourmentez pas, je la retrouverai.

— Alors, que deviendrons-nous tous ici, se lamenta Torucci. Vous oubliez une chose, il me semble, c'est que l'horrible assassin qui nous menace n'est pas encore trouvé et cependant vous nous abandonnez à notre triste sort !

— Peuh, sourit Trevin, ne m'avez-vous pas dit que vous adoriez le métier de policier ? Ne m'avez-vous pas avoué que vous trouviez cette affaire fort intéressante ? Voilà, mon ami, l'occasion unique de devenir célèbre dans le monde entier. Je vous laisse la place. Les vieux ne sont bons à rien, ils n'ont qu'à céder le pas à la jeunesse. Allez-y, mon garçon, montrez que vous êtes l'as des as et dès que vous aurez découvert le coupable, faites-moi signe,

ce me sera un plaisir de revenir à Rome pour vous féliciter de tout cœur !...

. . . . . .

Il était exactement huit heures moins un quart quand le détective, suivi d'un gros porteur qui, soufflant et suant, ployait sous le faix des bagages, pénétra sur le perron de la gare. Le rapide Roma-Milano-Turino-Parigi était déjà sur la voie de départ et se remplissait en ce moment de voyageurs. Les employés des chemins de fer se pressaient, poussant des « diables » chargés de malles vers le fourgon arrière; d'autres, traînant des valises se hissaient sur les marche-pieds, interpellaient leurs clients, retenaient des places et discutaient volubilement avec les personnes déjà installées qui se plaignaient de toute cette bousculade.

Un marchand passait, criant:

— Aqua fresca, aqua fresca !

D'autres, sur des éventaires, présentaient les cigares de Havane et les « Toscani », le tabac, les cigarettes de luxe en leurs boîtes métalliques et les « Macédonia » sous leur empaquetage crème et rouge.

Trevin s'excusa en passant devant une Anglaise raide et digne, bouscula des Allemandes sentimentales et marcha sur les pieds d'un Italien exubérant avant d'atteindre le compartiment de première classe qu'il s'était fait ré-

server dès le matin, pour la plus grande indignation d'une bande de Suisses qui ne trouvait pas à se placer. Dès que le porteur, soufflant comme un phoque, eût installé les valises, il le paya :

— Grazie, Signor, haleta l'autre, et disparut aussitôt.

Le Français baissa la vitre et regarda à l'extérieur. Au-dessous de lui, dans la fièvre du départ, s'échangeaient des adieux et des recommandations en toutes langues.

Le détective observa du mieux qu'il put l'entrée du quai. Cinq minutes s'étaient écoulées, rien n'avait changé, pas trace de celle qu'il attendait.

— Ce bandit est vraiment fort, se dit-il, mais je suis impatient de voir ce qui va arriver.

Les aiguilles de la grande pendule lumineuse qui avançait automatiquement avaient fait un nouveau bond en avant. Les moments passaient. Il était maintenant huit heures précises. Tout à coup une voix fit tressaillir le voyageur :

— Hello, Auguste me voilà.

Frémissant, il se détourna et vit, tout près de lui, son assistante qui souriait, fraîche et belle, ne semblant pas avoir souffert le moins du monde de sa courte captivité, l'air calme et reposé.

Il bondit sur le quai et la serra joyeusement dans ses bras tandis qu'elle lui plantait en riant un long baiser sur chaque joue.

— Ah ! ma chérie, quel soulagement de te retrouver ! Enfin te voilà ! Comment vas-tu ?

— Mais, très bien, comme tu le vois.

— Monte vite, le train va s'en aller.

Rapidement les deux Français escaladèrent les marches et regagnèrent leur compartiment.

Quelques secondes plus tard le sifflet de départ déchirait l'air. Sur le quai les derniers cris d'adieu s'élevèrent, des mouchoirs, des mains, des écharpes furent agités et le convoi s'ébranla lentement.

Comme son invisible adversaire Mamilloria avait tenu sa parole, Trevin se voyait obligé de faire également honneur à la sienne et, pour l'instant il n'y avait pas d'autres solution possible car, bien qu'il ne vit personne de suspect, le policier n'en était pas moins persuadé que chacun de ses mouvements et de ceux de sa compagne était soigneusement observé par son ennemi mortel.

XI

LE TESTAMENT IMPREVU

— Je ne sais pas exactement ce qui m'est arrivé, raconta Mlle Gramond pendant que le rapide la ramenait vers Paris avec son compagnon. Je me souviens seulement vaguement que j'attendais devant la porte de la Contessina comme tu me l'avais enjoint. Cinq ou six minutes lentement s'écoulèrent, le silence à l'intérieur persistait toujours et je me demandais si je ne ferais pas mieux de voir ce qui se passait au jardin, car j'y entendais des voix, quand soudain une main se posa sur ma bouche, je sentis une odeur d'éther ; quelqu'un avait surgi derrière moi et m'appuyait un tampon enduit d'anesthésique contre le visage. Je perdis connaissance. Quand je revîns à moi, je me trouvais étendue dans une chambre qui m'était totalement inconnue.

— Elle ne se trouvait donc point en quelque partie de la villa même ? demanda Trevin.

— Je ne sais pas mais ne le crois guère. Pen-

dant ma captivité, je n'ai vu personne. Au milieu de ma porte, soigneusement fermée, se trouvait un guichet ; sur la planchette devant son ouverture une main posa mes aliments le matin et à midi. Ce fut tout.

— Nul ne t'a donc interrogée ? Nul ne t'a menacée ?

— Non, je te dis que je n'ai vu personne...

— Mais, il y avait certainement une fenêtre.

— Bien sûr, toute petite, très bien verrouillée et donnant sur un mur en face. C'est tout ce que je pus voir de ma prison, laquelle, d'ailleurs ne manquait pas d'un certain confort.

— Très bien, que s'est-il passé ensuite ?

— Vers la fin de l'après-midi un homme entra brusquement chez moi mais, hélas ! je ne pus voir sa figure qu'il avait cachée derrière un mouchoir. Il me dit d'un ton très poli que désormais je me trouvais libre, serais conduite à la gare où tu m'attendais et que nous partions ensemble pour Paris. Aussitôt dit, aussitôt fait, on me mit sur les yeux un bandeau qui fut retiré dès que j'eûs pris place dans une voiture dont les fenêtres étaient masquées par leurs rideaux. Arrivée à la Piazza dei Cinquecento, l'inconnu prit congé de moi toujours très aimablement et m'indiqua le chemin que je devais prendre pour arriver jusqu'à toi. Voilà toute mon histoire.

Trevin se mit à refléchir en tirant de grandes bouffées de sa cigarette.

— Si je te comprends bien, Yvette, dit-il, tu n'as donc en aucune façon pu constater l'identité de cet étranger au pouvoir duquel tu te trouvais ?

— Non, mon chéri, je t'ai déjà dit que c'était impossible.

— Après tout ce que tu m'as révélé il n'y a pas de doute que ce ne soit le même personnage que celui qui, malheureusement, réussit à m'échapper dans le parc. Bref, nous sommes encore en présence de l'énigmatique M. Mamilloria. Tiens, lis cette lettre qu'il m'a fait parvenir ce matin, tu sauras désormais la raison pour laquelle nous nous trouvons dans ce train qui nous ramène actuellement en France.

— C'est vraiment un être extraordinairement habile, conclut l'assistante après avoir pris connaissance de la missive, mais une question Auguste : Tu renonces donc et te tiens pour battu ?

— Pas le moins du monde, rassure-toi et la lutte va bientôt reprendre entre lui et moi.

— Dans ce cas pourquoi retournes-tu à Paris ? Si tu as vraiment l'intention de continuer tes investigations descends à la prochaine station et reprends le train en direction de Rome.

— Non, fit le Français en hochant la tête,

les choses ne sont pas si simples et tu en oublies plusieurs. Premièrement, je me suis engagé sur parole à quitter l'Italie, deuxièmement je ne veux pas éveiller quelque soupçon chez mon, ou mes adversaires en interrompant mon voyage et, troisièmement il est absolument nécessaire que je voie quelqu'un à Paris.

— Alors, si tu reprends vraiment tes recherches je compte absolument que je serai de la partie.

— Non, mon petit, sourit le détective, la première étape de la lutte pendant laquelle tu t'es montrée très utile est terminée, maintenant la seconde commence, elle sera extrêmement dangereuse et je ne veux pas que tu coures d'autres risques. Cette suite de mes efforts, dure comme elle le sera nécessairement, n'est pas faite pour une femme et il serait déraisonnable de ma part de t'exposer de nouveau. Inutile donc d'insister sur ce sujet car je ne me laisserai pas fléchir, mais tu as ma promesse que s'il se présente une occasion dans laquelle j'aie besoin de ton aide, je t'appellerai sans hésiter...

* * *

Lorsqu'en quittant l'Eglise della Trinità dei Monti, on descend dans la direction de la Piazza Barberini, on trouve, au numéro 75 de la

Via Sistina, un immeuble qui porte le nom de Grand Hôtel Faranconi. C'est une maison tout récemment construite, haute de sept étages et dont les murs blancs contrastent agréablement avec les jalousies jaunes masquant chaque fenêtre. Pendant la matinée d'un jour où le soleil brûlait si fort que personne ne se promenait dans les rues, car chacun recherchait la fraîcheur, un taxi stoppa devant la porte ; il en descendit un monsieur d'un certain âge, mais fort bien conservé, la figure rasée, les cheveux légèrement grisonnant aux tempes.

Il s'inscrivit sur la fiche qui lui fut présentée par le réceptionnaire avec force courbettes et un discours volubile, sous le nom de M. Auguste Trevin, détective privé, venant de Paris, puis il monta aussitôt dans la chambre qu'il avait réservée télégraphiquement.

Un peu plus tard, une voiture s'arrêta devant la somptueuse villa de la Via Ludovisi. Quelle ne fut pas la stupéfaction de Luigi, le portier, en reconnaissant dans le voyageur qui s'avançait vers lui le détective Français qui avait quitté la propriété Borelli si précipitamment quelques jours plus tôt :

— Vous me semblez un peu surpris, dit ce dernier en riant, ayez l'amabilité d'aviser M. Torucci de mon arrivée ; j'attendrai ici pendant ce temps.

Le portier disparut et quelques minutes à

peine s'écoulèrent avant qu'il ne revînt en compagnie du secrétaire.

— Mon cher Signor, s'exclama celui-ci en serrant cordialement la main du policier, quelle joie et surtout quel honneur ! Je suis ravi que vous ayez changé d'avis et espère vous trouver maintenant décidé à rester parmi nous tout le temps qu'il faudra.

Sur ces mots il conduisit son hôte à l'intérieur de l'habitation et l'obligea aimablement à s'asseoir.

— Vraiment, continua-t-il, vous êtes un homme plein de mystère et d'imprévu ! Tantôt vous partez, tantôt vous revenez! Je me suis laissé dire que la plupart de vos collègues sont ainsi. Parlons maintenant sérieusement, cher monsieur, quels sont vos projets ? Laissez-moi aussi jeter un petit coup d'œil derrière les coulisses.

— Patience, mon ami, permettez que je réponde tout simplement par une autre question. Quoi de neuf ? Y a t-il eu un nouvel... accident... hem... enfin, vous me comprenez, pendant mon absence ?

— Non, tout est calme, très calme même.

— Et la Contessina deglia Storre ?

— Oh !... On a autopsié son cadavre et les médecins ont constaté qu'elle avait succombé à un empoisonnement ; votre théorie est donc confirmée.

— Excellent, je dois d'ailleurs reconnaître qu'il n'était pas bien difficile de conclure à cela. Mais, dites-moi jeune homme, parlez donc un peu du Signor Campolo. N'était-il pas très surpris de mon départ précipité.

— Et comment ! Pire que cela, Signor, il fut tout simplement hors de lui.

— Ah ! ah ! Et pourquoi cela ?

— Que voulez-vous qu'il fasse sans vous ? Il est incapable de mener à bonne fin une enquête aussi sérieuse et difficile. De plus, j'ai le sentiment que votre assistante, la Signorina Gramond, a fait une grosse impression sur lui. Il parle d'elle en termes tellement élogieux que ce n'est pas malaisé de deviner où il veut en venir.

Trevin éclata de rire :

— Ça, c'est vraiment inénarrable ! Bon, nous en reparlerons plus tard. J'espère, mon cher, que ma chambre est encore libre ?

— Bien sûr, je vais donner immédiatement des ordres pour qu'elle soit préparée à vous recevoir. Est-ce que je dois en faire autant concernant la pièce qu'occupait la Signorina ?

— Non, c'est inutile, elle ne m'accompagne pas, cette fois-ci je suis seul.

* * *

La nouvelle que le Français, qu'on croyait parti pour toujours était revenu, se répandit

rapidement par toute la maison. Il n'y avait aucun doute que l'homme dans l'ombre, cet étrange personnage connu sous le nom de Mamilloria, était également aussitôt informé de l'événement. Trevin savait admirablement dans quels dangers il se jetait et que sa vie ne tenait qu'à un fil, mais il ne paraissait pas avoir le moindre souci à ce sujet. Comme d'habitude, le matin avant déjeuner, il fit une promenade dans le parc et constata avec étonnement que, devant le socle qui se trouvait peu éloigné de la grande allée, était érigé une sorte d'échafaudage entièrement recouvert par une grande toile blanche. Tout auprès, Benjamino travaillait à ses pots de ciment, mais semblait aujourd'hui de très mauvaise humeur, il faisait une figure renfrognée et une étrange lueur jouait au fond de ses yeux. Dans sa colère, l'homme singe avait un aspect fort redoutable et le Français ne tenta pas d'entrer en rapports directs avec lui. Dieu sait ce que pouvait bien avoir à ce moment le sculpteur ! Sa conduite présente était une de ces énigmes qui demandait sa solution.

Curieux et plein de suspicion, le policier s'approcha de la construction cachée et voulut soulever un coin de l'étoffe pour jeter un regard dessous. Avec un grognement sourd, Blibi se jeta sur lui et le repoussa, puis, gesticulant et grimaçant, il parut le menaçer de le

frapper s'il osait insister. L'autre pensa que le mieux à faire était de se retirer. L'étrange allure de l'artiste l'intrigua beaucoup. Il se sentit persuadé maintenant que Benjamino cachait quelque chose et, plus que jamais, était décidé à savoir ce dont il s'agissait, mais le risque semblait trop grand et ne voulant pas provoquer une rixe, ni surtout un scandale, il se contenta de remettre son projet à plus tard.

Fût-ce par hasard ou avait-on informé le Commissaire de sa présence, toujours est-il que ce dernier se trouva tout à coup à ses côtés. Le Signor Campolo se montrait très heureux de revoir son collègue.

— Si vous imaginez que je sais quoi penser de vous, dit-il, vous faites erreur ! J'étais comme tombé des nues en apprenant que vous étiez parti pour toujours et que je ne vous reverrais plus et maintenant vous voilà de retour! Comment, mon cher, pouvez-vous m'expliquer tout cela ?

— Pas d'explication, riposta Trevin, du moins pour le moment. Croyez-moi, je sais ce que je fais et cela doit vous suffire. Au fait, maintenant, avez-vous progressé dans l'enquête entre temps ?

— Progressé ? Porco diavolo ! Pas le moins du monde, bien au contraire, pour vous dire vrai, je suis à bout et mon seul désir est de ne

plus rien savoir de cette satanée affaire. Néanmoins, il convient de vous apprendre que votre supposition en ce qui concerne l'empoisonnement de la fausse Contessina, s'avère exacte.

— Je sais déjà cela, mais vous n'avez cependant pas découvert comment la malheureuse jeune personne s'appelle de son vrai nom ?

— Per Bacco ! Tous mes efforts ont été vains jusqu'à présent. Nous avons questionné une centaine de personnes à ce sujet mais aucune ne la connaît ; nous avons pris des renseignements auprès de presque toutes les polices d'Italie, sans aucun résultat.

— Et au château de Storre ?

— Tout le monde là-bas et surtout les domestiques jurent que la défunte était bien la vraie Contessina. Dites-moi franchement s'il n'y a pas de quoi devenir fou avec cette histoire ?

— Certainement, si on ne l'est pas d'avance !

Campolo poussa un soupir de découragement :

— Vous vous moquez de moi, mon cher collègue, bougonna-t-il, mais attendez ! Maintenant arrive le clou de l'affaire : Savez-vous, mon bon, qu'on a trouvé le testament du Signor Borelli ?

— Ah! vraiment ! Où cela ?

— Au fond de son coffre-fort secret qui se trouve dans le mur du cabinet de travail.

— Tiens, tiens ! C'est très intéressant. Et alors ?

— J'ai fait décacheter le testament. Oh ! Il contient des choses bien surprenantes, je vous assure. L'industriel a laissé toute sa fortune, sauf quelques petits legs destinés à récompenser le dévouement des domestiques qui le servaient, à son unique héritière, la Contessina Bianca deglia Storre...

—Parfait, mais au cas où la Signorina ne vivrait plus, Borelli était surement prévoyant et il doit y avoir une clause désignant la personne à qui reviendraient ses millions.

— Bien sûr, et voilà justement où les choses commençent à se compliquer !... Si je vous dis le nom vous ne me croirez jamais et pourtant, rien de plus vrai, c'est écrit en noir sur blanc...

— Je ne suis vraiment pas en humeur de jouer aux devinettes !

— C'est compréhensible. Mais, écoutez, jusqu'à présent personne ne le sait, c'est un secret absolu, et il importe essentiellement qu'il le reste pour le moment. Le seul héritier, l'homme qui touchera cette fortune fabuleuse n'est autre que le Signor Torucci...

XII

L'HOMME QUI REFUSE DES MILLIARDS

— Vous me paraissez passablement surpris, mon cher confrère, fit Campolo après un court silence, je savais que cette nouvelle vous prendrait au dépourvu...

— Il faut avouer qu'elle est ahurissante ! Torucci, l'héritier d'une fortune qui se chiffre par milliards! Reconnaissez que la chose est aussi fantastique qu'invraisemblable. Ce jeune homme n'est pas un parent du défunt, voilà un fait établi. D'autre part nous savons que ses services auprès de lui ne datent pas de très longtemps, alors...

— C'est assez facile de lire votre pensée. Vous croyez certainement que... hem, comment dirai-je... que le testament est falsifié, n'est-ce pas ? J'avais la même idée et, entre nous il me semble qu'on ne peut pas se défendre de soupçonner quelque chose de louche là-dessous. Vous savez que j'ai connu l'industriel ; nous n'étions pas en relations suivies, néanmoins j'ai conversé plusieurs fois avec lui

et eu l'honneur et le plaisir de mettre a quelques reprises mes services utilement à sa disposition. De cette manière, il m'a été donné d'observer son attitude vis-à-vis du secrétaire et je puis vous affirmer que leurs relations ne dépassaient aucunement la cordialité accoutumée entre patron et employé. Pourquoi, en aurait-il fait son héritier ? Et cependant aucun doute n'est permis : le testament découvert par moi se révèle vrai et authentique, autrement dit, rédigé de la main de Borelli. L'écriture en a été expertisée, elle correspond exactement à celle du milliardaire. Voilà, succintement l'affaire.

Trevin ne répondit pas, mais son visage exprimait une vive satisfaction. Il prit par le bras l'Italien, qu'il dépassait de la tête, comme pour lui confier un secret:

—Oui, c'est assez bizarre, déclara-t-il enfin. Tenez, allons nous promener un peu ensemble, à condition, bien entendu que cela ne vous dérange pas.

— Quelle plaisanterie ! Ce m'est un réel plaisir de pouvoir échanger des idées avec vous.

— Merci. Très réciproque. Maintenant dites-moi, cher Commissaire, que pensez-vous de ce secrétaire ?

— Je vous ai déjà dit que, dans la vie courante il semble être un brave garçon ; en ce

qui concerne le testament, c'est une toute autre affaire.

— Bon voulez-vous me rendre un service ?

— Volontiers, de quoi s'agit-il ?

— Si je vous ai bien compris, Torucci ne soupçonne pas la chance qui l'attend. Je ne vois pas pourquoi vous voulez tenir cette nouvelle secrète. A mon avis, il serait préférable d'informer sur le champ l'intéressé du contenu de ce document.

— Mais non, riposta Campolo, je désire encore complèter mes renseignements avant que cette fortune lui soit remise. Si j'étais seul maître d'en décider, le testament ne serait point mis en exécution avant l'arrestation du malfaiteur que nous recherchons.

— Inutile. J'ai lieu de supposer Torucci absolument innocent et je voulais justement vous prier de lui annoncer la nouvelle en ma présence.

— C'est impossible voyons, s'exclama l'autre, vous savez bien que seul le notaire est qualifié pour donner connaissance d'une telle information !

— Aucune importance, faites ce que je vous demande.

— Soit, acquiesça Campolo, mais c'est vraiment dans le seul dessein de vous être agréable, car cela constitue une grave irrégularité. Par malheur, le Signor Torucci demeura in-

trouvable, personne ne l'avait vu ni au jardin, ni dans la maison. Enfin Francesco, le valet de chambre annonça aux deux policiers que le secrétaire s'était rendu au siège social de la Banca Commerciale d'Italia qui, elle aussi, appartenait à Borelli. En attendant la lecture du testament qui désignerait l'héritier, le jeune homme gérait par intérim les entreprises de son ancien patron, lui seul étant au courant de toutes ses affaires.

Trevin et son collègue prirent place dans les larges fauteuils de cuir du hall et attendirent.

— Vous serez bien aimable, mon ami, dit le premier, de mettre dès aujourd'hui quelques-uns de vos hommes à ma disposition.

— Pourquoi cela ? Y a-t-il un danger qui vous menace ?

— Ça, toujours mais ce n'est pas de moi que je m'inquiéte. Dès l'instant où la nouvelle que Torucci est héritier sera connue, sa vie se trouvera en grave péril et je tiens essentiellement à le préserver si c'est possible.

L'Italien le regarda, suffoqué d'étonnement.

— Pourquoi diable, voulez-vous qu'il coure quelque risque ?

— Ce n'est pas moi qui le veux, ironisa le détective, mais plutôt M. Mamilloria qui, lui, a tout intérêt à le supprimer.

* * *

Vers midi, le secrétaire revint. Sa mine était

soucieuse, ses traits tirés et le Français constata l'extrême pâleur de son visage. Cependant gracieux comme toujours, Campolo le prévint qu'il avait une chose d'extrême importance et rigoureusement personnelle à lui dire. En entendant cela, Torucci eût peine à conserver une apparence de calme ; il frémissait d'angoisse et donnait l'impression d'un homme complètement bouleversé et sur le point de perdre toute maîtrise de ses nerfs.

— C'est une très heureuse nouvelle que j'ai le plaisir de vous annoncer, fit le Commissaire, une nouvelle à laquelle, certainement, vous ne vous attendez pas. En réalité je ne devrais pas la divulguer mais j'espère que vous attribuerez cette anticipation à l'amitié que vous m'inspirez et saurez estimer la pureté de mes intentions. Allons, je ne veux pas tenir un prêche, ce n'est pas mon genre. Voilà : Le Signor Enrico Borelli vous a fait son légataire universel. Mes sincères félicitations, cher monsieur.

Il tendit la main à l'autre qui recula, pétrifié. L'effet des paroles du policier fut des plus surprenants. Au lieu de se réjouir et de montrer sa satisfaction, le jeune homme donna, au contraire, tous les signes d'une véritable épouvante.

— Non non, hurla-t-il, je n'accepte pas ! Je

ne veux rien savoir de tout cela ! Laissez-moi en paix je ne demande que ça !

— Mais... mais... bégaya Campolo, il me semble que vous comprenez mal le sens de mes déclarations. Vous êtes unique héritier !... Pensez donc des millions... mieux encore, des milliards sont à votre disposition... Vous savez ce que cela représente? La vie s'ouvre devant vous, magnifique, chacun de vos désirs pourra être satisfait. Il vous sera loisible de voyager... de collectionner à votre tour des merveilles... d'épouser, si tel est votre bon plaisir, la plus jolie femme du monde... Voyons, il faudrait être fou pour refuser tout cela... Je comprends que la surprise et la joie vous égarent, mais reprenez votre équilibre, réfléchissez et quand le notaire vous convoquera, croyez-en mon conseil, donnez une réponse affirmative.

— Non, non s'écria Torucci de plus en plus agité, cet argent est maudit comme aussi la maison et tout ce qui se trouve ici ! Je n'y toucherai pas ! Laissez-moi tranquille. Adieu messieurs !

Sur ces mots, il s'enfuit tel un insensé en claquant la porte derrière lui.

Le détective Italien regarda avec stupeur Trevin qui, sans se départir de son flegme fumait tranquillement sa cigarette :

— Sacrebleu, il est fou, ce gars-là, jura-t-il.

Avez-vous jamais rien entendu de pareil ? Il n'accepte pas ! Il repousse la fortune comme s'il était déjà un grand personnage ! Se prend-il pour Crésus, par hasard ? Ha ! Il y aurait de quoi rire si ce n'était inquiétant.

— Tout à fait d'accord avec vous, mais dites-moi puisque cet étrange jeune homme se dérobe, une nouvelle question qui m'intéresse beaucoup se pose maintenant : s'il persiste dans son refus, ce dont je doute d'ailleurs car il me semble qu'il peut encore changer d'avis, qui sera donc l'héritier ?

— Fichtre, vous avez raison ! Je n'y ai pas encore pensé ne pouvant me douter qu'une pareille éventualité surviendrait et vous me posez un problème difficile à résoudre. Je connais mal la jurisprudence en cette matière, pourtant il me semble bien que lorsqu'un héritage est sans légataire, il échoit à l'état.

— Ce ne sera pas le cas cette fois, certainement, je vous le garantis, sourit le Français, mais pourquoi se tracasser inutilement, patientons, attendons !... Que cela ne vous empêche pas, cependant de mettre quatre agents à ma disposition, deux dans la rue devant la villa et le jardin, deux dans le parc. En civil, naturellement et, autant que faire se peut, de façon qu'on ne les remarque point.

Après le déjeuner, que Trevin prit en compagnie de Campolo et auquel Torucci man-

quait, s'étant excusé par l'entremise de Francesco sous prétexte qu'il se sentait malade et ne pourrait, à son grand regret, paraître à table, le policier s'apprêtait à regagner sa chambre.

— Attendez, je viens avec vous, fit le Commissaire, puisque j'habite maintenant la pièce qu'occupait la Signorina Gramond.

— Tiens ! En voilà une nouvelle ! Vous êtes donc installé définitivement sur les lieux ?

— Bien sur, aussi j'espère que nous collaborerons dès maintenant plus efficacement et que notre travail donnera enfin les résultats escomptés. Au cas où vous auriez besoin de moi, je pense que vous m'appellerez sans hésiter d'autant plus que je serai à deux pas...

— Comptez sur moi. Je ne manquerai pas de le faire.

Le Français ne trouva rien de suspect dans son appartement. Tout paraissait en ordre et scrupuleusement propre, néanmoins, méfiant à bon droit, il jeta un coup d'œil dans l'armoire et même sous le lit. Rien n'empêchait M. Mamilloria, dont la colère devait être à son comble, d'avoir placé en quelque endroit imprévu un de ces redoutables engins qui donnait la mort à quiconque y touchait. Mais cette fois-ci il trouverait Trevin à son poste, l'attendant, armé de son inséparable revolver.

Bien qu'il eût laissé largement ouverte la

fenêtre donnant sur le jardin, supposant que l'attentat contre lui viendrait de cette direction et qu'il simulât un profond sommeil agrémenté de ronflements, rien de suspect ne se produisit d'abord tandis qu'allongé sur son divan le policier attendait.

Sa sieste ne serait-elle pas troublée aujourd'hui ?

Un quart d'heure s'était écoulé dans le silence absolu. Il semblait à Trevin que sa bruyante respiration devait s'entendre à travers toute la maison. Est-ce que le sieur Mamilloria ou un de ses acolytes se douteraient par hasard du piège qu'on lui tendait? Tout à coup il crut entendre un léger frôlement dans le couloir comme si une personne s'approchait de sa porte à pas de loup. D'un élan il fut sur pieds et avec des précautions de sioux sur le sentier de guerre, s'avança. Son oreille exercée ne l'avait pas trompé et lui confirma que quelqu'un se tenait bien de l'autre côté du panneau. Serrant l'arme dans sa dextre il fit, de l'autre main tourner la clef dans la serrure avec une telle rapidité qu'elle ne laissa échapper qu'un imperceptible grincement, puis il ouvrit.

Un homme se tenait devant lui ; il ne put distinguer son visage au premier moment car le couloir était un peu obscur.

— Ayez l'amabilité d'entrer, dit le Français

à l'individu, soulignant ces mots d'un geste menaçant du browning.

Une vive stupéfaction se peignit sur ses traits en reconnaissant son prisonnier. C'était Luigi, le portier !...

— Oh ! Madre de Dio ! Mille scuso Signor ! bégaya l'autre en obéissant, affolé. Vous me soupçonnez certainement de quelque chose de grave mais soyez assuré que je suis venu ici dans les meilleures intentions...

— Tiens, tiens ! Je crois les connaître, tes intentions, vieille canaille, ricana Trevin, le tenant toujours sous la menace de son revolver mais cette fois-ci mon garçon, tu me le paieras cher ! Tu appartiens à la bande Mamilloria. Est-ce vrai ? N'es-tu pas venu ici tout simplement pour m'expédier dans un monde meilleur ? Allons, parle ou je te brûle la cervelle !

— Quelle affreuse idée, Signor ! répondit l'autre avec onction. Non, je n'ai jamais fait de mal à personne et vous vous trompez en me suspectant...

A ce moment la porte s'ouvrit et le Commissaire, tenant un Colt dans chaque main, fit son irruption :

— Par tous les Saints, que se passe-t-il ? J'ai entendu du bruit chez vous et viens à votre secours ! Ah !... Luigi... Que fais-tu là ?

— Je suis justement en train de le lui demander aussi.

— Grâce, Signori, se lamenta le portier, je ne suis pas un assassin, loin de cela...

— Alors explique-toi, ordonna le Français en levant légèrement son arme, j'en ai assez maintenant. Veux-tu parler, oui ou non ?

— Sicouro, sicouro ! Pitié, ne me tuez pas, je vais tout dire. Il y a un quart d'heure environ j'ai trouvé dans ma loge une lettre adressée au Signor Trevin. J'ignore comment elle est parvenue en cet endroit, mais comme je m'étais absenté pendant quelques minutes, il se peut que quelqu'un l'ait déposée durant ce temps. Croyant que vous reposiez et ne voulant vous déranger, je m'apprêtais à glisser le billet sous cette porte mais vous m'avez surpris et me voici en mauvaise posture. Voilà mon histoire, Signori. La Santa Madre soit témoin que je dis la vérité et rien d'autre !

— Où est-elle, ta lettre ?

— Ici.

Tremblant comme une feuille, il tendit une enveloppe au détective. Celui-ci l'ouvrit et lut. La missive ne contenait cette fois que deux lignes à peine mais son libellé n'en était pas moins inquiétant :

Vous mourrez dans les vingt-quatre heures, aucun pouvoir humain ne vous sauvera.

MAMILLORIA

XIII

LE RENDEZ-VOUS DE MINUIT

Malgré les dénégations et les protestations de Luigi, il fut immédiatement fouillé de la tête aux pieds mais on ne trouva rien de suspect sur lui. A la fin les deux détectives ne purent mieux faire que de le remettre en liberté.

Faute de preuves, pas de chef d'accusation. Après tout c'était fort possible que le portier eût dit la vérité et qu'il avait réellement trouvé la lettre dans sa loge selon ses affirmations.

Luigi, prenant le ciel et tous les anges à témoin de son innocence, s'éclipsa rapidement après avoir poussé un profond soupir de soulagement.

Trevin empocha son browning et Campolo ses deux revolvers puis il se mit, une fois de plus, à maltraiter sa moustache.

— Evidemment, fit-il après réflexion, nous avons échoué, cependant je n'ai pas grande

confiance en cet individu. Quelle est votre opinion ?

— Difficile à dire, se contenta de répondre le Français. Enfin, que voulez-vous, il se peut très bien aussi qu'il ne soit pour rien là-dedans.

— Possible. Mais cette feuille par laquelle notre criminel endurci vous annonce la mort dans les vingt-quatre heures, la prenez-vous au sérieux ?

— Bien sûr, étant donné les événements qui se sont déroulés jusqu'à présent, il est probable que Mamilloria fera l'impossible pour mettre à exécution sa menace.

— Merci ! Je ne voudrais pas être dans votre peau !

A ce moment on frappa à la porte et au grand étonnement des deux collègues, une femme entra ; il reconnut Miranda, la cuisinière qui, embarrassée et cherchant ses mots, tortillait son tablier. C'était une femme de forte corpulence et d'un certain âge avec une figure ronde et rouge où les yeux bleus brillaient de sincérité et d'angoisse. En la voyant, nul ne pouvait se défendre de reconnaître une de ces braves femmes du peuple, capable de toutes les bontés et d'un profond dévouement.

— Scuso, Signori, dit-elle gênée, on m'a dit que je vous trouverais ici et je me suis permis d'y venir vous relancer.

Campolo la regarda sans trop d'aménité.

— Que venez-vous chercher ici? Fichez-moi le camp, je n'ai pas le temps de vous écouter en ce moment.

— Oh ! Signor, s'exclama l'autre avec volubilité et Trevin constata que de grosses larmes coulaient sur ses joues je n'en peux plus... je suis à bout !... Ne vous fâchez pas, mais je veux m'en aller...

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ? Comment pouvez-vous le demander? La maison est pleine d'assassins chacun craint pour sa vie et une femme de mon âge ne peut continuer longtemps à passer des nuits blanches, donc je préfère m'en aller.

— Allons, allons calmez-vous fit, le Commissaire d'un ton impatient, je regrette infiniment, chère dame, mais ne peux vous donner satisfaction. Les ordres les plus stricts sont donnés pour que personne ne quitte cette maison avant la conclusion de l'enquête.

— Mais, cela peut durer encore des mois, mon bon monsieur, protesta l'autre, alors qu'est-ce que je deviendrai entre temps ?

— Vous resterez ici. Capito ? Maintenant ayez l'amabilité de nous laisser en paix car nous avons à parler.

La Signora Miranda poussa des cris de désespoir, versa des ruisseaux de larmes et prophétisa que ses jours étaient comptés si

on ne trouvait pas bientôt le meurtrier, puis s'inclinant, elle ferma la porte derrière son opulente personne et on l'entendit gémir en s'éloignant.

— Une brave femme, fit Campolo, mais que voulez-vous, tous les gens d'ici sont un peu superstitieux et peureux. Entre nous, cher confrère, vous savez mieux que moi qu'en cette occasion, il y a de quoi... Sur ce, comme je vois que vous n'avez plus besoin de moi, permettez-moi de me retirer à mon tour, mais sachez qu'à la moindre alerte je suis à votre disposition et accourrai au plus simple appel de votre part.

—Merci beaucoup, mon ami, vous êtes vraiment dévoué.

Se trouvant enfin seul, Trevin s'allongea de nouveau sur son divan, mais cette fois-ci, pour plus de sûreté, il ferma soigneusement la fenêtre, alluma une nouvelle cigarette et la savoura sans penser davantage à sa dernière aventure. Cela ne lui aurait d'ailleurs servi à rien. L'état actuel des choses le paralysait, il ne pouvait agir pour en changer le cours et n'avait qu'à attendre les événements, mais un obscur pressentiment l'avertissait que l'affaire allait prendre meilleure tournure pour lui aussi, en face de la mort annoncée, il ne perdait ni son flegme, ni sa confiance en lui-même.

. . . . . .

L'après-midi s'écoula ensuite de façon très normale. C'était le calme avant la tempête et le Français ne se dissimulait pas que l'heure de la partie décisive s'approchait. Le secrétaire, auquel il voulait parler, restant toujours invisible, le détective décida de l'aller voir à domicile. Il préfèra ne pas se faire annoncer par Francesco, étant persuadé que le jeune homme refuserait de recevoir sa visite. Comme la maison lui était bien connue, il profita d'un moment où personne ne le voyait pour s'approcher de la porte de celui dont la conduite constituait une énigme particulièrement troublante, et frappa doucement.

Ne reçevant aucune réponse, il pesa sur la poignée et entra. La chambre se trouvait dans une obscurité profonde derrière ses volets clos néanmoins Trevin aperçut une silhouette reposant sur le lit. Elle se dressa dès son entrée, et il reconnut immédiatement celui qu'il cherchait. Avec quelques mots indistincts, Torucci se précipita vers la fenêtre et repoussa les contrevents. La lumière faiblissante de la soirée pénétra dans la pièce.

— Qui est là ? articula une voix tremblante et, se retournant, le policier constata que son interlocuteur n'était vêtu que d'une chemise molle et d'un pantalon tout fripé. Il présentait l'aspect d'un homme malade et fièvreux,

son visage était gris comme cendre, il tenait à peine debout.

— Apaisez-vous, voyons fit Trevin d'un ton rassurant, c'est moi, vous me reconnaissez bien ? Je me suis permis de venir parce que j'ai à vous parler. Excusez mon intrusion...

Le secrétaire était si faible qu'il se laissa tomber dans un fauteuil :

— Vous, toujours vous, geignit-il, quand est-ce que j'aurai la paix ? Je ne veux rien savoir de toutes vos histoires. Laissez-moi tranquille ! Retirez-vous.

— Votre état m'inspire une vive inquiétude, répliqua le Français sans bouger. Rappelez-vous, mon cher monsieur ce que vous m'avez raconté de votre goût prononcé pour le métier de détective. Vous m'avez même offert votre aide. Voici venu le moment où j'en ai vraiment besoin ; c'est la raison pour laquelle je suis ici. Je veux vous parler comme le ferait un père à un fils et, croyez-moi, mes intentions à votre égard sont véritablement celles d'un ami. Ayez confiance, racontez-moi sans rien omettre, le motif réel de votre perturbation. Ne vous avisez pas, surtout de me cacher quoi que ce soit. Je sais qu'il est survenu dans votre vie un nouveau facteur dont vous êtes bouleversé. Qu'est-ce donc ?

Le jeune homme cacha son visage entre ses mains et éclata en sanglots :

— C'est trop tard pour moi, pleura-t-il, je me suis écarté du droit chemin... Tout est fini maintenant... Ah ! je suis un misérable... Oui... un misérable !... Tout est perdu...

— Allons, du nerf, que diable, vous êtes un homme, je pense ? Rien n'est perdu si vous me faites confiance. Parlez sans crainte. Que se passe-t-il ?

Au lieu de répondre, Torucci sombra dans un tel désespoir, une si violente détresse et s'entêta tellement à se taire que son visiteur ne put rien en tirer. En vain prodigua-t-il ses paroles, ses conseils et ses efforts, ni menaces, ni promesses ne purent vaincre le mutisme du jeune homme et à la fin Trevin, indigné se dirigea vers la porte. Au moment de sortir, son regard tomba par hasard sur la table qui était encombrée de dossiers épars, mais ses yeux de lynx isolèrent, parmi les autres paperasses, une petite feuille dont la couleur lui parut familière. Comme l'autre, toujours en pleurs ne faisait nulle attention à ses gestes, il parvint à saisir le papier et à l'empocher sans être vu. Murmurant un « addio », le policier s'éclipsa.

A peine revenu dans sa chambre, il retira la lettre de son veston et l'ouvrit. Son contenu l'intrigua fort :

Ce soir à minuit au troisième cri du hibou.

Chez Napoléon, comme convenu. Sans quoi, la mort.

MAM.

— Ce soir à minuit chez Napoléon...murmura le Français qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

— Tout à coup sa figure, sombre jusqu'alors s'éclaircit :

— Ah ! Je comprends, sourit-il, pas mal, cette idée, mais cher monsieur Mamilloria, vous commettez une petite erreur qui peut vous coûter cher, car nous serons aussi sur les lieux. Nous, c'est-à-dire, mon humble personne et « last but not least », ce ballot de Campolo.

* * *

Ceux qui ont voyagé en Italie pendant l'été sont unanimes à vanter la splendeur unique des nuits romaines. Il en était descendu une particulièrement belle, ce soir-là, sur le domaine Borelli. Tiède et douce, avec un ciel profond, elle demeurait pourtant assez obscure car la lune n'en arrivait qu'à son premier quartier.

Tout semblait dormir à la villa, cependant, une oreille attentive aurait pu entendre, sur le gravier de la grande allée, le crissement discret et réguliers de pas ; mar-

chant de long en large impatiemment un homme paraissait attendre quelque chose.

Si quelque observateur s'était trouvé à ce moment à proximité l'aspect extérieur du personnage l'aurait étonné ; il portait une cape sombre un grand feutre enfoncé sur les yeux et, de plus, un masque noir lui couvrait le visage.

Personne d'autre n'était visible aux alentours, tout demeurait parfaitement silencieux. Soudain un huhulement sinistre traversa la nuit. Une minute s'écoula, un deuxième huhulement et, après le même intervalle, un autre encore. L'homme au masque s'arrêta comme pour écouter puis s'avança lentement dans la direction d'une statue dont le marbre luisait faiblement dans le clair-obscur. C'était celle de Napoléon, glorieux empereur des Français, tout récemment posée par Benjamino Bilbi, le grand sculpteur attitré de Enrico Borelli.

Brusquement une autre ombre apparut, semblant vomie par la terre.

— Alors, vous l'avez apporté ? questionna une voix rauque.

— Oui, je l'ai ici, dans ma serviette, répondit l'homme masqué.

— Donnez-le moi, commanda l'autre d'un ton qui n'admettait aucune réplique.

Le premier individu obéit immédiatement.

— Combien ?

— Deux millions.

— Ce n'est pas assez. J'ai besoin de dix fois plus. Vous avez huit jours pour réaliser. Compris ?

— Oui... oui,... hoqueta l'ombre à la cape, mais c'est difficile... presque impossible... Je ne peux plus... et je ne veux pas... On me soupçonne déjà... Je finirai mes jours dans un cachot... Quelle honte !

— Bah ! Vous ferez ce que j'ordonne, vous entendez ?

— Je suis perdu ! Grâce, ne me posez plus de conditions que je ne puis remplir !

A ce moment précis, quatre hommes qui étaient cachés jusqu'alors derrière les arbres et dont nul n'avait pu soupçonner la présence, surgirent de l'obscurité.

— Haut les mains ! commanda une voix.

— Traître ! siffla l'une des ombres.

Aussitôt un coup de revolver retentit, quelqu'un fut atteint et gémit en s'affaissant. Cela donna le signal aux autres qui engagèrent une bataille rangée.

Coups de sifflet, détonations, bruit sourd des coups échangés, aucun des combattants ne voyait contre qui il luttait, mais ce n'en était pas moins une bagarre à mort.

Réveillé par le bruit infernal, les domestiques s'empressèrent de donner au parc tout l'éclairage prévu pour les soirs de grande ré-

ception et accoururent armés des objets les plus divers selon ce qui leur était tombé sous la main au saut du lit.

Enfin on parvint à maîtriser un individu qui, avec sauvagerie et employant tous les moyens en son pouvoir, tentait de se libérer.

— Nous le tenons, s'écria triomphalement Campolo, cette fois-ci il n'échappera plus et le châtiment mettra fin à ses exploits.

En effet, l'inconnu était mâté, six bras l'encerclaient comme des crampons d'acier ; on ne pouvait voir ses traits car son chapeau avait glissé en avant, mais quand le Commissaire l'enleva violemment, la rage, le désespoir et la déception réunis lui arrachèrent un rugissement.

— Maledizione ! Nous sommes joués, c'est un de mes agents !

Pas la moindre trace de celui qui avait empoché l'argent, mais par contre, l'homme au masque gisait sur le sol, immobile et pâle. C'était Torucci qu'on crut d'abord mort, car il baignait dans une mare de sang, mais un bref examen permit de constater qu'il n'était que blessé vraisemblablement avec une certaine gravité.

XIV

CAMPOLO VOIT DOUBLE

On transporta en hâte le secrétaire jusqu'à la villa et par téléphone on manda d'urgence le dottore Scarpoli, médecin des Borelli. Il ne tarda pas à arriver, haletant par suite de sa rapide course nocturne, et se mit immédiatement à sonder la blessure. Au bout de quelques instants, il put donner son diagnostic :

— Ce pauvre graçon est atteint d'une balle à l'épaule. Le projectile, pénétrant en biais, s'est logé sous l'omoplate après avoir déchiré les chairs sur une longueur de plus de dix centimètres. Il doit beaucoup souffrir, cependant son état ne m'inspire aucune inquiètude. Quelques semaines de lit et il n'y paraîtra plus, sauf complications bien entendu.

Cette déclaration s'adressait à Campolo qui répliqua :

— Pourtant le malheureux semble d'une faiblesse extrême !

— Cela n'a rien d'étonnant, la grosse perte de sang qu'il a subie en est cause.

Le policier français intervint :

— Votre malade éprouva hier une grande commotion nerveuse...

— Ah ! ah ! C'est ennuyeux, très ennuyeux. Sa température sera à surveiller de près dans ce cas, car une forte poussée de fièvre pourrait entraîner l'inflammation... toujours dangereuse. Qu'on veille à lui éviter toute émotion. Du reste je vais prescrire des calmants.

Lorsqu'il eût achevé de rédiger son ordonnance le dottore Scarpoli entraîna le Commissaire hors de la chambre et jeta sur Trevin, qui les avait suivis, un coup d'œil curieux:

— Comment est-ce arrivé ? questionna-t-il.

— Par suite des attentats perpétrés dans cette maison, et dont vous avez connaissance, Signor, une surveillance est exercée ici. Cette nuit, le jeune Torucci, prenant sans doute le frais, se promenait dans le parc lorsqu'il fût attaqué. Nous ignorons qui tira le coup de feu car l'agresseur disparut aussitôt. Jusqu'à présent c'est tout ce que je peux vous dire.

— Peu de chose, en somme. Songez à avertir sans tarder la police.

L'autre esquissa un sourire contraint :

— C'est déjà fait, Signor dottore, elle est sur place. Permettez-moi de me présenter : Campolo, commissaire divisionnaire et voici mon

célèbre collègue de Paris, le détective Auguste Trevin.

Scarpoli s'inclina :

— Charmé, monsieur, vos mérites me sont bien connus. J'espère que vous réussirez à résoudre tous ces tragiques problèmes. Voyez-vous une relation entre l'affaire de ce soir et les meurtres qui ont coûté l'existence à ma pauvre cliente, Signora Lucrezia Borelli et à la Contessia deglia Storre ?

— Ma foi, répondit laconiquement le Français, c'est probable.

Voyant qu'il n'apprendrait rien de plus, le médecin, un peu déçu, se retira sans insister davantage.

Dès qu'il fut parti Campolo convoqua dans le hall les trois servantes et leur exposa la situation en phrases précises, concluant :

— J'ai besoin que l'une de vous accepte auprès du blessé le rôle d'infirmière car il est essentiel de ne pas introduire d'étrangers à la casa Borelli pour le moment en admettant même que je trouve quelqu'un qui consente à venir, ce qui me paraît douteux. Sur laquelle puis-je compter ?

Les trois femmes s'entre-regardèrent, épouvantées.

— Voyons, il n'y a pas de danger, s'impatienta le Commissaire, la maison est gardée.

Miranda, toute frémissante d'émotion, s'avança d'un pas :

— Povero Signor Torucci ! Je m'en occuperai. Ce n'est pas la place des jeunes filles et elle n'ont pas autant d'expérience.

— Très bien, installez-vous auprès de lui jusqu'à demain soir. Maria et Maddalena vous relayeront ensuite pendant la nuit, à tour de rôle. Si elles ont peur, je mettrai un homme devant la porte pour veiller à leur sécurité. Est-ce convenu ainsi ?

— Si Signor.

Ayant conduit Miranda au chevet du blessé, Campolo quitta la chambre avec un soupir délivré :

— Ouf, tout cela n'était vraiment pas commode à organiser avec ces braves femmes plus ou moins affolées. Heureusement pour moi que, pendant la guerre j'ai fait partie d'une formation sanitaire, cela me rendra service maintenant. Il me semble que je ne me suis pas trop mal tiré d'affaire jusqu'à présent.

— Merveilleusement, acquiesça Trevin, je vous avoue qu'il m'aurait été impossible d'en faire autant.

— Trop aimable répondit l'autre, flatté. Alors, on va se coucher maintenant, je vous avoue que le sommeil commence à me gagner.

— Rien ne vous empêche de monter, ré-

pliqua le détective, en ce qui me concerne, je retourne dans le parc.

— Pourquoi faire ?

— Ah ! ça c'est mon secret !

— Alors, amico, je vais avec vous. Y a-t-il un inconvénient ?

— Non, pas du tout, seulement j'espère que vous avez toujours vos Colt. Nous savons à quels dangers on s'expose en se promenant la nuit dans ce jardin d'Eden ?

— Bah, fit l'Italien, avec vous comment pourrait-on avoir peur ?

* * *

La propriété avait repris son aspect nocturne car, les lampes étant naturellement éteintes, la nuit reprenait ses droits. Rien ne bougeait plus. Tout semblait plongé dans un sommeil profond. Soudain, encore une fois, des pas s'entendirent sur le gravier et un faible faisceau de lumière éclaira l'allée : C'était les deux détectives qui s'avançaient.

—Voulez-vous le fond de ma pensée, cher collègue. Je trouve cette excursion parfaitement inutile. Qui cherchez-vous ? Le coupable n'aura certes pas la bêtise d'attendre que nous venions lui passer les menottes.

— Je ne compte sur rien de pareil mais, si à votre avis la tentative actuelle est superflue,

personne ne s'oppose à ce que vous y renonciez.

— Jamais de la vie ! Non, non, ayant tant fait que de venir jusqu'ici, je continuerai.

— Attention, sourit Trevin, l'expédition que je suis sur le point d'entreprendre est très dangereuse, qui sait, peut-être l'un de nous restera-t-il sur le terrain ou même tous les deux. Vous êtes prêt à défendre chèrement votre peau ? Songez que derrière chaque arbre, chaque statue *Il* peut nous guetter...

— Qui cela ?

— Le mystérieux Mamilloria... Tenez... Voyez cette ombre ! Là. Elle tient un revolver !... Cachez-vous, sa balle meurtrière pourrait mettre rapidement fin à votre précieuse activité !

— Oh ! Dio mio !... Serait-ce possible ?... Vous avez raison c'est excessivement imprudent et je ferais mieux d'aller au lit... Mais, mais... ha ! ha ! ha !... Quelle erreur ! Ce n'est pas un homme armé que nous voyons c'est une simple branche d'arbre ! Mon cher, la fatigue nous donnera des visions sous peu... Allons, soyez raisonnable, rentrons ensemble.

— Non pas, agissez à votre guise, moi je continue mon chemin.

— Seigneur ! Que vous êtes entêté, soupira Campolo. Tant pis, je tiens parole et ne vous quitte point.

Le policier devait avoir un projet bien

arrêté, car une seule statue semblait l'intéresser : celle de Napoléon. Il ne daigna même pas jeter, en passant, un coup d'œil aux autres, mais dirigea le rayon de sa lampe électrique sur l'empereur qui, dans l'attitude popularisée par tant d'images, la main au gilet, le chapeau posé droit et la mèche sur le front, le regardait majestueusement du haut de son piédestal.

— Vraiment un excellent travail, murmura-t-il, ce demi-fou de Bilbi est un grand artiste.

Se retournant, vers son confrère, il ajouta:

— Regardez les yeux. Que pensez-vous de leur vivacité et de leur naturel? On dirait, ma foi, que le plus grand fils de la Corse est vivant !

— D'accord, cher ami, mais ce n'est sans doute pas pour me faire admirer cette œuvre que nous sommes sortis. Où voulez-vous en venir?

— Une seconde, vous le verrez tout de suite.

Trevin se hissa d'un puissant rétablissement sur le piédestal et arriva par ce moyen à avoir la tête au niveau du visage impérial qu'il éclaira de très près, puis, satisfait de son examen, il redescendit.

— Qu'est-ce qui vous prend? demanda le Commissaire. Vous faites de la critique d'art en pleine nuit maintenant !

— Oui, avec votre permission et il serait

difficile de vous faire croire à quel point les résultats qu'elle m'a donnés sont intéressants.

L'attitude de Campolo manifesta nettement que, pour lui, son interlocuteur était cérébralement dérangé, cependant il tenta de plaisanter :

— Est-ce que par hasard vous ne seriez pas en train de vous moquer un peu de moi ?

— Du tout, seulement ce n'est pas le moment de nous expliquer sur ce sujet. Si j'ai bien compris, votre dessein est de m'aider et c'est à cela que je dois le plaisir de vous avoir près de moi ?

— Evidemment, mais...

— Eh bien, rendez-moi le service de reprendre le chemin par lequel nous sommes venus et de monter à ma chambre. Vous trouverez, tout de suite à droite de l'armoire, une petite valise en cuir marron. Ouvrez-la, elle contient, entre autres choses, un marteau et un ciseau à froid. Je vous serais très reconnaissant de m'apporter ces deux outils le plus vite possible.

— Drôle d'idée ! Si au moins je savais à quoi tout cela peut vous servir à deux heures du matin, votre demande me paraîtrait sans doute justifiée, mais jouer au commissionnaire à l'aveuglette n'est pas du tout à mon goût.

— Alors... j'irai moi-même. Au lieu de vous

informer de tout, par exemple, je ne vous dirai absolument rien.

L'autre balança une minute sur l'attitude à adopter.

— J'y vais, dit-il enfin, vous m'attendez ici, n'est-ce pas?

— C'est cela. Dépêchez-vous, voici la clef de ma chambre.

L'Italien se mit en route, mais, suggestionné par les insinuations de Trevin, il voyait surgir de tous côtés des Mamilloria grimaçants et redoutables.

Aussi tenait-il ses deux revolvers armés, prêt à tirer au premier geste suspect. Rien de pareil ne s'étant produit, il atteignit la maison sans encombre, mais au lieu de se diriger directement vers la chambre de Trevin, comme convenu, il rentra d'abord chez lui et ferma soigneusement la porte. Soulagé, Campolo s'assit dans un fauteuil pour se ressaisir après tant de péripéties aventureuses, subies bien malgré lui. Trevin avait perdu l'esprit, le fait était certain, mais, sacrebleu, pourquoi aussi se laisser entraîner à passer des nuits blanches en sa compagnie.

C'était urgent de se remonter un peu après tous ces coups de théâtre. Sur la planche de son armoire, il atteignit un litre de « grappa », son alcool préféré. Quelques gorgées ne lui

feraient aucun mal. Sitôt dit, sitôt fait. La bouteille ouverte, ne trouvant pas de verre, il but à la régalade et claqua des lèvres avec satisfaction :

— Voilà qui remet d'aplomb ! On est tout de suite un autre homme et on voit la vie avec des yeux différents. Encore une petite gorgée, cela réchauffe le ventre.

Ragaillardi, se souvenant de sa mission, le Commissaire remit le flacon à sa place, quitta la pièce et la referma derrière lui.

— Satané Gaulois, songea-t-il, au lieu de piquer un bon somme, ça va examiner Napoléon. Complètement maboul, ce type là, hi, hi, hi ! Apportons-lui toujours son marteau et après, basta ! je vais me coucher.

Dans la chambre de l'autre se trouvait, exactement à l'endroit indiqué, la petite valise dont il retira les objets demandés, puis s'en retourna au jardin.

L'obscurité était profonde; ayant omis d'emporter une lampe, il se heurtait à chaque instant contre les arbres, une fois même cela faillit s'achever en chute, ce dont il jura à mi-voix, ne se sentant plus la moindre peur et prêt à provoquer le diable lui-même si nécessaire. Enfin son but atteint, apercevant une vague lueur, ses pas s'y dirigèrent; cela lui permit de constater avec satisfaction la

proximité de Napoléon sur son socle et il eût celle, aussi, d'apercevoir son collègue qui l'attendait.

Au moment précis où il se disposait à l'appeler, la stupeur l'immobilisa, ses mains s'ouvrirent d'elles-mêmes et laissèrent échapper les outils.

— Santa Croce ! s'exclama l'Italien, la « grappa » m'a tourné la tête. Voilà que je vois double. Ce n'est pas un seul Trevin qui se trouve devant moi, ils sont deux à présent. Aucun doute, Giacomo, tu es saoul comme un cochon !...

XV

D'horribles Découvertes

— Ne me prenez pas au sérieux, mon cher collègue, s'exclama l'Italien, mon esprit est quelque peu nébuleux pour le moment, cela tient sans doute à ce que j'ai bu un verre de « grappa », hic... Imaginez donc, je vous vois double... hic ! Drôle d'histoire !... A son grand étonnement, Trevin, c'est-à-dire celui qui se tenait à droite du socle, ne manifesta ni étonnement ni réprobation, ses lèvres esquissèrent seulement un léger sourire.

— Alors, vous m'apportez ce que je vous ai demandé ? furent ses premières paroles.

— Bien sûr... hic... voici les objets.

Il se baissa pour les ramasser et, en se relevant, constata avec ahurissement qu'un homme seulement restait en face de lui :

— Ça ne va pas mieux ! Si je continue ainsi, ça finira par du « delirium tremens ». Renon-

çons à la « grappa », cela s'impose, elle est décidément trop forte pour moi ! Giacomo, tu es malade et feras bien de consulter un bon docteur, car tu as des visions !...

Le Français avait saisi les outils avec un faible merci. Il dirigea sa lampe sur Napoléon et escalada une fois de plus le socle :

— Venez ici. Aidez-moi, s'il-vous-plaît, dit-il à l'autre, je voudrais que vous m'éclairiez. Tenez-moi la lumière.

— Voilà... Avec plaisir... hic... mais que voulez-vous faire maintenant ?... Laissez Napoléon tranquille, c'était un grand général qui ne mérite pas qu'on dérange sa tranquillité nocturne.

Il éclata de rire, ravi d'avoir placé un bon mot, puis, voyant que son compagnon ne réagissait pas, se tût aussitôt et suivit des yeux chacun de ses mouvements.

Prenant le ciseau de sa main gauche et le marteau de la droite, Trevin appuya le premier juste au dessous de la lèvre inférieure du monument et, avec la plus grande précaution, en frappa le sommet.

— Hé, camarade ! s'écria Campolo, moi j'ai la ferme impression qu'un de nous deux est mûr pour la maison de santé et la camisole de force ! Au nom du Ciel, pour quelle raison voulez-vous abîmer ce chef-d'œuvre de Bilbi?

Si c'est une vengeance politique, je la trouve stupide...

Le détective ne daigna pas répondre, au contraire, il accéléra fiévreusement ses efforts et quelques minutes à peine s'étaient écoulées qu'il poussa un cri étouffé :

— Regardez ! Que voyez-vous ?

— Pas grand chose, je constate que vous avez... hic... abîmé le marbre.

— Marbre ? Laissez-moi rire !... Mais, c'est vrai, vous êtes un peu gris, voilà sans doute pourquoi vous ne réalisez pas que ce n'est nullement du marbre.

— Alors, qu'est-ce donc, dans ce cas ?

— De la cire, imitant merveilleusement le Carrare et durcie par un procédé spécial dont Benjamino seul, probablement, possède le secret. L'énigme commence à s'éclairer et bientôt, mon vieux...

— Oh ! mon Dieu ! s'interrompit-il, c'est affreux !

La main dans laquelle le Commissaire tenait la lampe tremblait tellement qu'elle faillit laisser échapper ce précieux accessoire.

— Horrible ! gémit-il. Quelle abominable découverte !...

En effet, le spectacle qui se présentait maintenant aux deux hommes avait de quoi les faire frémir. Sous la masse cireuse que Trevin avait presqu'achevé de jeter à terre, apparut

le cadavre encore très bien conservé d'un individu dont la tête révéla, dès le premier examen fugitif, les traces de deux balles lui ayant traversé le crâne. L'Italien tenait à peine debout et dut s'appuyer contre un arbre, ses jambes flageolaient sous lui, menaçant de se dérober.

— J'ai vu beaucoup de crimes dans ma vie, murmura-t-il atterré, mais jamais rien d'aussi atroce. Que ne donnerais-je pas maintenant pour avoir une goutte de « grappa », cela me remettrait le cœur en place !

— Rassurez-vous, mon bon et au lieu de dire des bêtises, regardez bien le visage de ce malheureux qui, sans aucun doute, a été lâchement assassiné. Ne le reconnaissez-vous pas ?

— Gesù Maria ! Dois-je en croire mes yeux ?... Je le connais bien... Mais non... ce n'est pas possible... et pourtant... si, c'est lui...

— Oui, c'est lui, ajouta Trevin avec un triste hochement de tête. C'est le Signor Borelli.

— Mais comment est-ce possible ? Je croyais cependant qu'il avait péri en compagnie de son chauffeur Carlo dans cet affreux accident aux environs d'Arezzo.

— Erreur. Je me doutais depuis longtemps que « l'accident » était seulement arrangé pour masquer un ignoble forfait, mais les

preuves me manquaient; maintenant, les voici.

— Que faire à présent ? Où chercher le coupable ?

Campolo, qui avait déjà une autre question sur le bout de la langue, vit tout à coup le Français sauter sur lui comme un possédé et se jeter au sol en l'entraînant. Dans la seconde qui suivit, saisissant sa lampe de poche, le détective l'avait éteinte. Une obscurité profonde régnait :

— Mais... mais...

— Chut !... Ne bougez pas !

Zzzzzzt !...

Silence.

Zzzzzzt... De nouveau ce son étrange, comme d'un objet traversant l'air en pleine vitesse, retentit aux oreilles des policiers. Soudain un autre bruit intervint, mais cette fois c'était celui d'un coup de revolver tiré à quelques cent mètres, autant qu'on pouvait juger. Encore une détonation, un cri qui glaçait le sang dans les veines, un hurlement tel celui d'une bête fauve cherchant à s'évader de sa cage, et après plus rien.

Campolo et Trevin restèrent immobiles jusqu'à ce que ce dernier se relevât doucement :

— Je pense que vous avez toujours vos Colt, mon vieux.

— Non, je les ai oubliés chez moi tout à

l'heure, c'est peut-être un tort, mais que voulez-vous la « grappa » est responsable.

— Eh bien ! Tant pis pour vous.

— Pressentiriez-vous un danger ?... Jamais plus, non, jamais, je ne boirai une goutte de ce maudit alcool !

— Cela vaudra mieux. Venez maintenant, le temps presse et je veux, si faire se peut, en finir dès aujourd'hui avec toutes ces sinistres histoires.

Il alluma et promena sa lampe autour d'eux, mais aucun danger ne se manifesta.

— Que faisons-nous du cadavre ? demanda l'Italien.

— Laissons-le sur place pour le moment...

— Mais quelqu'un a tiré, je l'ai entendu... Et pourtant personne d'autre que nous ne se trouvait dans le jardin !...

— N'en jurez pas, mon ami. Avez-vous oublié qu'en arrivant ici vous m'avez vu deux?

— Alors, ce n'était pas une vision d'ivrogne ?... Mes sens ne m'abusaient point ?

— Nullement... Si vous l'ignorez encore, laissez-moi vous apprendre maintenant que j'ai un don spécial et puis me dédoubler à volonté.

Compolo ne sut que répondre à cela et, rien moins que sûr de ses facultés, prit le parti le plus sage, celui de se taire. Le détective s'étant déjà mis en route, une seule chose

restait à faire : le suivre. Il traversa la pelouse et arriva dans la petite allée qui menait en direction de l'orangerie. Trevin éclaira le sol, puis se retourna vers son confrère et dit calmement :

— C'est du sang, quelqu'un a été blessé. Très facile pour nous de suivre la piste.

Effectivement, tous les quatre ou cinq pas, on relevait des traces sombres conduisant en droite ligne vers les serres. Enfin, elles disparurent devant la statue de Pomone et Trevin se demandait déjà ce que cela signifiait, lorsque Campolo saisit son bras :

— Regardez là-bas, chuchota-t-il, à droite, si je ne me trompe, un homme est étendu sur le sol...

Le Commissaire avait bien vu; en s'approchant, les deux policiers constatèrent que quelqu'un gisait bien réellement couché de tout son long sur le bord de la pelouse. On ne pouvait discerner ses traits, car le corps était tourné de côté. Le Français le souleva, l'examina à l'aide de sa lampe et ne put que constater la mort de l'homme. Au premier moment, cet individu lui parut inconnu, tout au moins ne se rappelait-il pas de l'avoir vu, mais Campolo dispersa ses hésitations, disant :

— C'est Carlo, le chauffeur, je le reconnais très bien. Comment peut-il se trouver ici et

surtout qui l'a tué ? Cette histoire devient de plus en plus stupéfiante.

Le détective, entre temps, ne s'était pas trop occupé du mort. Quelque chose attirait son attention : Pomone, contrairement à toutes les autres statues qui bordaient le sentier, lui tournait le dos.

— Assez curieuse position, fit-il, elle mérite d'ailleurs qu'on s'y intéresse de plus près. Pourquoi n'a-t-on pas posé ce marbre de face comme tous ses semblables ?

Ce disant, il examina minutieusement la déesse, puis s'écria :

— Ça y est, j'ai trouvé. Attention!

On entendit trois déclics, les deux collègues, pétrifiés, n'en croyaient pas leurs yeux. La statue pivota lentement sur son axe, révélant dans son socle creux des marches qui s'enfonçaient sous terre.

— Fantastique, exclama Campolo, comment diable avez-vous découvert cela ?

— Œufs de Colomb, triompha l'autre, je vous expliquerai plus tard. Laissez-moi descendre le premier, car je crains que quelque surprise ne nous attende encore.

— Oh ! je vous en prie, mon cher, faites donc. Je ne suis pas pressé du tout !

A peine étaient-ils arrivés au bas des treize marches de l'escalier en fer qu'un nouveau déclic se fit entendre et la déesse reprit son

ancienne position. Les explorateurs se trouvaient maintenant dans un sombre couloir serpentant devant eux.

— Dire que j'ai oublié mes Colt, se lamenta l'Italien et me voilà peut-être maintenant dans l'antre du fauve, sans armes. Maudite « grappa » !

— Cessez, s'il-vous-plaît, vos monologues, interrompit énergiquement Trevin, en éteignant sa lampe, vous trahissez notre présence avec vos bavardages.

Ils s'avancèrent pas à pas, se bousculant, se heurtant contre les angles de murs ; l'air était humide et presqu'irrespirable et le Français remarqua, en allumant de temps en temps sa lampe, l'espace d'un instant, que l'eau suintait des parois. Et toujours pas d'issue, le couloir s'étirait sur une longueur qui paraissait se chiffrer par kilomètres.

— Si je savais au moins où nous sortirons, geignit le Commissaire, une fortune pour une arme !...

— La ferme ! Vous allez nous attirer des ennuis. Silence !

— Et dire que c'est la « grappa »...

— Encore un mot et je vous assomme.

Leur chemin se poursuivit en silence. Campolo trébucha, tomba, mais se releva aussitôt, bougonnant :

— J'aurais mieux fait de rester dans mon

lit. Toute cette aventure me dégoûte. Hé ! Trévin, où êtes-vous, je ne sens plus votre présence.

Aucune réponse. Une terrible angoisse saisit l'Italien :

— Le confrère m'a plaqué, murmura-t-il, je suis fichu ! Dieu sait en quel endroit je me trouve. A dix ou vingt mètres sous terre, peut-être même davantage. Je n'en peux plus...

Il s'arrêta, écouta, n'entendit rien. Son affolement grandit, il voulut crier, mais seuls des faibles sons s'arrachèrent à sa gorge contractée. Saisi d'une épouvante sans nom, il se mit à courir comme un fou. Jamais l'infortuné ne put dire où s'étaient dirigés ses pas, mais ayant la ferme conviction que Mamilloria se trouvait à ses trousses, il crut trouver son salut dans la fuite. Enfin, ses yeux, las de chercher à travers la nuit et brouillés par la peur, aperçurent une faible lumière quelques cent pas en avant. Avec un soulagement infini, pressant encore son allure, il prit la direction de cette lueur et, l'ayant atteinte, soufflant comme une locomotive, il vit que c'était une ampoule électrique fixée au plafond.

Le passage se trouvait barré par une porte, mais, par bonheur, elle n'était pas fermée et s'ouvrit sous sa main pour le laisser entrer. Suffoqué, le Commissaire réalisa qu'il avait débouché dans une chambre fort con-

fortablement meublée. Au fond d'une alcôve, près de la fenêtre, un lit se dressait sur lequel gisait une personne très pâle, les yeux clos. Tournant le dos à l'intrus, une ombre était assise auprès de la couche.

L'homme se retourna : c'était Trevin.

— Il est mort, dit ce dernier d'un ton grave en montrant celui qui reposait sur le lit.

Brusquement, Campolo comprit tout. Il se trouvait actuellement dans la chambre de Torucci et là, par terre, discerna avec horreur les contours d'une grosse femme. Aucun doute ne pouvait le faire hésiter. Il s'agissait de Miranda, la brave cuisinière.

Quelque chose lui serra la gorge. N'était-ce pas bientôt la fin de cet horrible cauchemar?

— Elle aussi? bégaya-t-il.

— Non, fit l'autre en hochant la tête... évanouie seulement...

XVI

Dans la Souricière

Tandis que le Commissaire, tout à fait désarçonné, cherchait des mots pour exprimer son émoi, on entendit des voix au dehors, des lumières jaillirent dans le parc et quelques appels retentirent.

— Le mauvais sort pèse sur cette maison, articula-t-il enfin. Si nous savions au moins quand cette série de meurtres et de catastrophes plus grandes l'une que l'autre, cessera !

Ce disant, attiré par les bruits à l'extérieur, il avait ouvert la fenêtre et se penchait vers le jardin.

— Hé! Rinaldo, viens immédiatement ici, cria-t-il à un de ses hommes de garde qui s'approchait, avertis d'abord les autres, je vous attends tous dans le hall. Qu'ai-je de particulier, demanda-t-il à Trevin en se

retournant et constatant que l'autre le regardait étrangement.

— La mort a manqué son but d'un millimètre. Regardez le coude gauche de votre veston et vous verrez que je dis vrai.

— Per Bacco ! sécria l'Italien en pâlissant, qu'est-ce que c'est que ça?

— Une flèche, tout simplement.

— Une flèche ? Mais nous ne sommes pas chez les sauvages où l'on tire sur les gens par des moyens aussi primitifs !

— Certes, non, mais cela n'empêche que Mamilloria les emploie quand même. C'est une arme excessivement dangereuse, surtout quand son bout est trempé dans un poison, de plus, elle a cet avantage de ne faire presqu'aucun bruit et prend sa victime entièrement au dépourvu. Vous rappelez-vous de ces étranges « *Zzzzt... Zzzt* » que nous avons entendu tout à l'heure auprès de Napoléon? Vous en voyez l'origine fichée à votre coude. Remerciez le ciel de n'avoir pas été touché, sans quoi vous ne vivriez plus depuis longtemps.

— Santa Madre! Dire que j'ai couru un tel risque sans m'en douter le moins du monde ! Soyez assez aimable, cher collègue, pour me débarrasser au plus vite de cet instrument redoutable, je ne vis plus en le sentant près près de ma peau!

— Ce serait aussi difficile que risqué. Le plus simple est que vous enleviez votre veston. Tenez, je vais vous aider.

L'opération fut assez délicate, car la flèche avait non seulement traversé le veston, mais un bout de chemise, fixant ainsi les deux vêtements ensemble, Trevin, avec de grandes précautions retira l'arme mortelle en la brisant par le milieu sans, bien entendu, toucher le bout dont la moindre piqûre pouvait être foudroyante.

— Voilà, vous êtes sauvé.

— Grazia, mille grazie, mon bon ami, je vous dois la vie et ne l'oublierai jamais. Veuillez m'excuser une seconde, je fais un saut à ma chambre. Seulement une goutte de « grappa », car le sommeil me prend.

— Non, non, restez ici, j'ai besoin de vous. Tenez, aidez-moi à relever Miranda, je crois qu'elle reprend connnaissance. Mettons-la sur le canapé.

Campolo prit les pieds, Trevin la tête et leurs forces conjuguées parvinrent non sans difficulté à soulever la cuisinière et la déposer à l'endroit indiqué.

— Ouf, soupira l'Italien, ce n'est pas un poids plume, cette digne femme!

La « digne femme » ouvrit les yeux et poussa un gémissement si plaintif qu'il aurait certainement attendri un cœur de roche.

— Où suis-je, murmura-t-elle? Ah! Je me rappelle maintenant, vous êtes les Messieurs de la police... Heureusement que vous avez pu arriver à temps... J'ai cru perdre la raison quand il a surgi... lui... cet homme qui m'a fait si peur...

— Calmez-vous, ma chère dame et racontez les choses l'une après l'autre. dit le détective. Permettez-moi d'abord une question: Vous étiez au chevet du Signor Torucci quand cet étrange individu a fait son apparition si je comprends bien.

— Oui, je me trouvais à mon poste, conformément aux ordres reçus. Tout à coup, j'ai senti quelqu'un qui, derrière moi, me saisissait, pressant sa main sur ma figure. Une odeur douce et écœurante m'étourdit. Avant que je puisse me débattre ou prononcer un seul mot, le bandit, que je n'ai pu voir, puisque, comme vous le savez, il est arrivé dans mon dos, m'asséna un terrible coup sur la tête à l'aide d'un objet lourd et dur. Je m'évanouis et n'ai repris mes sens qu'à l'instant.

— Par conséquent, vous n'avez pu voir la figure de votre agresseur?

— Non, Signor, du tout.

— Il ne vous a pas non plus été possible de remarquer si une ou plusieurs personnes participaient à l'attentat?

— Non... mais j'ai pourtant l'impression qu'il n'y en avait qu'une.

Le Français réfléchit longtemps avant de reprendre :

— Le Signor Torucci est mort, fit-il gravement, l'homme qui pénétra ici était venu dans la ferme décision de le tuer.

A peine Miranda eût-elle entendu l'horrible nouvelle que, roulant des yeux blancs, elle retomba sans connaissance.

— Quelle âme sensible, fit Campolo, ma carrière glorieuse m'a enseigné jusqu'à présent que les crimes et les cuisinières ne vont pas ensemble.

— Possible, répliqua Trevin froidement, mais pour l'instant vous feriez mieux de vous employer à trouver la trace de celui qui a tué le secrétaire. Je crois que cette occupation rentre davantage dans les attributions de votre profession.

— Hélas: Vous avez raison, j'ai manqué ma vocation... Mais pour en revenir au corps... Qu'avez-vous découvert, mon cher collègue ?

— Que ce jeune homme, lui aussi, a été empoisonné. Pas de doute, Mamilloria manigança cette affaire comme toutes les autres qui nous mystifient actuellement. Regardez la poitrine du malheureux, ajouta-t-il en la découvrant, est-ce que quelque chose vous frappe?

— Oui, en vérité, je constate six points irréguliers, rougeâtre, semblables à des morsures de serpent.

— Toujours vos reptiles, c'est ridicule! Avez-vous vu un serpent qui laisse six marques? Non, à moins qu'il ne s'agisse de l'hydre de Lerne... Tout cela, ce sont des bêtises. Voyons... réfléchissons. Comment Mamilloria s'est-il présenté par la première lettre à moi adressée? Attendez... « A peine dix centimètres, vert, gris et brun... » Qu'est-ce que cela peut être? Mon vieux, conclut le détective en se retournant vers l'Italien qui le regardait avec une dévote admiration, croyez-moi, au moment où nous aurons trouvé la signification de ces mots, ce nœud Gordien sera tranché d'un seul coup et tout le réseau d'énigmes s'effondrera comme un château de cartes...

Avec l'aide des quatre agents qui se mirent aussitôt à la disposition de leur chef, Campolo retourna dans le jardin au lieu où on avait laissé le cadavre du Signor Borelli. Avant de se décider à cette nouvelle expédition, il ne résista pas à la tentation de remonter chez lui sous prétexte de prendre ses Colt et en profita pour avaler une bonne petite goutte de « grappa ».

Merveilleux liquide qui donne l'audace aux sbires! En reparaissant, le Commissaire était plein d'entrain et d'initiative :

— Allons-y, bambini, commanda-t-il avec une superbe assurance, cette nuit où jamais la bataille sera gagnée!

Tandis que l'Italien disparaissait avec ses hommes, Trevin prit à part Francesco, accouru depuis un moment :

— Où habite le sculpteur Bilbi? demanda-t-il.

Le valet de chambre parut étonné de cette question imprévue :

— Dans le pavillon derrière les serres, fut sa réponse.

— Parfait. Accompagnez-moi, je vais m'y rendre.

— Comme le Signor voudra. Je suis à sa disposition.

— Très bien. Mais je ne désire pas qu'on nous voie, surtout le Signor Campolo; il me gâcherait la partie. Menez-moi donc là-bas par un chemin qui ne lui soit pas connu.

Francesco sourit :

— Vous pouvez compter sur ma discrétion et serez satisfait de mes services.

Les deux hommes quittèrent la chambre et le domestique conduisit Trevin vers une sortie de l'immeuble qu'il n'avait pas encore remarquée, puis, faisant un grand détour pour éviter l'allée centrale sur laquelle se trouvaient les policiers qui ne les aperçurent d'ailleurs pas, il s'arrêta au bout d'environ dix mi-

nutes devant un petit pavillon dont les murs blancs luisaient mystérieusement dans le jour levant.

— C'est ici, dit-il.

— Bien, vous pouvez vous retirer, Francesco, merci.

Le valet de chambre hésita quelques secondes.

— Si je puis me permettre une réflexion... Je crois que le Signor désire entrer chez Benjamino. Dans ce cas je pourrai lui être utile.

Le détective le regarda, étonné :

— Comment cela ? Est-ce que vous auriez les clefs ?

— Oui, j'ai un passe-partout qui ouvre toutes les pièces de la villa et des pavillons car Maria, Maddalena et moi faisons les chambres tous les matins...

— Excellent. Allez-y, Bilbi ne peut de toute façon nous entendre puisqu'il est sourd-muet.

— Bien sûr. Le Signor permet-il que je passe devant ?

Sans attendre la réponse du Français, il tira un trousseau de clefs de sa poche, choisit l'une d'elles, la glissa dans la serrure. Un grincement sec et la porte s'ouvrit.

Le policier voulut allumer sa lampe mais Francesco l'en empêcha :

— Pas ça, chuchota-t-il, Benjamino est très sensible à la lumière et cela le réveillerait.

Trevin s'abstint et réprima un léger frisson de malaise. Il entendit au même instant la clef tourner encore une fois, une main toucha son bras ; c'était le valet de chambre qui le saisissait :

— Je vais vous conduire, Signor, car je connais les aîtres par cœur et sans moi vous vous cognerez certainement.

Il traversèrent une pièce dont le petit jour, malgré les volets clos, éclairait les meubles en flou, puis un corridor et firent halte à la tête d'un escalier conduisant en bas.

— Où m'emmenez-vous, demanda le détective en s'arrêtant.

— Venez, venez, nous allons à l'atelier.

— Pourquoi faire, puisque c'est Bilbi que je veux voir ?

— Justement. Il couche dans son atelier.

— Ah ! par exemple !...

— Il ne faut pas s'étonner de cela, c'est un curieux homme. Descendez, Signor, je vous suis, mais répondez d'abord à une question : Que voulez-vous à Benjamino à cette heure ?

— Cela ne vous regarde aucunement. D'ailleurs vous pouvez disposer, je n'ai plus besoin de vos services.

— Possible. Je reste quand même.

— Francesco, quel ton vous permettez-vous, commença le Français en posant son pied sur la première marche quand l'autre, au même

instant lui donna une formidable poussée qui le précipita la tête en avant dans l'escalier et l'envoya rouler jusqu'en bas. Trevin fut vite remis sur pieds, malheureusement sa lampe de poche était tombée quelques pas plus loin et dans la demi-obscurité il ne put la retrouver. Cependant son arme lui restait ainsi que la résolution de vendre chèrement sa vie... Mais... que signifiait ceci... Sa main droite, tâtant la poche revolver, constata, ce qui l'horrifia, que le browning ne s'y trouvait plus ; cette crapule de Francesco lui avait adroitement subtilisé.

— Cela commence bien, murmura-t-il entre ses dents, et un sinistre pressentiment s'empara de lui. Nous allons voir toutefois, s'il existe un moyen de se tirer de ce guet-apens. Le valet de chambre, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, est complice de la bande... Remontant l'escalier, force lui fut de reconnaître que la porte du couloir était fermée.

— Ça y est, je suis dans la souricière !

Le Français redescendit et pénétra plus avant. L'atelier ne se distinguait guère des autres locaux de même genre : partout des statues, des maquettes, des matériaux, des outils... Tout à coup, un grincement, puis :

— Aaa, ac... Ooouuu... aaaaah !

Un hurlement de rage retentit qui fit dresser les cheveux sur la tête du policier.

Brusquement l'électricité s'alluma mais personne n'apparut, l'immense pièce restait déserte :

— Singulière histoire, songea Trevin, je crois que c'est la fin ! Dire que je me suis laissé prendre comme un débutant ! Si ce bon Campolo savait ce qui m'arrive il en ferait, un nez ! Tout cela est combiné et mis en scène avec une rare maîtrise, je l'avoue. Mais le but de ces messieurs me demeure toujours obscur.

Son regard anxieux s'arrêta par hasard sur une ébauche de statue représentant le torse d'une femme nue, merveilleusement esquissé d'ailleurs. Sur le buste un papier était collé; quelques lignes s'y trouvaient inscrites en caractères d'imprimerie :

Soyez le bienvenu, la mort vous attend car les vingt-quatre heures sont passées.

MAMILLORIA

XVII

Le mystère de l'atelier

Trevin vivait vraiment en ce moment les minutes les plus terribles de sa vie.

Le premier choc de surprise passé, il retrouva son calme et réfléchit au moyen de se tirer de ce mauvais pas. Malgré tous ses efforts pour découvrir le ou les bandits qu'il crut cachés derrière les statues de l'atelier, il ne parvînt à voir personne. Comme la retraite du couloir était coupée, le Français s'efforça de trouver une issue devant lui ; elle existait vraisemblablement. Mais à peine eût-il fait un pas qu'un rire démoniaque retentit à ses oreilles le clouant au sol. Le détective avait maintenant l'absolue conviction que quelqu'un, depuis son arrivée dans cette pièce, observait chacun de ses mouvements et cependant il continuait à n'apercevoir âme qui vive. Après une seconde de réflexion, il avança de nouveau d'un pas. Aussitôt un terrible : « Halte ! » l'arrêta.

Se trompait-il ou était-ce la réalité : On aurait dit que les yeux de Poséidon entouré de nymphes, composant un groupe encore inachevé, placé à sa gauche, le regardaient fixement, puis, hallucinant spectacle, la tête tourna et un hurlement se fit une seconde fois entendre.

Soudain, un individu surgit derrière le dieu et s'avança. Trevin reconnut l'étrange silhouette de Benjamino, son corps ratatiné, sa tête carrée, ses cheveux hirsutes. Bref, sans aucun doute possible, c'était le sculpteur, qu'il avait déjà soupçonné dès le début de son enquête. Maintenant il eût la certitude de ne point s'être trompé. L'attitude de ce « Quasimodo » lui parut fort menaçante, il tenait dans sa main gauche une ardoise sur laquelle, à la craie, étaient tracée les mots suivants en majuscules :

L'heure de régler nos comptes est arrivée, dites adieu à l'existence car vous allez mourir. C'est moi qui suis. MAMILLORIA

Le détective s'aperçut aussi que l'être étrange tenait de la main droite quelque chose d'un volume réduit, dissimulé sous un mouchoir. Se demandant ce que ce pouvait être il finit par conjecturer qu'il s'agissait de l'instrument qui, conformément à la description reçue tout au commencement de ses investi-

gations dans la villa, « n'avait pas plus de dix centimètres, était vert, gris et brun ». Ses réflexions furent brusquement interrompues par un cri que Bilbi poussa ; au même moment il leva le bras et, prenant la figure du Français pour cible, s'apprêta à jeter cet objet dangereux contre lui. Trevin bondit en arrière, heurta un bloc de marbre, chancela et tomba. Cela lui sauva la vie car le projectile passa à deux centimètres au-dessus de sa tête et alla s'aplatir contre le mur. Aussitôt, quoiqu'assez contusionné, le policier se releva, comprenant que, par miracle, la mort l'avait épargné. Dix pas le séparaient de la prochaine statue qui se trouvait à sa droite, dix pas seulement. S'il réussit à y parvenir il est, pour le moment à l'abri des tentatives meurtrières de son ennemi. Mais Benjamino prévoyant qu'il n'atteindrait peut-être pas son but du premier coup, avait préparé un autre moyen pour supprimer le Français.

Celui-ci vit, terrorisé, que l'autre tirait prestement un arc qu'il avait dissimulé derrière une tenture et, avec une rapidité vertigineuse, y mit une flèche dont le bout luisait, rougeâtre, tendit la corde, dirigeant l'arme mortelle contre son captif, lequel se trouvait maintenant avoir battu en retraite jusqu'à gravir deux marches de l'escalier.

Ping... Bilbi avait mal visé. La flèche, avec

un crissement métallique se planta du dard tout entier dans le bois de la rampe après avoir traversé un pan du veston de Trevin qui constata qu'il se trouvait ainsi fixé à l'escalier comme un papillon sur son bouchon. Toute fuite devenait donc absolument impossible, la chance se déclarait contre lui et la partie était définitivement perdue. Mais il voulait mourir comme un homme et, conservant tout son sang-froid, regarda le sculpteur placer le deuxième projectile au centre de l'arc et l'ajuster soigneusement...

. . . . . .

— C'est bien fait pour toi, mon gars, ricana Francesco, satisfait, en empochant la clef et se tournant vers la sortie par laquelle il avait amené le détective. Je veux que le diable m'emporte si tu échappes cette fois-ci. Tu nous as trop embêtés « sudicione », maintenant tu verras qu'on a tort de plaisanter avec nous.

Il s'arrêta brusquement, ayant l'impression d'une présence humaine toute proche. Croyant s'être laissé sottement influencer par les événements et la lumière trouble du petit matin, il haussa les épaules et continua son chemin mais au premier pas esquissé, un bruit insolite frappa son oreille ; une lame de parquet avait grincé comme si quelqu'un marchait dessus. Le valet de chambre fit halte une fois de plus et une véritable peur le prit. Il était

de plus en plus convaincu d'une présence dangereuse à proximité, mais, ce qui, surtout, l'inquiétait, était l'incertitude. Il se demanda qui ce pouvait être et comment on avait pu s'introduire dans ce pavillon fermé. Peut-être un des chiens de policiers de ce stupide Campolo, après avoir ramassé le corps du milliardaire, aurait-il eu la mauvaise idée de venir faire un tour dans ces parages. En tout cas, la prudence recommandait de se tenir sur ses gardes.

Francesco enfonça sa main au fond de la poche où gisait le révolver volé au Français mais en le tirant il sentit tout à coup qu'une autre main lui avait saisi le poignet. Elle le lui tordit avec une telle force qu'il laissa tomber l'arme en gémissant de douleur. Une telle épouvante le prit que tout son corps trembla comme la feuille au vent en entendant une voix menaçante murmurer à son oreille :

— Un mot, un geste et tu es mort !

Au même instant une lumière éblouissante le frappa en plein visage :

— Regarde-moi bien, continua l'inconnu en détournant rapidement la lampe vers lui-même, me reconnais-tu ?

L'effet fut foudroyant, le domestique tomba à genoux, les yeux semblaient lui sortir de la tête, sa langue remua entre ses lèvres dessé-

chées mais seul un gargouillement indistinct s'échappa de sa bouche :

— Trevin, gémit-il !

— Oui, c'est Trevin, fit l'autre, la figure dure et sévère, tu vas maintenant expier tes forfaits.

— Grâce... Ayez pitié de moi ! Je ferai tout ce que vous me demanderez si vous m'accordez la vie...

— Lève-toi, commanda l'homme, qui parlait un italien fort défectueux, et réponds à mes questions : Tu as attiré le Signor Trevin dans un guet-apens, n'est-ce pas ?

— Oui... non..., c'est-à-dire...

Un browning significatif s'approcha de la tempe du misérable :

— Je n'ai pas de temps à perdre Où est-ce que tu l'as conduit ? Dis vite, sinon...

— Pitié ! Pitié ! Je vais tout vous dire. Il est dans l'atelier de Benjamino. Derrière cette porte un escalier y conduit.

— Tu ne mens pas ?

— La Santa Madonna soit témoin que je dis la vérité !

— Invoquer les Saints ne me convaincra pas, gredin, je ne me fie qu'à demi aux serments de gens de ton espèce. Avance, montre moi le chemin et marche droit, ou gare, je te suis...

Francesco obéit. Quelques secondes plus tard les deux hommes atteignaient leur but.

— La porte est fermée, dit le valet en se tournant vers celui qui le tenait en son pouvoir, j'ai la clef dans ma poche, permettez-moi de la sortir.

— Attention, si tu me dupes tu sais le sort qui t'attend !

— N'ayez crainte, Signor, je ne pense guère à vous tromper. Mais j'espère que si nous arrivons à temps et si le Signor votre ami peut encore être sauvé, vous me ferez grâce de l'existence.

— On verra ça. Ouvre vite.

L'autre s'exécuta. L'escalier apparut.

— Descends.

Bien à contre cœur le domestique s'engagea sur les marches. Aussitôt, il vit, au bout, une ombre lui tournant le dos et barrant le passage. Un mètre le séparait encore de l'homme... Il cria, pour mettre en garde Bilbi qui, l'arc en main, visait sa proie :

— Police, Benjamino, sauve-toi. Je...

Ping... La flèche du sculpteur, effrayé par cet avertissement inattendu, partit au hasard et atteignit Francesco en plein cœur. Poussant un cri strident il s'affaissa et roula jusqu'aux pieds de Trevin. Sa mort fut instantanée.

L'agresseur s'immobilisa une seconde puis,

avec une rapidité inouïe ajusta de nouveau son arme.

Un coup de feu partit ; Bilbi, touché à la main, poussa un rugissement et laissa tomber son arc... Sa silhouette biscornue disparut comme par enchantement...

Le sauveur du policier, qui lui ressemblait point par point, le délivra en tirant le penne de la rampe.

— Merci dit ce dernier, votre aide arrive juste au moment critique.

— Pas de quoi, répondit l'autre en français, cherchons maintenant ce bandit.

Immédiatement, les deux hommes se mirent à sa poursuite, ils constatèrent très vite que l'immense atelier, contenant bel et bien une trentaine de différentes œuvres du sculpteur en voie d'achèvement, n'avait d'autre issue que celle de l'escalier. Le criminel devait donc être encore là et sa capture ne faisait qu'une question de minutes. Cependant comme ils avaient à redouter que ce dangereux individu opposât une farouche résistance et ne pouvaient savoir de combien d'armes traîtresses il disposait, leurs recherches devaient s'entourer de toutes les précautions possibles.

Chaque statue fut soigneusement examinée, sans résultat.

Les rayons obliques du soleil levant jetaient

une clarté plus franche dans le local, éclairé par les verrières de son toit et facilitaient la tâche des détectives. Benjamino fut enfin découvert. Le véritable Trevin l'aperçut le premier, grimpé tel un chat maléfique, sur le torse ailé d'une divinité Grecque, haut d'environ deux mètres. Rencontrant les yeux de son adversaire, il éclata d'un rire dément.

— Descendez, cria Trevin, oubliant complètement que l'autre était sourd, descendez ou je monte vous chercher.

Un ricanement répondit.

Alors les policiers s'apprêtèrent à exécuter la menace. Ce n'était pas si simple qu'on pouvait le croire, car le marbre lisse n'offrait guère de prise. Le sosie du détective arriva jusqu'au coin du socle ; il cherchait par quel moyen atteindre le sommet de la statue sans s'exposer outre mesure, quand un cri terrible déchira l'air, le torse chancela et s'abattit sur le sol dans un fracas épouvantable tandis qu'un épais nuage de poussière emplissait l'air. Trevin n'avait eu que le temps de faire un saut de côté pour ne pas être écrasé. Quand l'atmosphère se fut un peu éclaircie on aperçut Bilbi, pris sous la masse d'une aile gigantesque qui lui broyait la poitrine.

Les deux hommes eurent toutes les peines du monde à soulever le marbre. Quand ils y parvînrent enfin après beaucoup de vains ef-

forts ils comprirent aussitôt que le sculpteur se mourait ; la cage thoracique était défoncée et un filet de sang coulait de sa bouche entr'ouverte. Le détective se pencha sur lui et, voulant le secourir, essuya de son mouchoir la sueur et le sang qui coulaient sur le visage du malfaiteur.

— Dans quelques minutes vous serez devant le juge suprême, dit-il non sans émotion, libérez votre conscience pendant qu'il en est temps encore. C'est vous le criminel Mamilloria, n'est-ce pas ? Vous avez dit la vérité ?

L'autre hocha la tête, signe qu'il comprenait très bien. Une révélation illumina l'esprit du Français :

— Vous n'êtes donc pas sourd-muet ? C'était une simulation.

— Oui, chuchota avec peine le moribond.

— Pourquoi avez vous fait cela ?

Pas de réponse.

— La Signora Lucrezia, c'est vous aussi qui l'avez tuée ?

— Non, non...

— Et la Contessina deglia Storre, je veux dire la vraie ? Elle a été assassinée, n'est-ce pas, par vous ou vos complices ? La main qu'on a trouvée en est une preuve...

Encore un hochement de tête, puis un mot presqu'imperceptible. Trevin approcha son oreille tout contre la bouche du sculpteur.

— Aphrodite... fut tout ce qu'il entendit.

Un tremblement convulsif agita le corps à demi écrasé, la mâchoire inférieure tomba, les yeux se révulsèrent. Benjamino n'était plus. Le détective demeurait immobile ; ses yeux, toujours fixés sur le cadavre, s'élargissaient, une expression de vive surprise se peignit sur ses traits. Une idée, si inattendue, si fantastique qu'il n'en avait jamais eue de pareille, lui traversa la tête...

Mais ce qui suivit lui apprit que rien, dans cette affaire, n'était invraisemblable...

Sous le choc de la chute et les convulsions de l'agonie, le visage de celui qui était autrefois Bilbi subit soudain un changement profond. Il sembla se craqueler de toutes parts et Trevin, enlevant avec son mouchoir les débris qui s'en détachaient, constata avec stupeur que c'était un masque de cire.

Au-dessous réapparut une nouvelle physionomie, complètement inconnue.

— Juste ciel! s'écria-t-il... C'est une femme!...

XVIII

Ruse contre ruse

La porte au sommet de l'escalier s'ouvrit avec un grincement et quatre hommes apparurent. En tête d'eux arrivait Campolo dont l'expression témoignait qu'il apportait une révélation de première importance. Il descendit à grande allure et se trouva une seconde plus tard devant Trevin qui était resté incliné vers le cadavre de la femme inconnue.

— Une découverte sensationnelle, amico, s'écria-t-il en gesticulant ?... mais... qu'est-ce que cela ?... Deux cadavres, dont un reconnaissable pour celui de Francesco ? Qui l'a tué ?

A ce moment, le sosie du détective, qui se tenait un peu à l'écart, s'avança :

— Hé, Rinaldo, cria l'Italien à l'agent le plus proche de lui, pince moi donc le bras, je crois que la « grappa » continue à me tourmenter ! Est-ce vrai ? Y a-t-il un Trevin ou deux ? Combien en voyez-vous, bambini ?

— Deux, répondirent les policiers en chœur.

Campolo soupira de soulagement :

— Alors je ne suis pas gris comme il m'avait semblé ! Dire que j'accusais la « grappa », elle est pourtant complètement innocente.

Mon cher collègue, ajouta-t-il, vous me devez une explication.

— Oui, oui, je sais, répliqua celui-ci distrait, mais plus tard, ce n'est toujours pas le moment. Vous m'avez parlé d'une nouvelle extraordinaire. De quoi s'agit-il ?

— Entre nous, mon ami, je ne sais si vous pensez beaucoup de bien de mes talents. Vous êtes certainement un as dans votre métier, je le reconnais, mais moi non plus je ne suis pas né d'hier. Ecoutez bien, quoique je sois très anxieux de savoir ce qui vient de se passer ici, je veux satisfaire votre légitime curiosité. Grâce à mon esprit délié et mon intelligence supérieure, je sais maintenant le véritable nom de celui qui se fait appeler Mamilloria.

— Ah ! vraiment. Très intéressant ! Et qui est-ce ?

— Benjamino Bilbi, il n'y a aucun doute.

— Commissaire, dit Trevin en se redressant avec la mine la plus sérieuse du monde, je vous félicite de grand cœur et dois m'excuser en toute sincérité car, c'est vrai, j'ai sous-

estimé vos qualités. Votre science de déduction est réellement colossale, seulement, hélas ! vous n'avez pas de chance et cette révélation vient trop tard étant donné que ce que vous me dites ce matin je le savais depuis longtemps. Et, voyez, moi aussi je me suis trompé. Regardez cette femme étendue devant nous : C'est Bilbi lui-même...

Campolo recula, pétrifié. Comprenant avant tout qu'il allait se trouver en mauvaise posture, il ordonna à ses hommes de quitter l'atelier et de l'attendre au jardin où il les rejoindrait aussitôt.

— Que dites-vous là ? fit-il en s'approchant du détective comme s'il craignait qu'une troisième personne put entendre. Le sculpteur était une... femme...

— C'est l'exacte vérité.

— Ça alors... ça dépasse tout !... Mais racontez-moi vite comment vous l'avez découvert... Je meurs d'envie de l'apprendre.

— Il n'y a pas grand'chose à dire mais enfin, je vais tout de même vous donner satisfaction. C'est Francesco qui m'a fait tomber dans un guet-apens en m'amenant ici...

Et il narra les événements qui venaient de se dérouler

— Fantastique s'exclama le Commissaire, incroyable ! Quand je pense que j'étais tout proche d'ici sans me douter du drame qui s'y

jouait. Décidément, je n'ai pas de veine ! Mais dites-moi une chose, carissimo, vous êtes-vous déjà occupé de l'identification de cette femme ?

— Pas encore.

— En tout cas vous êtes d'accord avec moi pour conclure que c'est elle Mamilloria.

— Pas du tout, je suis persuadé du contraire.

— Alors !!... Ma pauvre tête va éclater !... Mes idées n'étaient déjà que trop confuses, maintenant je ne sais comment y mettre de l'ordre !... Où est, dans ce cas, celui que nous cherchons ?

— Je n'en sais rien mais cela m'étonnerait qu'il ne se trouve pas dans la villa. Aussi vous prierai-je de demander immédiatement quelques renforts de police pour cerner la propriété. Il faudra, sans hésiter, arrêter toute personne qui voudrait sortir ou entrer. Surtout n'oubliez pas que le secret le plus strict doit être observé en ce qui concerne les faits qui se sont produits ici.

— Je vais sans retard faire le nécessaire.

Sur ces mots, Campolo disparut.

— C'est un brave homme, déclara le Français à son sosie, il a seulement le défaut de trop parler et d'agir peu. Pour ce qui est de ses qualités de criminaliste, elles ne sont pas grandes.

A présent, mon cher Jariller, jetons un coup d'œil sur le bizarre objet couvert d'un mouchoir que cette femme, sous le masque de Bilbi, a lancé contre moi et auquel j'ai pu échapper. Dans la perturbation générale je n'ai pu m'en occuper mais veux le faire sans tarder davantage. Tenez, j'étais ici, non loin de l'escalier, quand elle l'a jeté, et il s'est aplati contre le mur...

Le voilà, il brille étrangement... Voyons ce que c'est.

Le détective toucha précautionneusement du pied la chose mystérieuse, encore à demi recouverte.

— Faites attention, Trevin dit l'homme qu'il avait appelé Jariller, qui sait, peut-être est-ce une bombe, une grenade ou un autre explosif de même genre !

— Invraisemblablement. Non, dans ce cas l'engin aurait éclaté et fait sauter l'atelier, que dis-je, le pavillon entier..., mais... regardez, s'écria-t-il. Ah ! par exemple... ça c'est fort...

— Qu'y a-t-il ?

— Une plante grasse ! Tout simplement un cactus.

— Dans ce cas, laissez-moi le ramasser.

— Gardez-vous en bien, ce serait votre mort immédiate, car il est empoisonné. Voilà l'instrument avec lequel la Signora Lucrezia, la Contessina deglia Storre, — du moins je le

suppose — ainsi que la fausse Bianca et le Signor Torucci ont été assassinés... Avouez, inspecteur que cette méthode de tuer les gens avec un cactus est la plus ingénieuse connue jusqu'à présent dans l'histoire du crime...

* * *

Il était huit heures d'un matin quelque peu brumeux ; le vent qui s'était levé à la fin de la nuit, chassait devant lui des nuages assez lourds, annonciateurs d'orage. Tout le jardin avait ce frisson particulier que donne aux végétaux l'attente d'une pluie prochaine.

Devant l'orangerie un homme travaillait assidument à repiquer des boutures qu'il émondait avec soin de leurs feuilles sèches et arrosait ensuite méthodiquement. Comme d'habitude, son grand chapeau de paille lui ombrageait la figure bien que le temps n'exigeat pas cette précaution. Tandis que ses mains remuaient la terre, ses lèvres fredonnaient doucement l'air d'une chanson italienne assez connue, dont le texte était le suivant:

Son trenta giorni già
che ti voglio bene
Son trenta notti già
che non dormo.

Le jardinier, profondément absorbé par sa besogne, n'entendit pas quelqu'un s'arrêter à

sa hauteur, et dont une haie basse le séparait.

— Bonjour, Giovanni.

L'autre leva la tête, puis, reconnaissant le Français, retira son chapeau et s'inclina :

— Buon giorno, Signor. Malheureusement je crains que la journée ne soit pas si belle qu'hier. Regardez comme les nuages s'accumulent et là-bas, au Sud-Ouest, il pleut déjà. Oh ! C'est un petit orage, pas grand chose. Il passera aussi vite qu'il est venu. Mes fleurs ont d'ailleurs besoin d'un peu d'eau après ces semaines de sècheresse.

— On dirait, mon vieux, que vous vivez seulement pour votre jardin et vos plantes.

— Vous pouvez l'affirmer sans crainte d'erreur, Signor, elles sont toute ma vie et je peux difficilement m'imaginer qu'un jour prochain me séparera d'elles. Pourtant, que voulez-vous, les heures passent, les semaines, les mois, les années et on ne rajeunit pas, bien au contraire ; les membres deviennent moins souples, le corps est déformé par des rhumatismes et toutes les maladies arrivent l'une après l'autre. Voilà trente ans que je travaille dur presque chaque jour, gagnant mon pain à la sueur de mon front. Trente ans, c'est un long bail, croyez-le. J'ai vraiment mérité du repos. Comme j'ai vécu modestement et me suis abstenu de tous excès, il m'a été possible

d'économiser une certaine somme pour mettre mes vieux jours à l'abri du besoin...

— Mais ceci ne signifie pas, j'espère, que vous voulez nous quitter, mon cher Giovanni ?

— C'est exactement ce que je veux dire. Voyez-vous, Signor, mon cœur n'est plus si solide que ça ; j'ai quelquefois des pincements dans le côté gauche et l'asthme me maltraite aussi. Ah ! si vous saviez quelle émotion j'éprouve à la pensée de quitter mon royaume, le bout de terre que j'aime avec tant de tendresse... On devient neurasthénique en vieillissant, mais je sens que cela ne va plus, il faut que je m'en aille.

— C'est regrettable, mon brave, mais dites-moi, que voulez-vous faire après avoir quitté votre poste ?

— J'irai dans le Piémont, Signor, où mon frère cadet, devenu veuf, habite une petite maison. C'est mon pays natal et je veux y finir mes jours.

— Bonne chance, Giovanni.

Trevin fit mine de s'en aller mais s'arrêta aussitôt.

— J'y pense, je voulais vous demander quelque chose. C'est de me procurer, si possible, quelques plantes grasses. J'en suis amateur et on m'a assuré qu'il y en a ici des spécimens rares.

— Vous faites erreur, Signor. Ce jardin n'a

jamais contenu de plantes de cette sorte, d'ailleurs, je les déteste, pour vous dire mon opinion.

— Tiens, c'est drôle, ça ! J'avais la ferme conviction que vous cultiviez aussi des cactus.

— Qu'est-ce qui vous incite à faire cette supposition, Signor ?

— Ceci, fit Trevin en développant avec précaution un petit paquet dans lequel se trouvait le projectile dirigé contre lui par le pseudo Bilbi.

Le jardinier changea de couleur :

— Où avez-vous trouvé cela ?

— Dans l'atelier. Silvia voulait me tuer mais j'ai pu échapper. Elle est morte, Dieu lui pardonnera son geste.

— Silvia... morte...

Giovanni semblait frappé par la foudre ; il trembla tellement que le chapeau lui glissa de la tête. Sa figure devint subitement rouge, puis d'une pâleur mortelle et un gémissement lui échappa.

— Oui, elle a expié, continua le détective en faisant semblant de ne pas s'apercevoir du changement de l'autre, et Francesco aussi.

Son interlocuteur était prêt à s'abattre sur le sol, mais il se domina par un effort surhumain et retrouva très vite son calme.

Son malaise dura quelques secondes seulement. Un autre ne s'en serait même pas rendu

compte, mais le Français ne laissait rien échapper.

— Pourquoi me dites-vous tout cela, Signor? Croyez-vous que je m'y intéresse ?

— Oui, je le crois, répondit Trevin d'une voix tranchante, il est très douloureux de perdre une femme qu'on aimait beaucoup, une femme extraordinairement intelligente et habile, je l'avoue.

— Vous parlez par énigmes. En ce qui concerne votre humble serviteur, il n'y comprend goutte.

— Cela ne saurait tarder, mon cher. Laissons tomber le masque. Vous savez parfaitement pourquoi je suis venu ici. Regardez ce cactus ; il est empoisonné. C'est l'instrument de la mort de quatre personnes, c'est votre œuvre et vous êtes l'instigateur infâme de ces crimes. Ne me prenez pas pour un enfant, Giuseppe Maraffa, croyez-vous que je serais venu sans prendre toutes mes précautions ?

Laissez votre revolver tranquille, il ne servirait à rien. Regardez mieux autour de nous et constatez que l'orangerie est entièrement cernée par la police. Cette fois-ci il n'y a pas d'issue, vous êtes pris.

Avant que le faux jardinier put prononcer une seule parole ou faire le moindre geste, quinze hommes surgirent de tous les coins où ils étaient dissimulés et se jetèrent sur lui.

— Ça y est, cette fois nous le tenons ! s'écria une voix joyeuse.

C'était celle de Campolo qui s'approcha du détective :

— Un coup de maître, mon cher collègue ! Ai-je bien fait tout ce que vous m'aviez demandé ?

— Très bien, très bien, mes félicitations.

Tandis que les policiers emmenaient leur prisonnier dans la villa, le Commissaire, fier comme Artaban, souriant et tortillant sa moustache, piaffait autour du Français.

— Nous sommes les deux plus grands détectives du siècle, s'écria-t-il et bientôt le monde entier retentira de nos glorieux exploits !

— En ce qui concerne la gloire, riposta finement Trevin, je ne suis pas si ambitieux. Mieux encore, je vous la laisse complètement, car comment pourrait-on nier que grâce à votre flair seulement, le coupable est découvert...

XIX

LES RÉVÉLATIONS DE TREVIN

Dans la Via del Mare, non loin du Teatro Marcello, se trouve le Ristorante Ricardo, renommé pour sa bonne cuisine. On peut y manger aussi bien à l'Italienne qu'à la Française, à la Viennoise ou à la Hongroise.

Trois jours après l'arrestation du jardinier Giovanni qui n'était autre que le chef de la redoutable bande Maraffa, nous trouvons chez Ricardo, autour d'une table placée au centre d'un petit salon particulier, trois messieurs dont l'un est Trevin l'autre Jariller et le troisième Giacomo Campolo.

Tandis que les deux Français, faisant preuve d'un solide appétit, avaient commandé pour leur déjeuner des hors-d'œuvres variés et des viandes rôties qu'ils venaient d'achever, devant l'Italien se trouvait une énorme assiette de spaghetti Milanese, son plat de prédilection

et, tout en parlant, il roulait sur sa fourchette les longues pâtes enfilandrées de Parmesan, puis, habile comme un singe, les engloutissait d'un coup.

— Si je vous comprends bien, Commissaire, dit Trevin à son vis-à-vis qui mastiquait la volumineuse bouchée dont ses joues étaient gonflées, vous avez arrêté la Carbucci ; cela laisse à supposer que les preuves étaient suffisantes pour justifier un pareil acte.

— Bien sûr, répondit Campolo après avoir avalé une bonne gorgée de chianti pour favoriser la descente des spaghettis, j'ai fait exactement ce que vous m'avez dit. Arrivé au château deglia Storre, à Palerme, j'y ai interrogé la nourrice de la Contessina pendant trois heures d'affilée. Elle finit par avouer son crime.

Giuseppe Maraffa, un des plus redoutables bandits de la péninsule, qui s'était évadé de prison, lui avait demandé de le cacher pendant quelques jours. Elle et lui se connaissaient depuis longtemps, ils sont même apparentés. Je ne sais par quel moyens Giuseppe est arrivé à savoir que la Carbucci, qui dans sa jeunesse devait être très belle, avait eu, clandestinement, du comte deglia Storre, un enfant ressemblant énormément à la Contessina Bianca.

Cette jeune fille qui se nommait Gabriella,

était employée dans un hôtel de Pise. Apercevant par hasard sa photo, une idée diabolique germa dans l'esprit de Maraffa et, promettant une somme de cent mille lire au cas de réussite, il exposa une partie de son plan à la nourrice qui, à ce qu'elle affirme, hésita longtemps à accepter mais finit pourtant par se laisser persuader. Elle donna rendez-vous à sa fille hors du château et lui révéla le projet auquel cette dernière se rallia. Il était convenu que, deux jours après le départ de la vraie Contessina, Gabriella devait revenir soi-disant de Rome et jouer à Palerme le rôle de Bianca. Elle attendrait l'arrivée d'un nouveau télégramme, à elle adressé sous le nom de Signorina deglia Storre et l'invitant à venir dans la capitale, ce qu'elle ferait, jouant toujours le personnage de la vraie Contessina.

— Excusez mon interruption, dit Trevin, mais c'est précisément ce télégramme que j'ai trouvé dans le sac de Gabriella qui m'a complètement bouleversé et a fait effondrer toutes mes suppositions comme un château de cartes. Devinant qu'il se passait des choses éminemment louches au domaine deglia Storre, je voulais y partir dès le lendemain matin. La disparition de Mademoiselle Gramond m'en empêcha. Continuez maintenant, je vous prie.

— Dès que la vérité me fut connue, je mis

la Carbucci en état d'arrestation et la fis amener ici sous bonne escorte. Elle se trouve actuellement au Dépôt. Il me semble d'ailleurs, mon cher collègue, que vous connaissez beaucoup mieux que moi le détail de cette affaire et si cela ne vous ennuyait pas trop, je vous demanderais de nous raconter comment vous êtes parvenu à tomber sur la bonne piste. Du reste, ce Monsieur qui est auprès de vous et dont je ne connais toujours pas le nom, s'y intéresse certainement aussi.

— Excusez cette omission, cher Commissaire ; dans ce tohu-bohu, et d'autant plus que vous nous avez quittés pour Palerme tout de suite après l'arrestation de Maraffa, je n'ai pas eu le loisir de faire les présentations. Je vais réparer cette négligence : Mon ami, qui me ressemble beaucoup, est l'inspecteur de la Sûreté Parisienne, Raymond Jariller. Malgré notre air de famille nous ne sommes pas apparentés mais seulement très bons camarades depuis de longues années et notre surprenante analogie de visage nous a déjà aidés maintes fois au cours de nos investigations.

Mais, prenons les choses par leur commencement, car, vous avez raison, Campolo, mon ami a le droit de savoir, lui aussi, comment tout s'est passé. Vous savez que j'étais sur le point de partir pour Naples afin de m'y reposer un peu quand le Signor Borelli est venu

me chercher à mon hôtel pour me demander mon aide.

Du reste, vous même, pour votre part, m'avez supplié de prendre cette affaire en mains et d'éclaircir la mort mystérieuse de la Signora Lucrezia. Après les premières investigations dans la chambre de la défunte et la maison entière, j'acquis la ferme conviction que le meurtier se trouvait à l'intérieur de la villa, vous n'avez pas oublié mes paroles à ce sujet; ensuite j'ai fait la connaissance de Bilbi. Son étrange apparence m'intriguait beaucoup mais je tâtonnais toujours dans l'obscurité, soupçonnant chacun et personne. Arriva le jour où me parvint, pendant ma sieste, ce message mystérieux par lequel l'énigmatique criminel se présenta à moi par la description curieuse que nous connaissons. Aujourd'hui, naturellement, cette question est également élucidée : Il s'agit d'un cactus d'espèce fort ordinaire, connue sous le nom de Mamilloria ou Mamillaria Vinteriana. En effet, sa chair est verte, ses pousses grises et ses piquants bruns ; il n'a, normalement, pas plus de dix centimètres sous nos latitudes. Cette cactée, qui est ordinairement tout ce qu'il y a d'inoffensive, peut faire par ses épines des piqûres mortelles lorsqu'on lui injecte un poison dont les effets, nous l'avons vu, sont foudroyants. La composition de ce toxique est resté inconnue

malgré tous les efforts de nos chimistes et je crains que son secret ne soit pas dévoilé, car j'ai la ferme conviction que Maraffa ne parlera jamais à ce sujet.

— Oh ! oh ! s'écria Campolo, on verra ça. Nous l'y forcerons !

— Tant mieux. Essayez toujours. En attendant, laissez-moi continuer :

La plus grande faute que j'ai commise a été de croire que le meurtrier inconnu se nommait réellement Mamilloria alors qu'il se cachait sous le nom scientifique d'une plante grasse. C'est seulement grâce à cette idée ingénieuse qu'il put rester ignoré si longtemps. J'étais toujours davantage persuadé que le ou les assassins se trouvaient à grande proximité de la maison, conviction qui se trouva confirmée par le fait que l'échelle fut nécessairement posée contre ma fenêtre par quelqu'un qui connaissait très bien tous les détails de la propriété Borelli. Pour mieux pouvoir agir, je fis venir mon assistante, Mlle Gramond et commençai à m'occuper sérieusement de chaque personne habitant la villa. Il serait inutile de nier que je soupçonnai aussi le pauvre Torucci, car son attitude et sa curiosité m'étaient suspectes.

L'affaire prit une nouvelle tournure quand j'appris, par le secrétaire que son patron, ainsi

que le chauffeur Carlo, avaient trouvé la mort par la suite d'une terrible collision près d'Arezzo. Sans perdre de temps, je me rendis à l'hôpital de cette ville où les deux cadavres étaient déposés ; après de multiples recherches et efforts j'arrivai à la conclusion que l'affreux accident résultait d'un truquage et que les cadavres n'étaient pas ceux du milliardaire et de son chauffeur. Cette conviction s'affermit quand je lus, par hasard, le soir même en ouvrant le « *Giornale d'Italia* » que deux jours avant cet événement, la petite morgue de Viterbe, non loin de Rome, avait pris feu et se trouvait entièrement détruite. Des cadavres qui y attendaient la sépulture furent ainsi la proie des flammes et disparurent. Pour quelqu'un ignorant les drames de la villa ce fait ne pouvait rien signifier, mais moi, j'établis immédiatement la corrélation. Maraffa et sa bande ont dérobé deux cadavres et incendié le dépôt mortuaire pour que leur larcin ne fut point découvert.

Ayant quitté Pérouse avec son patron, car c'est là que le Signor Borelli a été vu vivant pour la dernière fois, et arrivé dans un bois non loin d'Arezzo, Carlo aidé de quelques complices de la bande, força le milliardaire à descendre de sa voiture. Il fut conduit à une maisonnette abandonnée où on le garda pendant quelques heures. Pendant ce temps le chauf-

feur ayant dépouillé Borelli de son complet, en revêtit un des cadavres volés, entreposés par les bandits dans la hutte, pendant qu'il mettait à l'autre sa propre livrée. Il lança ensuite l'auto de l'industriel contre un arbre, l'incendia, puis revînt vers ses acolytes. Ainsi l'apparence était sauve, tout le monde aurait juré que le vrai milliardaire et son domestique avaient péri dans les flammes. Les criminels amenèrent leur prisonnier, au fond d'une autre voiture, à Rome où il fut enfermé dans l'atelier de Bilbi. La bande Maraffa voulait l'obliger à signer un testament avantageant l'un ou l'autre d'entre eux, mais là encore se présenta une difficulté inattendue. Si l'industriel avait désigné un des malfaiteurs comme son légataire, tout naturellement les soupçons de la police, — à plus forte raison les miens, — se seraient portés sur cette personne car on n'aurait pu manquer de s'étonner que l'héritière naturelle, Bianca deglia Storre, fut évincée. Alors la bande, ou plutôt son chef, eût une idée géniale. Ils firent signer à Borelli un nouveau testament favorisant Torucci, au cas du décès de la Contessina.

— Pourquoi cela, demanda Campolo, ne pouvaient-ils donc compter de façon absolue sur Gabriella Carbucci ?

— Sans doute que non, d'ailleurs, elle ne faisait pas partie de l'association, mais était

simplement louée pour jouer le rôle de l'héritière. Certainement on lui avait promis une forte somme pour ce travail. Du reste, je suppose que les criminels comptaient se débarrasser d'elle tôt ou tard, redoutant qu'elle put trahir leurs méfaits. Il se passa donc la chose suivante : Après avoir paraphé le testament faisant de Torucci son légataire universel, le milliardaire fut abattu de deux balles dans la tête. Il importait alors de le faire disparaître et c'est Silvia Lanzoni, l'amie de Giuseppe, jouant, comme vous le savez, le rôle de Bilbi, qui proposa de placer le cadavre dans la statue de Napoléon qu'elle devait, d'après la commande de l'industriel ériger. De cette manière il n'y avait aucun danger que le corps fut jamais découvert.

La vraie Contessina, alertée la veille du jour où je m'installai à la villa, par un faux télégramme l'appelant au chevet de son oncle malade, prit immédiatement le train et arriva à Rome où Carlo l'attendait à la gare dans une auto, et, sous un faux prétexte, l'amena ne se doutant de rien, jusqu'à l'atelier où les complices attendaient et tuèrent la jeune fille.

— Pardon, s'écria Campolo, il y a quelque chose que je ne saisis pas. Comment, par la suite, les bandits ont-ils pu s'introduire dans le pavillon du sculpteur puisque la propriété n'avait qu'une seule issue sur la rue ?

— Vous sous-estimez la bande Maraffa, répondit Trevin. Ils procédaient méthodiquement ne perdant jamais leur but de vue, c'est-à- dire celui de devenir possesseurs des millions de l'infortuné Borelli. C'est pourquoi, ils agissaient sous différents masques : Carlo était chauffeur, Giuseppe jardinier et Francesco, valet de chambre. Ce dernier réussit à faire connaître Silvia-Bilbi à l'industriel. Dès le commencement ils ont creusé un couloir souterrain menant du pavillon de l'artiste aux égouts passant sous le chemin derrière la propriété.

L'homme énigmatique au visage couvert d'un mouchoir qui m'a échappé lors de sa descente par l'échelle, est le même que celui qui, quelques jours plus tard, tira des flèches empoisonnées au jardin et fut tué d'un coup de revolver par mon ami Jariller. C'est-à-dire Carlo. Vous comprenez mieux, maintenant, comment ce criminel qui, pour le monde extérieur était mort brûlé vif, put apparaître et disparaître à volonté dans le parc.

Entre temps mon assistante avait découvert, sous un arbre, à l'aide du chien Catilina, le bras d'une femme. C'est celui de l'authentique Contessina dont les restes humains ont été retrouvés ensuite dans le socle fraichement cimenté de la statue d'Aphrodite. Sylvia elle-même, en mourant, a trahi la cachette. Comme

le piedestal n'est pas très grand, il s'avéra difficile d'y placer le corps entier de cette malheureuse jeune fille. Les bandits l'ont alors dépecé et ce qui n'entrait pas a été enfoui en divers points du jardin.

Vous savez, messieurs que je fus témoin de l'arrivée de la fausse Contessina, qui, pour ne pas se trahir, dissimulait en partie son visage et parlait à peine. Elle m'intrigua fortement. J'avais l'intention avec l'aide de mon assistante de lui rendre une visite nocturne. Le hasard me permit de surprendre une discussion qu'elle eût avec Carlo. Gabriella ne se contentant pas de la somme qu'on lui offrait, inférieure sans doute à celle promise, menaça de trahir et signa ainsi son arrêt de mort.

Le chauffeur la piqua avec le cactus.

La bande avait pour plan initial ce qui suit : Supprimer d'abord la Signora Lucrezia, seule héritière légitime de son mari. Ce fut l'œuvre de Francesco. Tandis que le Signor Borelli, en attendant qu'elle achève sa toilette, écrivait une lettre importante, le valet de chambre s'introduisit chez la jeune femme sous un prétexte quelconque, facile à trouver pour quelqu'un qui remplissait ses fonctions, et réussit à lui toucher la main avec la plante mortelle. Ensuite la Contessina serait leur victime, puis viendrait le tour du milliardaire lui-même.

Ce programme se réalisa du reste point pour point.

— Et la disparition de la Signorina Gramond ? demanda Campolo.

— C'est encore une histoire assez mystérieuse. Quelqu'un, — qui, je l'ignore, — l'a chloroformée. Ensuite, sans nul doute Francesco qui avait un passe-partout, la porta en bas dans la chambre de Torucci et utilisa pour l'emmener à l'atelier, G. Q. G. de la bande, le couloir souterrain débouchant sous la statue de Pomone. Celle-ci se trouvant à proximité des serres et du pavillon, il fut tout ce qu'il y a de plus aisé d'y transporter une personne sans connaissance tandis que, trompé par la nuit, je vous arrêtais, mon cher collègue.

Redoutant ma présence et voulant m'éloigner une fois pour toutes du lieu des crimes, les bandits, surs de faire ainsi pression efficacement et obtenir mon départ, menaçèrent de tuer ma secrétaire si je ne quittais Rome dans la même journée.

Passons maintenant à Torucci. Vous savez que le testament découvert par vous, Commissaire dans le coffre-fort où l'avait déposé Francesco, nommait le secrétaire comme héritier. Ce jeune homme refusa énergiquement d'accepter l'immense fortune à laquelle il avait ainsi droit. C'est exprès que la bande obligea l'industriel à désigner son secrétaire

en qualité de légataire elle était persuadée que ce dernier une fois en possession des millions, ce serait la chose la plus facile de les lui prendre. En outre, Torucci, ce dont je me doutais d'ailleurs, avait une petite intrigue avec la Signora Lucrezia, un flirt certainement très innocent, et l'un des criminels, probablement Francesco, devait le savoir. Sous la menace de provoquer un scandale et de faire accuser le pauvre jeune homme de meurtre sur la personne de sa patronne lui et Carlo le forcèrent, en attendant mieux, à détourner deux millions de lires du compte en banque de Borelli. Ce lui était d'ailleurs facile puisqu'il avait les pleins pouvoirs. L'argent devait être apporté à minuit, au troisième cri du hibou, à la statue de Napoléon où Carlo en prendrait livraison.

La suite de cette aventure nocturne pendant laquelle le chauffeur, par l'effet de notre irruption, se crut trahi et logea une balle dans l'épaule de Torucci, vous est connue.

Cette statue m'intéressait beaucoup ; je tenais essentiellement à la voir de plus près. Vous avez eu la bonté de m'accompagner et m'avez d'abord pris pour un fou. C'est là que vous aperçûtes mon ami Jariller pour la première fois, croyant ainsi que la « grappa » brouillait votre vue et vos idées. Mais je n'étais pas si insensé, n'est-ce pas, puisque nous avons

fini par découvrir le cadavre de Borelli sous la cire de Napoléon.

La bande, fort inquiète de cette révélation, nous attaqua avec des flèches empoisonnées. Vous savez comment nous avons ensuite découvert le passage menant de Pomone à la villa.

Pendant ce temps, Francesco, craignant que Torucci qui n'était que blessé, ne parle, pénétra dans sa chambre, endormit la cuisinière et acheva le jeune homme. Lui et ses complices préférant naturellement se contenter des deux millions déjà obtenus et renoncer au reste de l'héritage plutôt que de risquer d'être découverts. La mort tragique de Sylvia Lanzoni m'a permis, une fois sur la bonne piste, de procèder à une perquisition minutieuse au pavillon. Une cachette pratiquée dans le parquet de la première pièce m'a livré des papiers concernant les agissements de la bande. C'est ainsi que j'ai procédé à l'arrestation inattendue du faux Giovanni.

Voilà, messieurs l'affaire élucidée dans ses grandes lignes. Il se fait tard maintenant et je dois aller à la gare...

— Ah ! vous partez ?

— Non, seulement, j'ai télégraphié à mon assistante de venir me rejoindre car je suis fermement décidé maintenant à prendre un

repos bien mérité et cette fois personne ni rien au monde ne m'empêchera de mettre ce projet à exécution. Je veux partir pour Naples en compagnie de Mlle Gramond à qui un changement d'air fera aussi le plus grand bien.

— Oh ! Quelle charmante femme, cette Signorina Yvette, s'exclama Campolo en remplissant de nouveau son verre de Chianti. Ravissante apparition !

— Vraiment ! Elle vous plaît ?

— Je pense bien ! Hum... Justement je voulais vous parler à ce sujet... Hum, hum... Vous permettez que je vous ouvre mon cœur comme à un ami ?... En ce qui concerne le Signor Jariller, sa discrétion me paraît certaine ?...

— Je m'en porte garant. D'ailleurs nous deux n'avons jamais de secret l'un pour l'autre Alors, de quoi s'agit-il ?

— C'est très délicat,... embarrassant... Je ne me confierai à personne d'autre mais vous êtes naturellement une exception, mon cher collègeu et puis votre avis me sera précieux. Voilà... hum... Je ne suis certes pas un Adonis, ni même un homme de première jeunesse mais...

Il tortilla sa moustache.

— ...Mais je crois que je pourrais encore plaire aux femmes. D'ailleurs, ma situation est belle et ma fortune suffisante.... Bref, la

Signorina Gramond à pris mon cœur. Que penseriez-vous si je la demandais en mariage?

Trevin réprima vivement un éclat de rire :

— Vous me voyez, mon cher Campolo, dans un bien grand dilemme...

Pour être franc je crois votre idée malheureuse.

— Comment, malheureuse ? Mais pourquoi cela ? Est-ce qu'il y a un empêchement à notre union ?

— Hélas ! Oui, un très grand. J'oubliais de vous dire que la Signorina... est déjà mariée.

— Mariée !... Sangue di Diana, mais avec qui ?

— Avec moi tout simplement. C'est ma femme.

La figure du Commissaire valait un instantané à ce moment. Aucun artiste, si grand comique fut-il, ne réussit jamais à donner une si risible expression d'ahurissement.

— Votre femme !... répéta-t-il consterné... Pas possible !

— Je vous assure que c'est cependant la vérité.

— Dans ce cas pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite ?

— Parce que j'avais mes raisons de le tenir secret. Avez-vous déjà vu un détective, même privé, qui travaille en collaboration avec sa

femme ? Moi, non. Mais avec une assistante ou secrétaire, c'est autre chose. Consolez-vous, mon cher ami, on ne peut tout avoir dans la vie. Il est excessivement rare que l'amour et la gloire marchent ensemble et qui peut nier que vous ayez d'éclatants succès de carrière ? Voyons, mon vieux, je quitte Rome et bientôt l'Italie ; personne ne parlera de moi, mieux encore nul ne saura que je participais à cette affaire. Mais vous restez ici, couvert d'honneur je suis sûr que bientôt tous les journaux parleront de vous... Uniquement de vous...

Je lève donc mon verre et bois à la santé du grand criminaliste le commissaire Giacomo Campolo.

* * *

Les années ont passé.

La villa de la Via Ludovisi existe toujours, mais en cet endroit autrefois éclatant de splendeur et de richesse, règne aujourd'hui la tristesse et l'abandon. Le parc immense, jadis orgueil du dernier des Borelli, est maintenant dans un état pitoyable ; pas de jardinier qui s'occupe des arbres et des fleurs.

C'est un paradis pour les abeilles seulement.

Les statues elles-mêmes se couvrent peu à peu de lichens et nul ne connaît plus les secrets de Pomone.

Combien de fois l'Etat, qui a fini par hériter de toute la fortune du grand industriel, a essayé de trouver un acquéreur pour cette propriété, mais personne ne veut habiter une maison connue dans Rome entière pour les crimes qui y furent commis.

On dirait qu'une malédiction pèse éternellement sur cette demeure et les passants peuvent voir, fixée aux grilles, une pancarte qui y restera certainement jusqu'au jour où la villa s'effondrera, à moins qu'elle ne soit démolie :

Villa à vendre.

FIN

Société Parisienne d'Imprimerie
27, *Rue Nicolo.* — *PARIS* (XVI^e^)

Je suis vert
et brun et celui qu
me touche meurt
immédiatement
attention
MAMILLORIA